

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'IMAGINAIRE DES BAS-FONDS LONDONIENS DANS LA LITTÉRATURE  
DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE : UNE CONTRE-SOCIÉTÉ ANGOISSANTE

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
CATHERINE TRUCHON

JUIN 2017

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je souhaite débiter ce mémoire en remerciant ma directrice Lucie Desjardins pour sa disponibilité, ses idées et ses conseils. Merci pour ta générosité et ta confiance, autant pour mon mémoire que pour les contrats d'assistante de recherche et d'auxiliaire d'enseignement que j'ai eu la chance d'obtenir. Notre collaboration m'aura permis de constamment me dépasser et d'exploiter à fond mon potentiel et mes idées.

Merci à ma meilleure amie Mélanie, qui a agrémenté chaque journée de rédaction de mille et une couleurs et fantaisies. Malgré la distance, tu as su dissiper mes doutes et me donner du courage pour mener à terme mon projet le plus ambitieux jusqu'à maintenant. Tu as gravé ton nom dans chaque page de ce mémoire et chaque minute de mon travail. Entraînée tant bien que mal dans mes folies et mes projets, tu t'es plu à m'en imposer la fin, la limite, pour éviter que je bascule (ironiquement) dans mes bas-fonds. Ta détermination et ta persévérance auront été une source intarissable d'inspiration pour moi.

Merci à ma sœur, cette infatigable écolière, de m'avoir comprise et encouragée encore et encore pendant la dernière année. Professionnelle et ambitieuse, tu abrites en toi un cœur des plus grands et demeures pour moi un modèle inspirant. Quelle belle femme tu deviens, Marie !

Et un merci tout spécial à Mathieu, mon fidèle compagnon du dimanche, qui aura débattu avec moi des plus folles et plus ingénieuses théories sur mes bas-fonds londoniens. Chacune de nos conversations m'auront fait grandir autant que mon projet.

Une mention sincère à mes parents, qui m'ont soutenue autant financièrement que moralement dans la réalisation de ce mémoire. Merci de m'avoir accueillie chez vous pendant les périodes creuses pour me changer les idées. Votre contribution aura rendu mon rêve accessible, il n'en tient qu'à moi maintenant d'en récolter les fruits.

J'exprime également ma profonde reconnaissance pour l'aide financière reçue par le FRQSC et la Fondation de l'UQAM qui ont su croire en mon potentiel. Ce coup de pouce m'a permis de vivre pleinement cette grande aventure qu'a été la rédaction de mon mémoire de maîtrise.

À ma grand-mère Gisèle, dont le plus grand  
rêve aurait été de pouvoir aller à l'école

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	vi
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
L' <i>EAST END</i> SOUS LE RÈGNE DE VICTORIA (1837-1901).....	14
1.1    Whitechapel, Bethnal Green, Limehouse, et tous les autres... ..	15
1.1.1    L'émergence des bas-fonds et l'avènement du chaos.....	15
1.1.2    L'ombre et la saleté .....	21
1.2    L'imaginaire des bas-fonds.....	29
1.2.1    Le tourisme des bas-fonds– le <i>slumming</i> .....	29
1.2.2    La littérature des bas-fonds .....	33
1.3    Conquérir l' <i>underworld</i> .....	39
1.3.1    La conquête de « l'en bas ».....	39
1.3.2    La descente dans l'Abyse .....	43
CHAPITRE II	
L'HOMME CRIMINEL .....	47
2.1    Le jeu .....	48
2.1.1    Les bas-fonds ludiques.....	48
2.1.2    Échec et mat .....	56
2.1.3    L'importance du détail.....	60
2.2    La formation du criminel .....	67
2.2.1    Lorsque l'idiot du village se perd.....	67
2.2.2    Le criminel-né .....	72
2.2.3    L'environnement criminel.....	77

**CHAPITRE III**

<b>UN MONDE À L'ENVERS .....</b>	<b>83</b>
<b>3.1 Monde perdu, monde caché .....</b>	<b>86</b>
3.1.1 Le monde parallèle .....	86
3.1.2. L'alors et l'ailleurs, les figures du dépaysement .....	92
<b>3.2 Les bas-fonds sens dessus dessous .....</b>	<b>96</b>
3.2.1 Londres, la nuit .....	97
3.2.2 Dans l'ombre de la mort : le monstre .....	104
3.2.3 Une contre-société .....	107
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>114</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>120</b>

## RÉSUMÉ

Utilisé pour la première fois dans les textes autour de 1840, le terme « bas-fonds » – en anglais *slum* ou *underworld* – désigne les quartiers les plus mal famés des villes. Ces lieux sales et exigus abritent les voleurs, mendiants et prostituées qui tentent de se dissimuler au regard public ou d'échapper à la justice. Lieu sinistre, synonyme de déchéance et d'ambitions perdues, il a attiré la curiosité de plusieurs membres de la haute société. En effet, c'est dans le Londres victorien que vont naître des pratiques de l'élite sociale dont le « tourisme des bas-fonds » et l'immersion clandestine au cœur de ces quartiers dangereux qui permettent à leurs adeptes de vivre des émotions sensationnelles. Plusieurs romanciers et journalistes se sont d'ailleurs livrés à cette forme de tourisme, constituant les bases d'une littérature des bas-fonds.

Notre mémoire cherchera ainsi à étudier cette question des bas-fonds dans l'Angleterre du XIX<sup>e</sup> siècle en prenant appui sur des textes qui se situent à la rencontre du témoignage, de la fiction et du récit journalistique : *Histoires policières* (1850-1869) et *Londres, la nuit* (1858) de Charles Dickens, *Le Peuple d'en bas* (1903) de Jack London et *Pucelles à vendre* (1885) de William Stead. Publiés dans les journaux de l'époque, ces courts textes proposent un imaginaire des bas-fonds qui associe ces « mauvais quartiers » tantôt aux mythes grecs antiques, tantôt au milieu marin, mais toujours à un monde à part, autonome et homogène. Cette contre-société se présente ainsi comme la face cachée d'un Londres impérialiste qui se veut alors influent et puissant. Théâtre d'activités louches et criminelles, elle abrite les marginaux et les exclus dans une logique inversée du monde où chaque élément voit son envers glorifié. C'est à partir des travaux entrepris en littérature populaire et sur la presse à grand tirage que nous nous intéressons plus particulièrement aux lieux et aux personnages des œuvres à l'étude afin de saisir dans quelle mesure ils participent à former cet imaginaire des bas-fonds comme monde à l'envers.

**MOTS-CLÉS :** Imaginaire lié aux bas-fonds, littérature victorienne, mondes à l'envers, presse et littérature, littérature et criminalité

## INTRODUCTION

*From hell  
Mr Lusk  
Sor  
I sent the half of the Kidne I took from one woman prasarved it  
for you tother pirce I fried and ate it was very nise I may send  
you the bloody knif that took it out if you only wate a whil  
longer.  
Signed  
Catch me when you Can  
Misther Lusk.*

-Lettre « From Hell » ou Lettre de Lusk,  
16 octobre 1888<sup>1</sup>

À l'automne 1888, le spectre de la mort rôde dans le quartier de Whitechapel à Londres, laissant dans son sillage une odeur de vice et de sang. On attribuera à Jack l'Éventreur au moins cinq meurtres de prostituées minutieusement orchestrés et exécutés<sup>2</sup> en l'espace de quelques mois. Tous auront été accomplis avec l'obscurité complice du brouillard et de la nuit. « From Hell » est la deuxième des trois lettres jugées authentiques qui auront été envoyées par le tueur en série. La première, « Dear Boss », avait été acheminée à l'agence de presse Central News Agency le 27 septembre 1888, soit trois jours avant le double meurtre d'Eddowes et de Stride. La dernière correspondance aura précédé de dix jours le cinquième et dernier meurtre de l'Éventreur, celui de Mary Jane Kelly assassinée le 9 novembre 1888, qui sera de loin son œuvre la plus cruelle: « Elle a été éviscérée, ses seins ont été tranchés et certains

---

<sup>1</sup> « De l'enfer. Mr Lusk, Monsieur, Je vous envoie une moitié de rein que j'ai pris à une des femmes conservée exprès pour vous, l'autre morceau je l'ai frit et mangé, c'était fameux Je vous enverrai peut-être le couteau plein de sang qui l'a détaché si vous attendez encore un peu. Signé : M'attrape qui pourra, M'sieur Lusk. » (Traduction de Stéphane Bourgoïn, « Jack l'Éventreur », *Historia, Londres, Capitale du monde 1837-1901*, Hors-série (2015), p. 101.)

<sup>2</sup> Mary Ann Nichols (31 août 1888), Annie Chapman (8 septembre 1888), Elizabeth Stride et Catherine Eddowes (30 septembre 1888), Mary Jane Kelly (9 novembre 1888).

de ses organes ont été empilés sur une table de nuit<sup>3</sup> ». Si plusieurs suspects auront été pointés du doigt pendant l'investigation de Scotland Yard menée par l'inspecteur en chef Frederick Abberline, aucune arrestation n'aura jamais lieu, laissant la porte ouverte à toutes les hypothèses qui se sont répandues dans la presse anglaise et étrangère jusqu'à aujourd'hui. « Ce mystérieux assassin est une absence, une case vide dans les archives de la police, comme un roman à énigmes dont on aurait arraché les dernières pages<sup>4</sup>. »

Ce mystère mille fois tourné et retourné coïncidera avec la naissance du personnage de Sherlock Holmes dans *Une étude en rouge* (1887) qui sera suivi de trois autres romans et de cinquante-six nouvelles. La force de déduction du célèbre détective ainsi que l'apparente complexité des enquêtes suffiront en effet à impressionner son compagnon le docteur Watson, tout comme ses lecteurs à travers le monde<sup>5</sup>. Ce justicier qui pallie l'incompétence de la police officielle tombe à point dans le remous provoqué par l'affaire Jack l'Éventreur<sup>6</sup> ainsi que celle, moins connue, d'Adam Worth. Ce « vrai » Napoléon du crime a en effet multiplié les vols et les escroqueries dans l'Angleterre victorienne. On compte parmi ses exploits le vol du tableau *Georgiana, duchesse de Devonshire* de Thomas Gainsborough ainsi que son

---

<sup>3</sup> Stéphane Bourgoïn, « Jack l'Éventreur », *Historia*, *op. cit.*, p. 100.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>5</sup> On notera d'ailleurs qu'après la parution du *Signe des quatre*, l'Angleterre disputera la primeur des aventures de Sherlock Holmes avec les États-Unis, alors que le *Strand* new-yorkais rivalisait d'ingéniosité pour publier ces récits en même temps que son homologue anglais même s'il ne devait les publier qu'un mois plus tard. Si bien que seulement vingt-et-une nouvelles seront parues en inédits dans le mensuel *The Strand Magazine* anglais alors que dix-huit autres auront la primauté aux États-Unis, les autres nouvelles ayant été publiées simultanément ou presque. (Natacha Levet, *Sherlock Holmes. De Baker Street au grand écran*, Paris : Autrement, 2012, p. 37.)

<sup>6</sup> Plusieurs récits apocryphes se sont en effet amusés à réunir les deux mythes de la presse moderne que sont Jack l'Éventreur et Sherlock Holmes comme celui de Jack Ritchie, *Une affaire d'identité* ou encore *L'ultime défi de Sherlock Holmes* (1978) de Michael Dibdin. Si dans le premier cas on suggère qu'Holmes n'aura jamais enquêté sur les meurtres de Whitechapel puisque le meurtrier, visiblement médecin, n'est nul autre que son comparse Watson, Dibdin avance quant à lui que c'est Sherlock Holmes lui-même le célèbre éventreur. Du coup, ce dernier réunit les deux figures policières et littéraires les plus célèbres du temps en un seul et même personnage. (*Ibid.*, p. 131.)

entrée par effraction dans les coffres d'une banque par le biais d'un tunnel creusé à partir d'une boutique attenante le 20 novembre 1869. Même si Worth n'aura jamais fait couler une goutte de sang, il a tout de même inspiré Conan Doyle pour la création de son magnat du crime, le vil professeur Moriarty<sup>7</sup>.

Adam Worth, Sherlock Holmes et Jack l'Éventreur sont autant de figures qui ont imprégné l'imaginaire de l'ère victorienne. S'il est évident que ce qui les réunit est leur mutuelle propension au crime, il est moins souvent souligné que tous œuvrent dans les mêmes lieux, soit dans le quartier de l'*East End*, au cœur même de Londres et de sa Révolution industrielle. Les nouvelles sciences liées à la résolution des crimes (criminologie<sup>8</sup>, bertillonage<sup>9</sup>), encore trop jeunes, se butent à la finesse et la ruse encore inégalée de l'homme criminel qui voit le récit de ses exploits se répandre toujours plus vite et plus loin dans les chroniques de faits divers de la presse à grand tirage dont raffolent les foules. La popularité du quartier de l'*East End* se disséminera ainsi au même rythme que les fascicules contenant les enquêtes menées au 221b Baker Street. En effet, les lecteurs français (la première traduction de Sherlock Holmes date de 1894), suédois (1891), italiens (1895) et russes (1893) tenteront tous de rivaliser d'intelligence avec le détective dans les dix années suivant sa parution en Angleterre<sup>10</sup>. Sur le plan mondial, si Londres est synonyme de progrès dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, on connaît tout autant sa face cachée, celle qui réunit

---

<sup>7</sup> Stéphane Bourgoïn, « Adam Worth, "Le Napoléon du crime" » dans *Historia, Londres, Capitale du monde 1837-1901*, Hors-série (2015), p. 97.

<sup>8</sup> Pensons entre autres à Cesare Lombroso qui a dans *L'homme criminel, criminel-né – fou moral – épileptique* (1876) priorisé une approche innée dans l'explication de la formation du criminel. Par l'analyse de diverses caractéristiques physiologiques et anatomiques, ce dernier montre comment il est possible de reconnaître les criminels et d'ainsi mieux punir et prévenir le crime.

<sup>9</sup> Également appelée « méthode Bertillon » en référence à son inventeur Alphonse Bertillon, cette technique propose d'établir un portrait anthropométrique des criminels à partir de photographies de différentes parties de leur corps. La longueur des oreilles, la largeur de la tête et la longueur du pied seront certaines des données soigneusement amassées pour tenter d'établir un portrait anthropométrique type du criminel.

<sup>10</sup> Natacha Levet, *Sherlock Holmes. De Baker Street au grand écran*, op. cit., p. 43.

la peur, l'ombre et le crime. Et elle fascine davantage même que les innombrables avancées techniques dont la capitale s'est enorgueillie pendant les expositions universelles de 1851 et 1862 qu'elle a accueillies<sup>11</sup>.

Plusieurs études de l'époque se sont alors intéressées de plus près à l'*East End*, saisissant cette ironie selon laquelle le progrès dont Londres se targue, loin d'élever le niveau de vie de ses propres citoyens, est le premier responsable de sa dégradation. D'Henry Mayhew<sup>12</sup> à Charles Booth<sup>13</sup>, on tenta d'étudier de manière très précise le mode de vie de la classe laborieuse qui y vivait, de la comprendre, de l'appivoiser. Ils s'inscrivent dans la foulée des premières études sociologiques qui tentaient de reproduire les configurations sociales sous forme de tableaux et de cartes. Les mesures politiques, les lois et autres amendements tirés de ces études ne donnaient toutefois jamais les résultats escomptés. Il y avait chez ces gens quelque chose d'insaisissable, de profondément noir, tordu, irrécupérable. Une société de criminels en puissance, viciés dès la naissance, différents, à la lisière de l'homme et de la bête, du fictif et du réel, du mythe même. Bref, les habitants de l'*East End* étaient des exclus, de ceux qu'on craint, de ceux qui fascinent par leur différence.

La presse à grand tirage a su miser sur cette ambivalence entre crainte et fascination que suggèrent les bas-fonds de Londres de manière à interpeler un plus grand nombre de lecteurs. Chroniques de faits divers, courtes nouvelles littéraires, romans feuilletons, les quartiers pauvres de la ville ont été les décors de multiples récits nés sous la plume d'écrivains et de journalistes. En témoigne le succès du genre

---

<sup>11</sup> Les gravures de l'*East End* que Gustave Doré réalisa durant son séjour en Angleterre témoignent de cette nouvelle fascination des quartiers ouvriers de Londres autant pour les Anglais que les habitants d'outre-Manche. Voir Jerrold Blanchard et Gustave Doré (ill.), *London, a Pilgrimage*, New York, NY : Dover, 1970 [1872].

<sup>12</sup> Henry Mayhew, *London Labour and the London Poor*, London : Griffin, Bohn, and Compagny, 1851 - 1862.

<sup>13</sup> Charles Booth, *Life and Labour of the People in London*, London : Macmillan, 1892-1903, 16 vol.

des « mystères urbains » qui a produit deux versions des *Mystères de Londres*<sup>14</sup>. Un imaginaire social a été façonné par cette constante fictionnalisation des bas-fonds victoriens, c'est-à-dire une représentation collective de l'*East End* alimentée par la littérature, les images, les arts, etc.

L'imaginaire social est ce rêve éveillé que les membres d'une société font, à partir de ce qu'ils voient, lisent, entendent, et qui leur sert de matériau et d'horizon de référence pour tenter d'appréhender, d'évaluer et de comprendre ce qu'ils vivent; autrement dit : il est ce que ses membres appellent la réalité<sup>15</sup>.

L'arrivée des quartiers pauvres de Londres dans la littérature et la presse anglaises du XIX<sup>e</sup> siècle coïncidera avec les premières occurrences du terme « bas-fonds » pour les désigner. Utilisé depuis 1690 pour renvoyer à la « partie du fond de la mer, d'un fleuve, où l'eau est peu profonde par rapport aux endroits voisins et où la navigation est praticable<sup>16</sup> », le terme « bas-fonds » sera ensuite repris en 1840 par Balzac<sup>17</sup> et appliqué à l'imaginaire des mauvais quartiers des villes, « aux couches misérables de la société où l'homme se dégrade moralement<sup>18</sup> ». Car les bas-fonds des villes ne semblent abriter que la crème des mendiants, criminels et prostituées qui s'y cachent, y complotent, y mènent de sombres desseins.

En effet, l'imaginaire social convoqué par les textes sur l'*East End* transforme ce quartier en un véritable monde à l'envers. Un lieu où le haut devient le bas, où le criminel est roi, où on valorise le vice et la violence, où on fait ce qu'on veut. La nuit

---

<sup>14</sup> Par les auteurs Paul Féval (France) et George W.M. Reynolds (Angleterre) tous deux en 1844.

<sup>15</sup> Pierre Popovic, *La mélancolie des Misérables. Essai de sociocritique*, Montréal : Le Quartanier, 2013, p. 29.

<sup>16</sup> Le Robert, « Bas-fonds » dans *Dictionnaire culturel en langue française*, Alain Rey (dir.), Paris : Dictionnaires Le Robert, 2005, vol. 1, p. 811.

<sup>17</sup> Dans Z. Marcas, *ou La Mort d'un ambitieux* (1840). L'équivalent en langue anglaise *slum* était quant à lui utilisé depuis 1812 en Angleterre, mais prendra un sens social seulement vers 1830-1840. L'*underworld*, plus près de l'expression française, désignait depuis le XVII<sup>e</sup> siècle les enfers païens et ne renverra aux « taudis » qu'en 1869. (Dominique Kalifa, *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, Paris : Seuil, 2013, p. 14)

<sup>18</sup> Le Robert, « Bas-fonds » dans *Dictionnaire culturel en langue française*, *op. cit.*, p. 811.

est reine dans ce qui se veut le plus complet envers de la société victorienne caractérisé par sa sobriété, sa tenue et sa piété notamment suite à la mort du prince consort Albert de Saxe-Cobourg-Gotha en 1861. Les personnages qui habitent les bas-fonds représentés dans les textes forment ensemble une contre-société, c'est-à-dire une société à la hiérarchie et aux valeurs renversées dans un monde qui se veut lui-même un reflet inversé du Londres victorien. Dans notre mémoire, nous nous intéresserons à l'imaginaire des bas-fonds de Londres dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle en tant que monde renversé. En effet nous étudierons les lieux et les personnages de manière à voir dans quelle mesure ils participent à former cet imaginaire sombre, sale, à la fois intrigant et angoissant.

Si cet imaginaire s'est parfois constitué entre les lignes de rapports d'historiens ou de sociologues, c'est surtout grâce à la presse et la littérature qu'il s'est mué en quelque chose de plus grand que nature et déployé à travers le monde sous les différents masques de ses criminels, détectives et journalistes. Il s'est en effet développé en marge du genre des mystères urbains une littérature formée exclusivement de reportages issus de la pratique du tourisme des bas-fonds de Londres par les membres de l'élite sociale et de la bourgeoisie. Ces derniers allaient s'aventurer dans l'*East End* en bande, seuls, ou même déguisés en indigent puis relataient leur expérience dans les chroniques des journaux ou tout simplement lors de soupers entre amis. À la lisière du témoignage, de la fiction et du récit journalistique, ces textes ont connu un vif succès sous le règne de Victoria à un tel point que plusieurs autres capitales du monde ont vu de tels explorateurs se déployer dans leurs propres bas-fonds<sup>19</sup> pour en rédiger des récits toujours plus spectaculaires, parce que de plus en plus choquants et explicites.

---

<sup>19</sup> L'historien Dominique Kalifa note en effet que les plus grandes villes de l'Occident ont toutes leurs bas-fonds. De Paris, à New York, en passant par Buenos Aires et Londres, il semble qu'il ne peut y avoir de puissante capitale sans que l'on y trouve aussi son envers, ses bas-fonds, toujours identiques. (Dominique Kalifa, *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, *op. cit.*, p. 28-30).

C'est à partir de ce type de reportages que nous nous proposons d'aborder l'imaginaire de l'*East End*, car ces textes qui assurent tous au lecteur le caractère authentique des faits rapportés abondent pourtant en métaphores, jugements, réflexions et autres éléments qui sont purement subjectifs. De plus, ces textes n'utilisent pas uniquement les bas-fonds de Londres comme un décor où se déploie leur récit. En effet, ce sont les lieux dans les textes qui sont sombres, puants, effrayants au point où ce sont eux les véritables criminels et non leurs habitants<sup>20</sup>. Ce sont les bas-fonds qui piègent et qui tuent, et ne laissent qu'un second rôle aux personnages de nos textes qui en sont les principales victimes.

Nous avons choisi de limiter notre corpus d'œuvres à l'étude à trois auteurs qui ont tous bénéficié d'une tribune suffisamment importante pour que leurs écrits aient eu un impact sur l'imaginaire des bas-fonds londoniens : Charles Dickens (*Londres, la nuit* (1850-1860) et *Histoires policières* (1850-1853)), William Stead (*Pucelles à vendre* (1885)) et Jack London (*Le Peuple d'en bas* (1902)).

C'est à partir des années 1850 que Charles Dickens (1812-1870) a commencé à publier des reportages qui relatent ses déambulations nocturnes dans l'*East End* parfois seul, parfois accompagné de l'inspecteur Field. Ces courtes nouvelles ont été publiées dans l'*Household Words*<sup>21</sup>, un journal qu'il a lui-même fondé et dirigé de 1850 à 1859, puis dans *All the Year Round* de 1859 à 1870<sup>22</sup>. Plusieurs d'entre elles ont été reprises dans *Selected journalism 1850-1870* qui regroupe les reportages les

---

<sup>20</sup> À titre d'exemple, dans la nouvelle « Un quartier perturbé » de Charles Dickens, les lieux deviennent fous au point de vouloir se déconstruire brique par brique et prendre le train, alors que dans « Perdu », chaque statue et monument se transforme momentanément en monstre, devenant de plus en plus gros, de plus en plus menaçant. (Charles Dickens, *Londres, la nuit*, Paris : Payot & Rivages, 2013 [1850-1860], p. 86, 58-59.)

<sup>21</sup> L'*Household Words* est « un mélange de textes de fiction, d'article de fond et de reportages [qui] poursuivent clairement les buts parallèles de l'éducation des masses et de la réforme sociale » (Jean-Pierre Ohl, *Charles Dickens*, Paris : Gallimard, 2011, p. 174)

<sup>22</sup> Ce journal sera repris par son fils Charles Dickens Jr. jusqu'en 1895 après la mort de son père en 1870.

plus marquants de Dickens. Quelques-uns de ces textes qui traitent plus particulièrement de Londres et de ses bas-fonds ont ensuite été traduits en français et rassemblés dans deux des premiers ouvrages qui forment notre corpus, soit *Londres, la nuit*<sup>23</sup> et *Histoires policières*<sup>24</sup>. Notons simplement que pour s'assurer d'une compréhension optimale du corpus à l'étude, nous avons préféré les éditions traduites en français aux textes originaux. Du coup, il nous paraît important de souligner que les titres des nouvelles qui se retrouvent dans nos deux recueils à l'étude ont parfois été traduits différemment<sup>25</sup>.

Si les textes de Dickens allient métaphores et rêveries pour réconcilier la beauté et la laideur de Londres, certains autres journalistes comme William Thomas Stead (1849-1912) choisissent plutôt d'ajouter un parfum de scandale à la description de cette réalité elle-même renversante. *Pucelles à vendre. Londres 1885. Le scandale qui ébranla la société victorienne*<sup>26</sup> a en effet eu le mérite de choquer les foules au point où un amendement a été proposé au Parlement suite à sa publication. Ce reportage publié en quatre fascicules dans la *Pall Mall Gazette* met au jour le

<sup>23</sup> Charles Dickens, *Londres, la nuit*, op. cit.

Comprend neuf nouvelles : « Nuit sans sommeil » (« Lying Awake », *Household Words*, 30 octobre 1852), « Perdu » (« Gone Astray », *Household Words*, 13 août 1853), « Un quartier perturbé » (« An Unsettled Neighbourhood », *Household Words*, 11 novembre 1854), « Promenades nocturnes » (« Night Walks », *All the Year Round*, 21 juillet 1860), « La police enquête » (« Detective Police », *Household Words*, 27 juillet et 10 août 1850), « En tournée avec l'inspecteur Field » (« On Duty with Inspector Field », *Household Words*, 14 juin 1851), « En suivant la mare » (« Down With the Tide », *Household Words*, 5 février 1853), « Scène nocturne à Londres » (« A Nightly Scene in London », *Household Words*, 26 janvier 1856) et « Un amateur fait sa ronde » (« On a Amateur Beat », *All the Year Round*, 27 février 1869).

<sup>24</sup> Charles Dickens, *Histoires policières*, Paris : Calmann-Lévy, 2002 [1850-1853].

Comprend quatre nouvelles toutes publiées dans l'*Household Words* : « Les détectives » (« Detective Police », 27 juillet et 10 août 1850), « Trois anecdotes de détectives » (« Three 'Detective' Anecdotes », 14 septembre 1850), « En patrouille avec l'inspecteur Field » (« On Duty with Inspector Field », 14 juin 1851) et « Avec la marée » (« Down with the Tide », 5 février 1853)

<sup>25</sup> « Detective police », « On Duty With Inspector Field » et « Down With the Tide » n'ont en effet pas été traduits de la même manière. Pour éviter toute confusion, nous avons choisi d'utiliser uniquement les titres utilisés dans *Londres, la nuit*.

<sup>26</sup> William Thomas Stead, *Pucelles à vendre. Londres 1885. Le scandale qui ébranla la société victorienne*, Paris : Alma éditeur, 2013 [1885]. Titre original de l'ouvrage en anglais : « The Maiden Tribute of Modern Babylon »

commerce des jeunes filles prostituées, et plus particulièrement de jeunes vierges dont on décrit l'enlèvement, la manipulation et les différentes étapes franchies avant de parvenir dans les bras de leurs clients. Se faisant passer pour un client particulièrement difficile, Stead raconte comment il a réussi à acheter une jeune fille de quatorze ans condamnée à une vie de prostituée. Il est d'ailleurs l'un des premiers journalistes à expérimenter cette nouvelle technique qu'est le journalisme d'immersion, dont sont issus les reportages les plus poignants de l'époque puisque le journaliste a eu accès « de l'intérieur » à des informations sensibles. Car si Dickens a surtout vagabondé dans l'*East End*, Stead a quant à lui pris part à certaines des activités louches qui y ont cours.

L'immersion, soit se fondre dans la foule et même dans des lieux comme l'*East End*, a été une pratique de plus en plus répandue à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>. Notre troisième auteur, l'américain Jack London (1876-1916), a su rallier cette nouvelle forme de journalisme, la curiosité suscitée par les bas-fonds de Londres ainsi que sa passion pour le milieu marin dans *Le Peuple d'en bas*<sup>28</sup>. En effet, ses nombreux récits marins - *Le loup des mers* (1904), *La croisière sur le Snark* (récit autobiographique, 1913) - et du point de vue de chiens et de loups - *L'appel de la forêt* (1903), *Croc-Blanc* (1906) - ne sont finalement pas si étrangers à cette œuvre qui traite des bas-fonds de l'humanité, ces abysses sociales où on voit les choses par le regard du pauvre, un être quasi bestial, mais définitivement sauvage. L'auteur a ainsi troqué ses vêtements de nouveau bourgeois pour les haillons des mendiants, a dormi dans les asiles, cueilli le houblon et écumé le pavé pendant quelque quarante jours où il ne s'offre que des repos sporadiques dans une chambre louée en bordure de l'*East End*.

---

<sup>27</sup> Sur le reportage d'immersion, voir Marie-Ève Thérénty, « Maryse Choisy chez les filles : Sur le reportage d'immersion » dans G. Pinson (dir.), *Médias 19* (mars 2014), Récupéré de <http://www.medias19.org/index.php?id=13423>.

<sup>28</sup> Jack London, *Le Peuple d'en bas*, Paris : Phébus, 1999 [1902]. Titre original de l'ouvrage en anglais : « The People of the Abyss ».

Son texte clôt ainsi ce que nous souhaitons être un survol de la manière dont sont abordés les bas-fonds de la capitale anglaise dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous remarquerons d'ailleurs qu'il n'y a aucune différence entre les lieux décrits par Dickens en 1850 et ceux qu'on retrouve chez Jack London cinquante ans plus tard bien que ces quartiers aient été entretemps la cible de plusieurs décrets, réformes, et autres mesures administratives. Il semble que si la situation dans les bas-fonds de Londres a effectivement changé à l'avènement d'Édouard VII, son imaginaire reste aussi sombre et cruel qu'à ses débuts.

L'historien Dominique Kalifa remarque dans son essai *Les bas-fond. Histoire d'un imaginaire* (2013) qu'il ne peut y avoir de bas-fonds sans crime, sans misère et sans vice. Cet ouvrage sera le seul qui traite directement de cet imaginaire des bas-fonds principalement nourri par la littérature des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. En effet, cette étude prolonge la réflexion amorcée par Kellow Chesney<sup>29</sup>, Philippe Chassaigne<sup>30</sup> et Neil Davie<sup>31</sup> entre autres qui tentent de distinguer les bas-fonds londoniens réels de leur imaginaire. Si ces derniers tentent de faire revivre l'*East End* sur la base des études sociologiques et des enquêtes menées par des experts sous Victoria – Henry Mayhew, Charles Booth, Eugène Buret, etc. -, Kalifa a au contraire comme objectif de cerner leur imaginaire en s'appuyant sur les principaux éléments communs aux bas-fonds de plusieurs grandes villes du monde, dont Londres, Paris et New York, ainsi que de leur évolution sur près d'un siècle. D'ailleurs, son essai est le premier à faire des bas-fonds ses principaux objets d'étude alors que ses prédécesseurs

---

<sup>29</sup> Kellow Chesney, *Les bas-fonds de Londres. Crime et prostitution sous le règne de Victoria*, Paris : Tallandier, 2007 [1970].

<sup>30</sup> Philippe Chassaigne, « Criminalité et mythologies urbaines, France / Grande-Bretagne/ États-Unis, 1880-1940 » dans A. Cabantous (dir.), *Mythologies urbaines. Les villes entre histoire et imaginaire*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 205-218.

<sup>31</sup> Neil Davie, « Corps et délinquance juvénile en Angleterre dans les années 1830-1865 : le milieu remis en question ? » dans *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n°8 (2006), p. 49-62. et Neil Davie, *Les visages de la criminalité : à la recherche d'une théorie scientifique du criminel type en Angleterre, 1860-1914*, Paris : Kimé, 2004.

s'attachaient toujours davantage sur les habitants des quartiers pauvres plutôt que sur les lieux eux-mêmes.

Le premier chapitre de notre mémoire s'intéressera ainsi à distinguer ces bas-fonds réels et imaginaires. Nous verrons comment cet imaginaire est d'ailleurs intimement lié au développement de la presse à grand tirage comme l'a démontré Marie-Ève Thérenty, qui a établi dans *Mosaïque : Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)* les liens étroits entre écrivains, journalistes et imaginaire social. De plus, cet imaginaire se déploie à un moment d'éveil de la conscience sociale concernant les conditions de vie et la pauvreté dans plusieurs quartiers de la capitale anglaise résultant de cette mise au jour des quartiers les plus méconnus de la ville par la presse. Ralliant philanthropie et curiosité, la nouvelle mode du « tourisme des bas-fonds » permettra d'explorer ces lieux comme s'il s'agissait d'un nouveau pays à conquérir. Nous tendrons ainsi, dans ce premier chapitre, à effectuer un survol de l'histoire des pratiques et des idées associées aux quartiers pauvres des villes, de l'histoire des miasmes par Alain Corbin<sup>32</sup>, à celle de l'hygiène à la lumière des travaux de Georges Vigarello<sup>33</sup>. Ce parcours nous permettra ainsi de comprendre les influences diverses qui ont teinté l'imaginaire des bas-fonds londoniens au XIX<sup>e</sup> siècle et qui ont participé à en faire un lieu mystérieux et ambigu, intrigant mais angoissant.

Nous étudierons, dans un deuxième temps, les lieux et les personnages qui peuplent les textes de Dickens, Stead et London sur la base des théories scientifiques de l'époque. En effet, à l'aide de la théorie physiognomonique de Lavater posée dans *L'art de connaître les hommes par la physionomie*, (1775-1778) et de quelques

---

<sup>32</sup> Alain Corbin, *Le Miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris : Aubier Montaigne, 1982.

<sup>33</sup> Georges Vigarello, *Le propre et le sale. L'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*, Paris : Seuil, 1987 [1985].

théories émergentes liées à l'anthropologie judiciaire, nous considérerons les descriptions des divers personnages qui hantent ces bas-fonds dans une logique qui associe le comportement à l'apparence physique. Nous verrons ensuite de quelles façons elles sous-tendent l'existence d'un rapport étroit entre un individu et le quartier duquel il est issu. Il sera également question dans ce second chapitre de cerner la manière dont les bas-fonds sont décrits, mais aussi perçus et appropriés par les différents personnages. Cette fictionnalisation des lieux du quotidien n'est pas étrangère à cette redécouverte de la ville qui a eu lieu à travers les récits au XIX<sup>e</sup> siècle. Ces quartiers sont effectivement présentés sous un jour différent dans les textes au point où ils deviennent eux-mêmes des personnages fictionnels.

Dans un troisième chapitre, nous étudierons de quelle manière l'imaginaire des bas-fonds se présente comme l'exact envers de la société londonienne du XIX<sup>e</sup> siècle de manière à être sa contre-société. Nous reprendrons les portraits des lieux et des personnages dressés en seconde partie afin de cibler ses divergences par rapport au monde à l'envers et en comprendre les mécanismes et les effets. Nous montrerons que c'est par la mise en scène de ces quartiers à la fois « organisés, hiérarchisés, et codés<sup>34</sup> » qui pervertissent et contrefont les institutions et structures de la société du dessus que les auteurs et journalistes sont les plus à même de mettre en lumière les failles du monde à l'envers. Notons toutefois que les recherches sur les mondes à l'envers ont rarement concerné des périodes postérieures aux Lumières. Or, notre mémoire cherchera à montrer que la figure des mondes renversés qu'on croyait disparue après le XVIII<sup>e</sup> siècle survit à travers l'imaginaire des bas-fonds londoniens du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour ce faire, il nous semble que les ouvrages qui portent sur les mondes à l'envers entre les XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles (Lucie Desjardins, *Figures du monde renversé*, 2013; Jean Lafond, *L'image du monde renversé et ses représentations littéraire et para-littéraire*, 1977) peuvent être considérés comme des

---

<sup>34</sup> Dominique Kalifa, *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, op. cit., p. 65.

pistes de réflexion intéressantes dans notre volonté de transposer ce concept sur un corpus et une époque inédits.

## CHAPITRE I

### L'*EAST END* SOUS LE RÈGNE DE VICTORIA (1837-1901)

Sous la plume de Charles Dickens, William Stead et Jack London, l'*East End* victorien apparaît comme un monde unifié, autonome à la fois sombre, inquiétant mais intrigant. C'est le lieu où règne le criminel, où se perpétuent les crimes les plus ignobles parmi la masse de pauvres et de miséreux qui n'ont d'ores et déjà plus rien en commun avec la vie. Dickens, dans « Scène nocturne à Londres », tente ainsi de tracer le portrait de cinq femmes à la lisière du descriptible qui attendent à la porte de l'hospice : « Cinq grandes ruches, couvertes de haillons – cinq cadavres sortis de leur tombe, liés par le cou et les talons et en haillons – auraient ressemblé à ces cinq tas sur lesquels tombait la pluie, dans la rue, sous les yeux des passants<sup>1</sup>. » Or, les travaux des historiens et des contemporains du règne de Victoria n'abondent pas du tout dans le même sens. En effet, les bas-fonds de Londres ne seraient, selon Kellow Chesney, qu'une des multiples composantes de cette capitale hétérogène et hétéroclite dans laquelle le vice côtoie la vertu de manière complètement aléatoire, sans distinction de districts ou de quartiers. De ce point de vue, l'*East End* n'aurait d'exceptionnel que le dénuement de ses habitants et l'état misérable des lieux dans lesquels ils habitent.

Il convient donc de distinguer dans le cadre de ce premier chapitre ces deux types de bas-fonds, soit ceux qui ont historiquement existé durant l'ère victorienne et ceux qui nourrissent l'imaginaire et les pages des journaux de l'époque.

---

<sup>1</sup> Charles Dickens, « Scène nocturne à Londres » dans *Londres, la nuit, op. cit.*, p. 194.

## 1.1 Whitechapel, Bethnal Green, Limehouse, et tous les autres...

### 1.1.1 L'émergence des bas-fonds et l'avènement du chaos

Tous les historiens s'entendent. Les bas-fonds, bien avant d'être un imaginaire, ont d'abord et avant tout été ce lieu où se sont rassemblés les pauvres et les ouvriers dans toutes les grandes villes du monde. Avant le XIX<sup>e</sup> siècle et ses bouleversements socio-économiques et techniques, on s'intéressait très peu à ces quartiers. En témoigne leur absence remarquée dans les textes et les récits qui précèdent la Révolution industrielle. En effet, on leur préférait les quartiers plus nobles de Londres comme le *West End*, ou encore les paysages de campagne, plus exotiques, qui ont d'ailleurs bien souvent abrité les plus grandes histoires gothiques de la littérature anglaise dont celles d'Ann Radcliffe et de Mary Shelley.

La seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, marquée par la Révolution industrielle, voit Londres s'élever comme mégapole et mère de toutes les révolutions et qui abrite toutes les industries, exception faite de la métallurgie lourde. Le moteur de cette révolution est sans contredit l'avènement des chemins de fer qui a permis de relier les principales villes d'Angleterre entre elles et surtout de les unifier à leur capitale. Le train à vapeur nouvellement inventé participe ainsi à l'industrialisation des villes en les approvisionnant autant sur le plan des biens et des matières premières que sur celui de la main d'œuvre. S'en suit à Londres un flot d'immigrants venus des quatre coins de l'Angleterre comme des pays avoisinants, en quête d'un emploi qui leur assurerait une meilleure qualité de vie qu'à la campagne. Or, tous se heurtent à la dure réalité de Londres à une époque où l'expansion urbaine est mal contrôlée et une grande partie d'entre eux se massent ainsi autour des quartiers qui abritent les nouvelles industries et le port, soit dans l'est du Londres victorien. C'est en effet là

que se situent les quartiers de Whitechapel, Bethnal Green, Poplar, Stepney et tous ces autres lieux devenus tristement célèbres à travers les fictions de Dickens ou de Conan Doyle et les reportages sur Jack l'Éventreur par exemple.<sup>2</sup>

Ce phénomène d'exode rural connaît d'ailleurs un terrible apogée en 1845 et 1846 au moment de la Grande Famine en Irlande qui entraîne la perte totale de deux récoltes consécutives de pommes de terre, la principale ressource agricole du pays. Kellow Chesney parle d'ailleurs de l'Irlande comme d'un « pays de cauchemar où [l'on] mourrait par centaine de milliers; dans les districts les plus durement frappés, des agonisants et des cadavres gonflés jonchaient routes et villages<sup>3</sup>. » Il en résulte une émigration massive qu'on estime à environ un million d'Irlandais, dont plusieurs se retrouvent dans les bas quartiers de Londres<sup>4</sup>. Ce faisant, les quartiers ouvriers et abordables de Londres s'en trouvent considérablement enrichis sur le plan ethnoculturel et on constate dès lors l'émergence de divers ghettos. Pensons au Chinatown dans Limehouse réputé pour ses fumeries d'opium et Whitechapel dont près de 40% de la population est juive, notamment suite aux immigrations massives des années 1880 résultant des pogroms de l'empire russe<sup>5</sup>. Ainsi, dans l'*Est End*, on parle autant l'anglais que le yiddish ou le chinois, mais on est parvenu au fil des ans à se constituer un langage propre à la réalité des bas-fonds, cet argot souvent incompréhensible aux Londoniens du *West End*<sup>6</sup>. Notons également que c'est à partir

---

<sup>2</sup> Monica Charlot et Roland Marx, « La société "duale" par excellence ! » dans *Londres 1851-1901. L'ère victorienne ou le triomphe des inégalités*, Paris : Autrement, 1990, p.15-16.

<sup>3</sup> Kellow Chesney, *Les bas-fonds de Londres*, *op. cit.*, p. 91-92.

<sup>4</sup> François Bédarida, *L'ère victorienne*, Paris : Presses Universitaires de France, 1979 [1974], p. 52.

<sup>5</sup> Philippe Chassigne, « Criminalité et mythologies urbaines, France / Grande-Bretagne / États-Unis, 1880-1940 » dans A. Cabantous (dir.), *Mythologies urbaines. Les villes entre histoire et imaginaire*, *op. cit.*, p. 212.

<sup>6</sup> Quelques dictionnaires d'argot auront d'ailleurs été publiés à partir de l'entre-deux-guerres. Souvent, ils rassemblent étonnamment les termes américains et anglais dans un même ouvrage. Il semble donc que l'argot soit moins spécifique au lieu qu'à la « profession » criminelle. Voir Irwin Godfrey, *American Tramps and Underworld Slang. Words and Phrases Used by Hoboes, tramps, Migratory Workers and those on the Fringes of Society, with their Uses and Origins*, New York: Sears

de cette date qu'un renversement de l'équilibre démographique et social a lieu en Angleterre, puisqu'il y a désormais plus de gens qui habitent en ville qu'à la campagne<sup>7</sup>.

L'historien Kellow Chesney s'est intéressé dans son ouvrage *Les bas-fonds de Londres* à l'organisation urbaine et aux habitants de ces quartiers de l'*East End*. Alors que Dominique Kalifa définit les bas-fonds selon trois traits majeurs, soit la misère, le vice et le crime<sup>8</sup>, Chesney se refuse quant à lui d'associer à un lieu géographique précis ces trois notions. En effet, il estime que la pègre londonienne se retrouve dans tous les quartiers de Londres à travers les marchands ambulants, les pickpockets, les ramoneurs et même les bonnes qui sillonnent quotidiennement les rues du *West End*, un quartier pourtant réputé comme « bien comme il faut ». Le portrait qu'il dresse de l'*East End* nous montre plutôt un quartier que l'on fréquente à l'occasion le temps d'un contrat dans une usine, entre deux voyages en mer, deux visites dans les hospices ou les prisons. Mais personne ne semble y « habiter » vraiment. Les logements sont loués, sous-loués et souvent sous-sous-loués le temps d'une semaine ou d'un mois, puis les gens déménagent<sup>9</sup>. Même les repères des criminels changent régulièrement d'adresse, au rythme des arrestations d'un de leurs membres ou de descentes de police. On retrouve le même phénomène dans le cas des commerces, qui peinent à prospérer dans un environnement de plus en plus concurrentiel. Cela se traduit dans nos romans et nos nouvelles par un mouvement constant autant de la part des personnages que des lieux dans lesquels ils vivent. La nouvelle « Un quartier perturbé » de Dickens en est un excellent exemple :

---

Publishers, 1930 et Eric Partridge, *A Dictionary of the Underworld, British and American, Being the Vocabulary of Crooks, Criminals, Racketeers, Beggars and Tramps Convicts*, Londres: Routledge, 1950.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>8</sup> Dominique Kalifa, *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>9</sup> Kellow Chesney, *Les bas-fonds de Londres*, *op. cit.*, p. 131.

Il n'y a pas cinquante maisons dans tout le voisinage qui sachent ce qu'elles veulent pendant un mois d'affilée. Aujourd'hui, un magasin dit : « Je serai un magasin de jouet. » Demain, il dit : « Non, pas question; je serai une boutique de modiste. » La semaine suivante, il dit : « Non, pas question; je serai une papeterie. » La semaine suivante, il dit : « Non, pas question; je serai un dépôt de laine à tricoter<sup>10</sup>. »

En effet, le XIX<sup>e</sup> siècle sera témoin de l'arrivée des grands magasins dans le marché londonien dont Harrod's sur Brompton Road dans le *West End* dans les années 1850. La pratique des prix fixes permettait à ces nouveaux géants de prendre le dessus sur les petits négociants en offrant des prix de 15 % à 20 % moins chers et, avec l'aide des fournisseurs, de proposer des soldes pour écouler les marchandises non vendues<sup>11</sup>. Plusieurs petites boutiques plus traditionnelles ont ainsi dû fermer leur porte au rythme de l'établissement de ces grands magasins.

Il y a donc un constant mouvement qui contribue à créer cette illusion de chaos au gré des nouveaux emplois ou de leurs pertes dont dépendent les vies de tous les habitants de ces quartiers. Les activités commerciales les plus traditionnelles, comme celle du marchand ambulant, créent également ce mouvement dans les rues de Londres, et plus particulièrement dans l'est où se trouvaient traditionnellement les marchés et les foires. En effet, ces marchands, ou *costermongers*<sup>12</sup>, étaient directement en concurrence avec les petits marchands ayant pignon sur rue. Ils se spécialisaient surtout dans la vente d'aliments frais comme des légumes, des fruits ou du poisson. Leurs profits étaient assurés par l'avantage de leur mobilité et du peu de coûts de fonctionnement – aucun loyer ou licence à payer<sup>13</sup> –, mais ces marchands s'exposaient aux fluctuations parfois sans merci du prix des aliments ou même de la

---

<sup>10</sup> Charles Dickens, « Un quartier perturbé » dans *Londres, la nuit*, *op. cit.*, p. 86-87.

<sup>11</sup> Claire Charlot, « Harrods, l'autel de la mode » dans *Londres 1851-1901. L'ère victorienne ou le triomphe des inégalités*, *op. cit.*, p. 79-81.

<sup>12</sup> Terme anglais pour désigner les « marchands ambulants ». Ce métier était d'ailleurs fortement réprimé par les *policemen* qui saisissaient leur marchandise à tous les *costers* qu'on jugeait trop entreprenants ou qui nuisaient par le bruit ou leurs commerces aux habitants et boutiquiers du coin. (Kellow Chesney, *Les bas-fonds de Londres*, *op. cit.*, p. 68.)

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 66.

température. Ainsi, « on a dit que trois jours de pluie consécutifs avaient suffi à mener des milliers de *costers* aux lisières de l'indigence<sup>14</sup>. » Dans les rues fort achalandées de Londres, la voix des *costers* se mêlait donc à celle des vendeurs de journaux, des boutiquiers, des prédicateurs, de la musique des musiciens de rue et des ébrouements des chevaux et autres animaux pour créer un vacarme des plus assourdissant.

Les perceptions du temps et de l'espace ont également été ébranlées dans le Londres du XIX<sup>e</sup> siècle par l'arrivée du bateau et du train à vapeur qui rendent le lointain accessible en quelques heures. Ils créent un continuel mouvement qui participe à faire tomber les frontières entre la capitale et ses campagnes ainsi que Londres et le monde. Les gens se retrouvent donc entraînés dans ce mouvement et ne restent plus au même endroit. Reprenons « Un quartier perturbé » de Dickens, qui peint ses personnages non pas comme des habitants mais plutôt comme des « voyageurs » qui constamment vont et viennent : « Tout le monde veut partir quelque part. Tout le monde fait tout à la hâte. Tout le monde a les idées les plus étranges, se disant vaguement qu'il ou elle doit "prendre le train". Si un train rapide pouvait l'emmener, je suis sûr que tout le quartier dont je parle, briques, pierres, bois, ferronnerie, et tout le reste, partirait par le train<sup>15</sup>. » Les nouveaux quartiers ouvriers qui naissent au rythme de l'implantation des usines dans l'*East End* sont donc à l'image du train : bruyants et sales, ils progressent à une vitesse fulgurante alors qu'autour d'eux se développent et sont réduites à néant des infrastructures toujours temporaires. Dickens établira d'ailleurs une étroite correspondance entre la locomotive à vapeur et les habitants de ce nouveau monde industrialisé : « Pour finir, le chantier du terminus ferroviaire lui-même est une image de notre état moral. Il

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>15</sup> Charles Dickens, « Un quartier perturbé » dans *Londres, la nuit, op. cit.*, p. 86.

apparaît embrouillé et désordonné, donnant l'impression qu'on y travaille toute la nuit et qu'on a toujours la tête qui tourne<sup>16</sup>. »

Cet absence de stabilité et d'homogénéité rend ainsi difficile pour les services de police d'imposer l'ordre dans l'*East End*. « D'ailleurs, même lorsqu'une police dernier cri et bien organisée patrouillait dans les rues, la solidarité des besogneux contre ceux qu'ils considéraient comme leurs oppresseurs attirés, les fantaisies de la loi et le surpeuplement des immeubles rendaient illusoire tout contrôle réel dans les secteurs à taudis<sup>17</sup>. » En effet, on va sévir bien plus sévèrement contre les atteintes aux biens que celles aux personnes. Si les rixes et les crimes contre la personne sont monnaie courante dans les bas-fonds anglais, la loi préfère punir ceux qui causent un tort aux possédants qui, eux, n'habitent pas les bas-fonds. Jack London, citant l'homme politique Joseph Chamberlain<sup>18</sup>, le souligne en exergue de l'un de ses chapitres : « Le droit des propriétaires a été étendu si loin que les droits de la communauté ont presque tous disparu, et il n'est pas exagéré de dire que la prospérité, le bien-être et les libertés d'un grand nombre de gens ont été disposés aux pieds d'un tout petit groupe de possédants qui ne font strictement rien<sup>19</sup>. » Peut-on ainsi être surpris que près de « onze mille Britanniques décédaient annuellement d'une mort violente » autour des années 1830<sup>20</sup> selon les estimations de Sir Edwin Chadwick<sup>21</sup> ?

---

<sup>16</sup> *Ibid*, p. 90.

<sup>17</sup> Kellow Chesney, *Les bas-fonds de Londres, op. cit.*, p. 125.

<sup>18</sup> Impérialiste convaincu et réformateur social, cet homme d'État britannique a notamment été Ministre des colonies en 1895 et a mené la guerre des Boers de 1899-1902. (Gary William Poole, « Joseph Chamberlain. British politician and social reformer » dans *Encyclopaedia Britannica* (2016), Récupéré de <https://www.britannica.com/biography/Joseph-Chamberlain>)

<sup>19</sup> Jack London, *Le Peuple d'en bas, op. cit.*, p. 154.

<sup>20</sup> Kellow Chesney, *Les bas-fonds de Londres, op. cit.*, p. 126.

<sup>21</sup> Chadwick (1800-1890) était un avocat et un ardent réformateur social qui a beaucoup œuvré pour la réforme de l'hygiène en Angleterre et notamment en ce qui concerne les quartiers pauvres de la

Du coup, le chaos et le désordre des quartiers pauvres de Londres sont imputables à une logique capitaliste qui privilégie le progrès technique au progrès humain, ainsi qu'à l'expansion toujours plus grande de l'empire britannique qui cache dans son ombre des centaines de milliers de familles, d'ouvriers, d'indigents et de pauvres qui ont fatalement permis son essor tout en subissant les conséquences cruelles de celle-ci.

### 1.1.2 L'ombre et la saleté

On n'« habite » pas les bas-fonds, on y « survit ». En effet, l'insalubrité alarmante des logements était et demeure encore aujourd'hui un objet de curiosité qui a attiré l'attention sur ces quartiers aux immeubles surpeuplés trop souvent au bord de l'effondrement. On parlera d'ailleurs de prisons, de cages plutôt que de véritables logements aux pièces si nombreuses et si étroites que même la lumière du jour n'arrive pas à s'y faufiler. L'ombre appelle le crime, car elle rend tout homme triste et perfide<sup>22</sup>. Au-delà de l'exiguïté des lieux, notons que le brouillard caractéristique de Londres crée au grand bonheur des touristes extatiques une « somptueuse mystification<sup>23</sup> » pour reprendre les mots d'Henry James. Or, sous le couvert du manteau du brouillard se trament les pires crimes comme les petits délits, car on n'y voit goutte à plus d'un mètre devant soi, le cocher ne distinguant parfois plus la queue

---

capitale. Dans ses travaux, il établira un lien entre l'hygiène et la santé de la population, brisant du même coup les présupposés selon lesquels les gens pauvres étaient naturellement plus malades que leurs concitoyens nantis. (Kathleen Artman, « Edwin Chadwick » dans *Cholera and The Thames* (2016), Récupéré de <http://www.choleraandthethames.co.uk/cholera-in-london/cholera-in-soho/edwin-chadwick/>)

<sup>22</sup> Voir Alain Corbin, *Le Miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, op. cit., p. 181.

<sup>23</sup> Henry James, « London » dans *The Century Magazine*, vol. 37 (décembre 1888), p. 225.

de son cheval. « Ce n'est pas un hasard si les détresseurs de tout poil opèrent de préférence les nuits de forte brume. De même, c'est par le plus épais des *smogs* que Jack l'Éventreur commet chacun de ses crimes, au cours de l'automne 1888<sup>24</sup>. » De plus, le nouvel éclairage des rues tarde à s'installer dans les quartiers de l'*East End*, priorisant les plus riches districts, ce qui a tôt fait de repousser toujours plus le crime dans ceux où l'ombre règne encore<sup>25</sup>.

Or, Alain Corbin rappelle dans *Le Miasme et la jonquille* que c'était l'odeur qui était alors le principal irritant. En effet, on redoutera plutôt l'inconfort causée par les mauvaises odeurs émanant d'un amoncellement de pourriture ou de putréfaction que celle liée aux bruits, à la poussière et à la fumée<sup>26</sup>. L'insalubrité relève donc du registre de l'olfactif au XIX<sup>e</sup> siècle plutôt que de la crasse et la saleté. À la manière des vêtements, l'odeur est tributaire d'une appartenance à un groupe social dans cette Angleterre victorienne qui redoutait le toucher. La puanteur a ainsi très tôt été associée à l'entassement des corps, que ce soit dans les prisons, les hôpitaux et les logements surpeuplés des bas-fonds. Dans tous les cas, les mauvaises odeurs sont liées à la maladie ou au péché. Une désinfection massive des lieux et des gens était ainsi synonyme de soumission selon la logique du mouvement hygiéniste très présent dans la seconde moitié du siècle<sup>27</sup>. Ainsi, « [l]a fétidité énorme des catastrophes sociales, qu'il s'agisse de l'émeute ou de l'épidémie, donne à penser que rendre le prolétaire inodore pourrait instituer la discipline et le travail<sup>28</sup>. »

---

<sup>24</sup> Jean-Pierre Navailles, *Londres victorien : un monde cloisonné*, Seyssel : Champ Vallon, 1996, p. 34.

<sup>25</sup> Cathy Ross et John Clark, *London. The Illustrated History*, London: Penguin Books, 2011 [2008], p. 180.

<sup>26</sup> Alain Corbin, *Le Miasme et la jonquille*, *op. cit.*, p. 153.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 168. Voir la note 42 en bas de la page 26.

<sup>28</sup> *Ibid.*

En attendant l'institution d'une hygiène de base autant privée que publique qui ne sera appliquée que vers la fin du siècle, l'attention et la curiosité de tous seront portées sur le pauvre et sa tanière qui incarnent à eux deux l'apogée du noir et du sale. Les textes qui portent sur les bas-fonds ont ainsi tous cette caractéristique d'interpeller les divers sens du lecteur, car dans les bas-fonds on voit, on sent et on entend alors que nul n'ose toucher. James Greenwood, dans *A Night in a Workhouse* (1866)<sup>29</sup>, sera d'ailleurs le premier reporter anglais à pénétrer dans un *workhouse* incognito – et donc à être en contact avec ces gens et ces lieux d'où émane la puanteur - pour témoigner de la saleté repoussante de ces asiles de nuit pour pauvres. Le narrateur nous fait voir ces hommes étendus qui nous exposent sans ambages les traces qu'a imprimées la misère sur leurs corps complètement ou à moitié dénudés : « It was like the result of a railway accident; these ghastly figures where awaiting the coroner<sup>30</sup> ». Non content de nous dépeindre la scène, Greenwood nous fait entendre les chansons de ces hommes devenus cadavres et, surtout, il nous fait sentir l'odeur de la misère, cette puanteur qui semble avoir imprégné les murs, les vêtements et même la chair des hommes.

Le moment du bain constitue en lui-même une scène d'horreur alors que l'eau dans le baquet est décrite comme « a liquid so disgustingly like weak mutton broth that my worst apprehensions crowded back<sup>31</sup> ». Jack London reproduira cette même expérience d'une nuit passée dans l'asile de Whitechapel dans *Le Peuple d'en bas*. Il précisera que cette eau putride est réutilisée d'un homme à l'autre de manière à ce que vingt-deux hommes sales et vermineux s'y soient lavés dans son cas. Ils utiliseront également le même torchon pour s'éponger : « Et ce n'est pas la vue du dos du malheureux qui était avec moi qui me fit regagner ma tranquillité d'esprit, car

---

<sup>29</sup> James Greenwood, *A Night in a Workhouse* dans *Pall Mall Gazette*, Londres, 1866, Récupéré de <http://www.workhouses.org.uk/lit/Greenwood.shtml>

<sup>30</sup> *Ibid*

<sup>31</sup> *Ibid*

il n'était, sous les morsures de la vermine, qu'une plaie sanglante; d'ailleurs il ne cessait de se gratter pour apaiser ses démangeaisons<sup>32</sup>. » Sans surprise, ces lieux ne transpirent que l'obscurité, l'odeur putride et la saleté, à un point tel que Jack London en perd complètement l'appétit et le courage de demeurer entre ces murs<sup>33</sup>.

Or, dehors, la situation est identique, comme le rapporte le journaliste Henry Mayhew (*London Labor and London Poor*, 1851)<sup>34</sup> dont le témoignage sera largement repris par l'historien Kellow Chesney. Ce dernier s'attardera entre autres sur les garnis, ces abris des pauvres qui sont caractéristiques des logements des bas-fonds. Il était possible de louer un garni, dont les plus grands pouvaient accueillir jusqu'à cent locataires, pour la modique somme de trois *pence* par jour.

La principale pièce, et lieu de réunion, était la cuisine. Sauf dans les garnis les plus misérables y brûlait en toute saison un feu devant lequel les locataires se réchauffaient, séchaient leurs vêtements, rôtaient leur nourriture. Quelques éléments d'une batterie de cuisine, qu'on pouvait emprunter au taulier contre de menus gages, facilitaient la confection des repas. L'ameublement consistait en une ou deux tables nues et des bancs; parfois, le long des murs, des lits de camp ou des couchettes mobiles. Dans les villes dotées du gaz, le « papillon » d'une applique, près de la hotte de cheminée, trouait chichement la pénombre. Des graffitis et quelques chromos tenaient lieu d'ornements. Dans les pièces à dormir – en général les plus choquantes – voisinaient côte à côte des lits et des paillasses – soit équipés de couverture soit d'un unique et lourd couvre-pieds – souvent partagés et toujours vermineux. Il y avait parfois des lits à colonnes dans lesquels on couchait en groupe, voire par famille entière. Quand le garni était complet – ce qui était toujours le cas pour les pires – les gens dormaient n'importe où sur le sol, les plus costauds ou les plus veinards près du feu, les autres dans les couloirs ou sous les ardoises poreuses d'un galetas<sup>35</sup>.

Les gens étaient ainsi entassés les uns sur les autres dans ces abris eux-mêmes empilés et entre lesquels communiquaient d'étroites ruelles jonchées d'excréments,

---

<sup>32</sup> Jack London, *Le Peuple d'en bas*, *op. cit.*, p. 99.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>34</sup> Pour plus d'informations sur les travaux de Mayhew, voir Mary L. Shannon, « Henry Mayhew's *London Labour and The London Poor* » dans *British Library*, Récupéré de <http://www.bl.uk/romantics-and-victorians/articles/henry-mayhews-london-labour-and-the-london-poor>

<sup>35</sup> Kellow Chesney, *Les bas-fonds de Londres*, *op. cit.*, p. 132.

de déchets et de cadavres d'animaux<sup>36</sup>. De plus, les gens emmenaient à l'intérieur toutes leurs maigres possessions, leurs vêtements bien sûr, mais également leurs marchandises dans le cas des *costers*. Les historiens<sup>37</sup> ont même recensé la présence de porcs dans certains garnis.

Du coup, la saleté est omniprésente dans les bas-fonds de Londres. Il faudra attendre au dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle avant que les gens aient accès à des cabinets de toilette ou à des bains privés. En effet, remarquons que dans la description ci-haut, il n'y a aucune mention de la présence de pièces fermées réservées à l'entretien de l'hygiène dans le garni. La pratique courante préférait alors les ablutions partielles des mains et du visage – les parties visibles du corps – avec ou même sans eau en ce qui concerne le visage<sup>38</sup>. Dehors, « [d]es odeurs étranges ou stagnantes sont poussées par un vent grasseux, et la pluie, lorsqu'elle tombe, ressemble plus à de l'eau de vaisselle qu'à l'eau du ciel. Les pavés de la rue sont tout luisants de graisse<sup>39</sup> ». Rien d'étonnant, donc, à ce que la vermine et des maladies comme le choléra<sup>40</sup> et la petite vérole s'y propagent rapidement en emportant sur leur passage des centaines de vies

---

<sup>36</sup> Contrairement aux idées reçues, les taudis n'étaient pas uniquement de vieilles constructions. En effet, certains de ces immeubles avaient été construits pour y abriter une population de classe moyenne, mais l'élargissement constant des quartiers autour des noyaux industrialisés grugeaient peu à peu ces nouveaux quartiers qui feront également partie intégrante quelques années plus tard des bas-fonds de la capitale.

<sup>37</sup> Voir Kellow Chesney, *Les bas-fonds de Londres, op. cit.*

<sup>38</sup> La peur de l'eau sur la tête renvoie à de vieilles croyances qui lui imputent divers troubles chez les gens qui se sont lavé les cheveux et le visage dans un bassin d'eau, allant de la céphalgie aux douleurs de dents. Ces idées marqueront les esprits jusqu'à la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle où le bain sera de plus en plus répandu dans les classes bourgeoises et aisées. (Georges Vigarello, *Le propre et le sale. L'hygiène du corps depuis le Moyen Âge, op. cit.*, p. 188, 204.)

<sup>39</sup> Jack London, *Le Peuple d'en bas, op. cit.*, p. 185.

<sup>40</sup> Deux épidémies de choléra ont éclaté durant l'ère victorienne, d'abord en 1848-1849 puis en 1853-1854. Si la théorie des miasmes selon laquelle le virus se propageait par l'air a été préférée par plusieurs médecins, John Snow établira dès 1849 un lien entre la propagation de cette maladie et la consommation d'eau contaminée. Sa théorie sera toutefois uniquement confirmée en 1866 par le statisticien William Farr. (Laurent Bury, *Civilisation britannique au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris : Hachette supérieur, 2001, p. 133-134.)

sans que leurs misérables victimes n'aient jamais eu le privilège de se faire traiter par un médecin.

Il y avait ainsi une promiscuité dans les garnis entre les hommes, les femmes et les enfants qui y vivaient dans un désordre des plus total. Une fois la nuit tombée, on s'y promenait souvent nu dans une tentative d'échapper à la chaleur étouffante, et plusieurs couples changeaient de partenaire « pour varier le plaisir » écrit Kellow Chesney qui cite le témoignage d'une jeune fille tiré de l'étude d'Henry Mawhey :

Il se passait de drôle de choses, raconta une fille qui avait sur ce point quelques lumières. S'il existait une différence, les garçons étaient les pires. On était entassés pendant toute une nuit à une douzaine de garçons et filles sur le même lit...les uns à la tête, les autres au pied – tout mélangés, coincés. J'entrerai pas dans les détails, mais tout ce que les garçons et les filles peuvent se dire ou se faire a eu lieu<sup>41</sup>.

Cette question du fantasme sexuel associé aux bas-fonds est fortement liée à l'absence d'hygiène dans une logique où la crasse et l'odeur de l'homme sale, quasi sauvage, appelle à l'animalisation de ces individus. La force de séduction de l'homme est liée à son *aura séminalis* et s'exprime par les odeurs naturelles du corps. Les laver consiste ainsi à réprimer ses pulsions sexuelles<sup>42</sup>. Cette logique s'appliquera tout autant au pauvre qu'au paysan qui sont tous les deux des types d'individus qui ont généralement de grandes familles<sup>43</sup>.

La présence de nombreux enfants en bas âge résulte de ce chaos qui régnait en maître dans les bas-fonds de Londres à une époque qui voyait naître les premiers

---

<sup>41</sup> Kellow Chesney, *Les bas-fonds de Londres*, *op. cit.*, p. 136.

<sup>42</sup> Alain Corbin, *Le Miasme et la jonquille*, *op. cit.*, p. 43-44. Dans cette optique, l'hygiène est associée à la civilisation, à la répression des pulsions (sexuelles entre autres) et à la vertu. La malpropreté renvoie ainsi à tout ce qui n'est pas civilisé, donc animal et sauvage. Le vice et l'indomptés sont sales. Avoir le dessus sur la saleté signifie contrôler le vice, le soumettre par la rigueur liée à l'entretien de l'hygiène, au contrôle de soi.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 254.

balbutiements des recherches sur la contraception<sup>44</sup>. Plusieurs jeunes enfants étaient peu ou pas du tout surveillés et ils se soulageaient ainsi dans les escaliers et les couloirs des maisons. Ils étaient particulièrement nombreux dans les garnis, car de quatre à cinq jeunes occupaient la place d'un seul adulte dans les lits. Plusieurs d'entre eux étaient en effet abandonnés par leurs parents à un très jeune âge et, habitués à ne dépendre que d'eux-mêmes, ils se mettaient rapidement « à leur compte » comme voleur, quelquefois même dès l'âge de onze ans. Or, ils étaient plus souvent pris en charge par des adultes ayant peu de vertu qui voyaient en ces jeunes de petite taille et aux mains agiles d'excellents apprentis pour les aider à accomplir les besognes les plus viles ou dangereuses. Ils les formaient ainsi à voler de la nourriture ou toute autre marchandise qu'ils pouvaient ensuite revendre à prix fort à la manière de la meute de Jack Dawkins menée par l'intrépide Fagin dans *Oliver Twist*.

On employait les enfants dans toutes sortes de travail dont le vol à la tire, bien sûr, mais aussi comme commis, ouvrier et même ramoneur. Le cas du ramonage se présente comme assez représentatif de l'avantage que constituait l'emploi d'un enfant. Les patrons envoyaient ces enfants dans ces étroits conduits encrassés de suie dont les propriétaires n'avaient pas, par commodité, pris la peine d'éteindre le feu de la cheminée en temps voulu de manière à ce que le tout refroidisse un peu. Or, il va sans dire que ces garçonnets avaient tout le temps voulu pour observer les dispositions intérieures des maisons anglaises de manière à en vendre les informations ou encore à y retourner eux-mêmes plus tard pour quelque cambriolage minutieusement planifié. Comme dans plusieurs autres métiers ouvriers du temps, « les vies humaines y étaient gaspillées; outre les risques d'accidents graves, les

---

<sup>44</sup> Bien que depuis l'Antiquité, toutes les sociétés humaines aient cherché à contrôler les naissances, ce n'est qu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle que les techniques employées pour la contraception ou l'avortement deviendront réellement efficaces. Pour en savoir plus sur les méthodes contraceptives employées au XIX<sup>e</sup> siècle, voir Angus McLaren, *Histoire de la contraception de l'Antiquité à nos jours*, Paris : Noësis, 1996.

troubles respiratoires et le cancer de l'aine étaient les maladies professionnelles des enfants<sup>45</sup>. »

« Il est bien évident que, dans ces conditions, l'enfant ne peut que se transformer en un adulte dégénéré, sans aucune virilité et sans force. C'est une race perdue aux genoux cagneux et à la poitrine étriquée, qui s'affaiblit et s'écrase dans la lutte brutale pour sa survie tandis qu'elle est opposée aux légions envahissantes qui déferlent de la campagne<sup>46</sup>. » C'est là le constat de Jack London, mais on le retrouve chez tous les historiens, car celui qui entre dans les bas-fonds est bien certain de ne plus en ressortir. Le spectre de l'emploi qui les a attirés dans la capitale s'efface dès lors que la maladie et la vieillesse les empêchent de fournir un rendement au travail aussi efficace qu'avant. Ils sont alors remplacés par ceux, encore jeunes et en bonne santé, qui arrivent directement de la campagne et acceptent de travailler pour un très maigre salaire.

Car le vieillard et le malade – que ce soit ou non une maladie liée au travail – n'auront comme ressources que celles des membres de sa famille toujours à l'emploi. Le nombre d'indigents est en effet trop élevé pour qu'ils soient pris en charge par l'État, et beaucoup d'entre eux dépendent donc d'autrui ou encore de la charité des organismes de bienfaisance ou des *workhouses* qui n'offrent que les ressources les plus primaires devant le nombre de nécessiteux qui cognent à leurs portes. Ainsi, la pauvreté s'installe peu à peu chez ces gens, puis les vices et les crimes qui sont directement liés au désespoir qui ne fait que les renfoncer dans l'abysse. L'alcoolisme est en effet un fléau important dans les bas-fonds de la capitale anglaise au XIX<sup>e</sup> siècle, et ceux qui ne sont pas abrutis par leur travail le seront très certainement par l'alcool. Il n'y a donc, écrit Jack London, aucune inquiétude à avoir concernant cette

---

<sup>45</sup> Kellow Chesney, *Les bas-fonds de Londres*, op. cit., p. 77.

<sup>46</sup> Jack London, *Le Peuple d'en bas*, op. cit., p. 57.

foule entassée dans l'*East End*. Aucun n'aura l'idée ou la force de venir réclamer quoi que ce soit à ceux qui les oppressent. Ils sont trop maigres, ont trop faim, trop froid et sont trop malades pour tenter quoi que ce soit. Voilà, semble-t-il, la véritable situation dans les bas-fonds de Londres selon ce qu'en rapportent reporters et journalistes qui les ont sillonnés en toute candeur et qui en sont revenus comme on revient de l'enfer.

## 1.2 L'imaginaire des bas-fonds

### 1.2.1 Le tourisme des bas-fonds– le *slumming*

"Mais nous ne savons absolument rien sur l'*East End*, sinon que ça se trouve là-bas, quelque part..." Et ils agitèrent leurs mains vaguement dans la direction où le soleil, en de rares occasions, daigne se montrer à son réveil.

- Jack London, *Le Peuple d'en bas*<sup>47</sup>

Dans l'Angleterre victorienne, on craint donc par-dessus tout le noir et le sale, qui deviennent tous deux des synonymes de pauvreté et d'indigence avec l'installation des becs à gaz et les progrès de l'hygiène<sup>48</sup>. Il y aura donc chez les Londoniens issus des hauts quartiers de la capitale une méconnaissance des conditions de vie et des activités qui ont cours dans les quartiers de l'est et des *docks* qui bordent la rive nord de la Tamise. Dickens, dans « En tournée avec l'inspecteur Field », le remarque dès les premières lignes du texte: « Combien peut-il y avoir de gens à Londres qui, si nous les avons amenés par des chemins détournés et les yeux bandés dans cette rue, à cinquante pas du poste de police et à portée de voix de

---

<sup>47</sup> Jack London cite ici ses amis londoniens qui s'étonnent de son projet de visiter les bas-fonds de leur ville. (Jack London, *Le Peuple d'en bas*, *op. cit.*, p. 26.)

<sup>48</sup> Alain Corbin, *Le Miasme et la jonquille*, *op. cit.*, p. 184.

l'Église Saint-Giles, y reconnaîtraient un quartier tout proche, dans la ville même où ils passent leur vie?<sup>49</sup> » Le romancier ajoute que même les *policemen* y pénètrent rarement et toujours en bande, comme on entre dans une jungle ou un pays ennemi. C'est de cette ignorance des Londoniens en ce qui concerne les quartiers pauvres de leur propre ville, à la fois dégoûtants et intrigants, que naît la pratique du *slumming*, soit une exploration des bas-fonds par des journalistes, des aristocrates ou des étrangers en quête d'émotions extraordinaires.

Le terme *slumming* renvoie au terme *slum*, soit « a squalid overcrowded house » ou encore « a squalid section of a city, characterized by inferior living conditions and usually by overcrowding » selon la définition du dictionnaire Collins<sup>50</sup>. Le verbe associé, *to slum*, renvoie ainsi à cette action des gens *well-to-do* qui pénètrent dans ces lieux sordides (*squalid*) ou qui les fréquentent. Il suppose donc un mouvement, du haut vers le bas, du riche vers le pauvre, du vertueux vers le vice. Ce mouvement concerne également les différentes applications qu'a eues ce terme dans les textes du XIX<sup>e</sup> siècle à aujourd'hui. En effet, il aurait originellement été employé pour désigner cette activité apparue au début du XIX<sup>e</sup> siècle, soit la tournée des grands-ducs, ou *fashionable slumming*. Il s'agissait ici pour les aristocrates et voyageurs étrangers de parcourir en groupe les bas-fonds « sous la houlette d'un guide, d'un cicérone ou d'un détective [...] à la recherche de quelques-unes de ses "attractions"<sup>51</sup>. » Les dames en larges robes, les princes, aristocrates et même les politiciens allaient se pavaner dans les bas-fonds en quête d'exotisme, de dépaysement, du frisson du danger également, dans le but de raconter leur visite et impressionner leurs invités lors des soupers. Cette pratique fut popularisée dès 1821 à

---

<sup>49</sup> Charles Dickens, « En tournée avec l'inspecteur Field » dans *Londres, la nuit*, *op. cit.*, p. 148.

<sup>50</sup> « Slum » dans *Collins Dictionary*, Glasgow: HarperCollins Publishers, 2010, p. 1543.

<sup>51</sup> Dominique Kalifa, *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, *op. cit.*, p. 205.

Londres avec la publication de *Life in London* par Tom et Jerry Hawthorn qui sont les premiers à l'avoir expérimentée pour en publier un récit.

L'excès qui caractérise le *fashionable slumming* a rapidement été dénoncé par les philanthropes du temps puisqu'il a soulevé des questions politiques et sociales qui sont devenues des enjeux clés dans le Londres victorien. Les textes issus du *slumming* ont en effet ouvert un débat social puisque ces réalités se sont avérées beaucoup plus tragiques que ce qu'en concevait auparavant l'opinion collective. On tentera alors, sur la base de ces témoignages, de trouver des solutions pour contenir l'essor de la pauvreté qui ne semble pas s'essouffler tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, le *slumming* s'inscrit-il dans cette nouvelle pratique journalistique, le *new journalism* déjà présent aux États-Unis<sup>52</sup>, qui vise à faire des journalistes des agents actifs de la vie sociale et politique en montrant des réalités volontairement cachées par les rapports officiels pour ensuite présenter des pistes de solution<sup>53</sup>. Les textes de Jack London et William Stead qui nous intéressent plus particulièrement ici participent d'ailleurs de ce débat qui a une portée autant sociale et politique que philanthropique. En effet, les auteurs concluent tous deux leurs reportages respectifs sur des propositions sociales et politiques, des suggestions de réformes et posent finalement des questions aux principaux agents - surtout politiques - qui ont le pouvoir d'améliorer le sort des habitants des quartiers pauvres.

Par ailleurs, ce glissement des bas-fonds comme théâtre de divertissement vers un lieu de débats culmine dans les années 1890, une époque pendant laquelle la visite de l'*East End* était devenue nécessaire à tout jeune Anglais qui désirait parfaire son éducation ou encore s'assurer d'occuper une fonction publique importante.

---

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 192.

Let no young man think his education complete until he has come to know the poor, their lives and their needs. Let the son of the upper class strike out courageously beyond the conventional philanthropy of their parents and get over their suspicions of "Socialism". Let them investigate that creature whom they call a "cad" and discover his lurking heart and soul.<sup>54</sup>

La seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle voit donc naître des pratiques de *slumming* davantage axées sur la charité. On parle alors de missionnaires qui vont eux-mêmes vivre dans les bas-fonds, de fils et de filles d'hommes haut placés qui y séjournent pour venir en aide aux plus démunis.

La philanthropie, qu'elle soit sincère ou feinte chez les *slummers*, est donc devenue le cœur de la pratique du tourisme des bas-fonds. Portés par un désir de comprendre comment on vit dans ces quartiers, les touristes des bas-fonds troquent temporairement leurs beaux habits pour des haillons afin de devenir ces pauvres dans une époque où la reconnaissance sociale se faisait grandement par les vêtements. On vise à expérimenter son contraire pour mieux le comprendre, certes, mais plus encore pour vivre soi-même une autre vie l'instant d'une journée, d'une semaine ou de plusieurs mois. Tous les reporters le disent : il semble impossible de parler des bas-fonds sans en avoir fait l'extrême expérience, et aucun texte lu ne saura pallier cette expérience directement vécue. Or, ils vont eux-mêmes publier ce genre de textes qu'ils ont jugé lacunaires de manière à en motiver d'autres à vivre la grande aventure. Ainsi, les bas-fonds ne se « racontent » pas, ils se « vivent ».

L'imaginaire social des quartiers pauvres lentement forgé par ces textes en souffrira. Les bas-fonds qu'on tente vainement de décrire ne seront jamais fidèles à la réalité. Ils seront toujours plus sombres, plus sales, et ses habitants plus pauvres et misérables que dans les vrais quartiers, car les auteurs omettront trop souvent de parler du bourgeois fier qu'ils ont croisé dans les rues de Whitechapel, de l'ouvrier qui n'a pas encore perdu son emploi, de l'habile artisan qui a suffisamment de

---

<sup>54</sup> James Adderley, « Is Slumming Played Out ? » dans *The English Illustrated Magazine*, vol. 10 (août 1893), p. 841.

ressources pour nourrir sa famille. Ce ne sont pas eux que les lecteurs veulent connaître, mais bien l'homme le plus misérable de la rue, le garni le plus surpeuplé, l'asile le plus repoussant et la maison la plus suspecte. Ainsi, les touristes des bas-fonds sont-ils parfois amèrement déçus par leurs visites de ces quartiers qui n'étaient pas « slummy enough<sup>55</sup> » pour eux. Ce présupposé concernant les quartiers pauvres amènera d'ailleurs plusieurs guides ambitieux à organiser des visites dans de « faux bas-fonds » au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Cette pratique visait à entraîner les clients dans des lieux quasi théâtraux où on aura pré-organisé une bagarre, engagé des acteurs déguisés en mendiants, bref on mettra dorénavant la pauvreté en scène. Cette méthode supposait deux avantages non négligeables, c'est-à-dire que les riches clients en ressortaient impressionnés et satisfaits tout en ayant la certitude qu'aucun malencontreux accident ne vienne interrompre la visite. En effet, il y avait toujours des risques pour la sécurité des *slummers* qui visitaient auparavant les vrais bas-fonds. Ces mises en scène furent ainsi de plus en plus privilégiées par rapport aux véritables tours guidés de l'*East End* qui devenait, avec les années, les mouvements sociaux et les reportages, un quartier beaucoup moins « sauvage » au XX<sup>e</sup> siècle qu'au début du XIX<sup>e</sup>. Elle disparaîtra complètement à Londres dans l'entre-deux-guerres, selon Dominique Kalifa, puisque toute la charge sensationnelle sur laquelle elle reposait a été supplantée par celle, plus grande, du cinéma puis de la télévision.

### 1.2.2 La littérature des bas-fonds

Au-delà de leur volonté de dénoncer le mode et l'hygiène de vie révoltants des habitants des quartiers des bas-fonds, les textes de Dickens, London et Stead

---

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 6.

constituent en soi une réponse aux demandes des lecteurs<sup>56</sup> d'éveiller en eux des émotions et des passions à travers la lecture de leurs hebdomadaires. Dans ce contexte, les journalistes ont produit des récits hybrides alliant l'exotisme des récits de voyage et d'aventures et l'aspect scandaleux du genre policier, tous des genres émergents au XIX<sup>e</sup> siècle. Il en résulte une « littérature des bas-fonds » constituée de reportages des *slummers* qui ont sillonné les bas-fonds.

C'est à travers tous ces récits, textes et reportages que se constituera l'imaginaire des bas-fonds, c'est-à-dire celui d'un quartier homogène dans lequel on peut entrer, mais difficilement sortir. La littérature des bas-fonds s'inscrit dans le sillage des récits qui trouvent leur source dans les faits divers des journaux, des épopées de faux mendiants, de la littérature dite « d'échafaud », des biographies de brigand qui ont tous présenté une fascination pour l'ombre et la marge sociale dans tous les pays occidentaux dès le XV<sup>e</sup> siècle<sup>57</sup>. Dominique Kalifa souligne d'ailleurs que « [c]'est sous la forme de "listes" que les mendiants, les gueux et les vagabonds font leur entrée dans l'histoire<sup>58</sup>. » On tentera ainsi de nommer, compiler, regrouper les marginaux afin de mieux les contrôler et les maîtriser. Des listes de voleurs, de faux mendiants et de faux pèlerins au XVI<sup>e</sup> siècle, on passe à celles plus précises et complètes des prostituées, des faux-monnayeurs et autres filous dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. Ainsi, en 1797, Patrick Colquhoun distinguera dans son *Treatise on the Police of the*

---

<sup>56</sup> Les journaux dirigés par Dickens (*Household Words* (1850-1859), puis *All the Year Round* (1859-1870)) s'adressaient tous deux à un public lettré et n'étaient pas accessibles financièrement et sur le plan du contenu à un public de la basse bourgeoisie ou, pis encore, à ceux qui habitent les bas-fonds et ce, même si ce sont ces derniers qui sont mis en scène.

<sup>57</sup> Voir Dominique Kalifa, *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, op. cit., p. 95, 97. L'auteur y dresse une liste contenant plusieurs exemples des textes appartenant à ces différents genres.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 146.

*Metropolis* vingt-quatre catégories de criminels à Londres parmi lesquels les voleurs, les prostituées, les tricheurs, les joueurs, les vagabonds, les mendiants, etc.<sup>59</sup>

Ces listes d'abord utilisées par les policiers, ont ensuite été reprises par les Henry Mayhew<sup>60</sup> et Charles Booth<sup>61</sup> dans leurs classifications et leurs études des habitants des bas-fonds de Londres. Le portrait social qui en a découlé a ensuite inspiré nombre de descriptions faites par les journalistes et les romanciers qui ont suivi, bien que leurs textes s'en sont écartés par leur volonté de mettre en scène non pas le criminel, mais son environnement, son milieu de vie. De ce point de vue, l'imaginaire des bas-fonds dépeint les repères du mendiant, du voleur et de la prostituée de manière à ce que ce soient les lieux plutôt que les personnages qui soient viciés. Tout se passe comme si les lieux contaminaient et infestaient les gens qui y pénètrent.

Et ce sont ces bas-fonds-là, c'est-à-dire ces « abysses », ces « trous », ce « purgatoire terrestre », qui fascine et qu'on aime décrire. Plus important encore, cette notion de liberté que ces quartiers permettent est mise de l'avant dans l'imaginaire qui ressort des textes sur les bas-fonds puisqu'ils sont la négation de toutes règles ou limites établies dans les villes et les sociétés modernes. Ainsi, la contrainte cède le pas à une liberté sur les plans des idées, des actions et surtout de la sexualité. En effet, la charge érotique des bas-fonds est non négligeable, car ce lieu donne libre cours aux fantasmes. De l'homosexualité à la pédophilie, en passant par la prostitution et l'adultère, tout y semble permis et, par-dessus tout, non jugé ou condamné par les tiers. William Stead interrogea à ce propos une patronne de lupanar

---

<sup>59</sup> Patrick Colquhoun, *Treatise on the Police of the Metropolis Containing a Detail of the Various Crimes and Misdemeanors and Suggesting Remedies for their Prevention*, London : J. Mawman, 1806 [1797].

<sup>60</sup> Voir Henry Mayhew, *London Labour and the London Poor*, *op. cit.*

<sup>61</sup> Voir Charles Booth, *Life and Labour of the People in London*, *op. cit.*

afin de savoir s'il lui arrivait de mettre fin à un tête-à-tête entre une jeune fille et « son monsieur » lorsqu'elle entend des cris: « "Le *monsieur* a payé pour l'avoir et il peut en faire ce qu'il veut" [dit la patronne]. Ni Rhadamanthus<sup>62</sup> ni lord Bromwell<sup>63</sup> ne pourraient exiger plus strictement l'exécution rigoureuse des clauses du contrat<sup>64</sup>. » Ce sont finalement de ces bas-fonds-là dont Dominique Kalifa parle lorsqu'il affirme qu'ils sont le fruit de trois composantes : la misère, le vice et le crime<sup>65</sup>.

Cette vision homogène de ces mauvais quartiers pourtant si hétérogènes répond à la tendance, fortement présente chez les auteurs et journalistes britanniques de l'époque, à représenter de manière vraisemblable le monde dans lequel ils vivent. En effet, le XIX<sup>e</sup> siècle est une période où tout se fragmente et où les nombreuses révolutions techniques bouleversent sans cesse les acquis dans le prolongement du siècle des Lumières caractérisé par les remises en question morales, philosophiques et religieuses. Le mouvement que cela suppose entraîne avec lui le chaos et de constantes fragmentations. Sur le plan littéraire, les formes brèves sont à la mode. Les taxinomies, les physiologies, la chronique journalistique, le roman d'actualité et les études de mœurs se présentent comme des miroirs d'une société qui aime désormais s'attarder sur le détail. Elles sont intimement liées à l'écriture journalistique qui tente de comprendre ce monde de plus en plus hétérogène, de saisir le réel en rassemblant ses divers fragments pour ainsi constituer une perception plus complexe et représentative de la société<sup>66</sup>. La structure fragmentaire même des textes qui portent sur les bas-fonds (nombreux détails, descriptions, digression, etc.) ainsi que leur

---

<sup>62</sup> Dans la mythologie grecque, il est renommé pour sa vertu et sa justice. Aussi appelé Rhadamanthe (ou Rhadamante).

<sup>63</sup> Probablement Georges Bramwell, un juge de la Cour britannique de 1851 à 1881.

<sup>64</sup> William Thomas Stead, *Pucelles à vendre*, *op cit.*, p. 75. (L'auteur souligne)

<sup>65</sup> Dominique Kalifa, *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>66</sup> Marie-Ève Thérénty, *Mosaïques : être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, Paris : Honoré Champion éditeur, 2003, p. 272-274.

publication par épisode ou chapitre en font d'ailleurs les miroirs de la société qu'ils tentent inlassablement de décrire<sup>67</sup>. En effet, une grande majorité des textes publiés au XIX<sup>e</sup> siècle, qu'il s'agisse de romans ou de reportages, le sont d'abord dans les journaux puis, ensuite, en volume complet. On s'intéresse dès lors davantage à l'actualité, et les fictions cessent de mettre en scène des mondes idylliques et rustiques pour privilégier le mystère qui caractérise les histoires urbaines, acceptant du même coup de représenter le laid et le sale.

Les lecteurs cherchent ainsi à se retrouver dans les récits, car cette mise en scène du quotidien non maîtrisé dans un monde fictionnel homogène les conforte alors qu'eux-mêmes se trouvent perdus dans le vrai monde, celui du mouvement et du chaos qui les entraîne avec ou contre leur gré. Il y a donc une scission qui oppose deux visions des bas-fonds qui se forme grâce à la littérature: le réel hétérogène dont nous parlent les historiens; et le monde fantasmé homogène, organisé et codifié qu'on retrouve dans la littérature des bas-fonds. Pour reprendre les termes de Matthieu Letourneux, il s'agirait donc par cette littérature de « coloniser ce quotidien<sup>68</sup> » qui échappe. La mise en scène d'un monde unifié permettra paradoxalement de montrer la nature de l'éclatement des codes et des cadres qui caractérisent la société non-fictionnelle dans une sorte de jeu de miroir inversé.

En outre, la mécanisation des systèmes d'impression ainsi que l'arrivée d'un papier à journal moins coûteux permettent d'abaisser le coût de production et de vente des hebdomadaires, et donc d'en augmenter le tirage<sup>69</sup>. Cette nouvelle manière permet aux auteurs de rejoindre un public plus large, car un nouveau lectorat beaucoup moins cultivé et nanti qu'auparavant a accès aux journaux, ce qui signifie

---

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 513.

<sup>68</sup> Matthieu Letourneux, *Le Roman d'aventures : 1870-1930*, Limoges : PULIM, 2010, p. 132.

<sup>69</sup> Danielle Aubry, *Du roman-feuilleton à la série télévisuelle : pour une rhétorique du genre et de la sérialité*, Berne : Peter Lang, 2006, p. 8-12.

que les différents périodiques doivent s'ajuster aux nouvelles exigences des lecteurs<sup>70</sup>. La littérature des bas-fonds se doit donc de contenir le plus d'éléments sensationnels possible afin de séduire ce nouveau lectorat. Un paradoxe émerge de ce constat, puisque derrière la volonté de dénoncer la misère des pauvres et les ruses des criminels se cache cette recherche d'un contenu surprenant, mystérieux et dépayçant qui se présente comme une valorisation du spectacle de l'horreur<sup>71</sup>. Le double-jeu du spectaculaire et de la philanthropie caractérise ces textes sur les bas-fonds qui deviennent eux-mêmes ambigus, au sens où ils soulèvent à la fois l'angoisse et l'admiration chez le lecteur. Qui plus est, cette rencontre de l'imaginaire et du quotidien, dans la mesure où le premier s'invite dans le second, constituera une donnée jusque-là inédite et facilement exploitable par la presse, laquelle s'intéressait déjà au quotidien dans ses articles. Ainsi, l'imaginaire des bas-fonds a partie liée avec l'émergence de la presse à grand tirage, puisque leur exposition a été une manière pour les auteurs de garantir un succès à leurs écrits. En effet, qu'y a-t-il de plus étonnamment antithétique pour un Londonien qu'un autre Londonien ?

Nous avancerons donc que l'imaginaire des bas-fonds a été forgé à partir de deux motivations principales. Il était impossible, d'une part, de rendre compte fidèlement dans un texte de la réalité des bas-fonds qui ne peut pas être dite, mais seulement vécue. Le texte ainsi produit appartiendrait donc par essence au domaine fictionnel. D'autre part, l'intention derrière la publication des textes mettant en scène les bas-fonds était principalement économique. Du coup, on ne racontait que les éléments susceptibles d'éveiller chez le lecteur les émotions liées au sensationnalisme et à sa curiosité face au macabre et à la saleté. L'objectivité était donc bafouée pour répondre à l'horizon d'attente du lectorat des différents périodiques et journaux de l'époque.

---

<sup>70</sup> *Ibid*, p. 14.

<sup>71</sup> Dominique Kalifa, *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, op. cit., p. 197.

### 1.3 Conquérir l'*underworld*

#### 1.3.1 La conquête de « l'en bas »

En quelques décennies, l'*East End* est donc devenu un lieu à conquérir, à la manière des lointains pays orientaux et de leurs peuples aborigènes qu'on disait volontiers « sauvages<sup>72</sup> ». L'imaginaire des bas-fonds a fait exister un monde libre où se déploient les interdits au cœur même de l'Empire britannique victorien marqué par sa sobriété et sa rigueur, notamment depuis la mort du prince consort en 1861<sup>73</sup>. L'apport sensationnel se voyait ainsi décuplé alors que les Anglais nourrissaient toujours des ambitions impériales. En effet, une volonté d'explorer de nouveaux univers caractérisait le XIX<sup>e</sup> siècle, alors que les visées coloniales des Britanniques s'étaient jusqu'alors exclusivement concentrées vers les zones extérieures, les contours blancs des cartes, les îles sauvages et inconnues.

On appellera dès lors Londres la « Babylone du Nord » en référence à la ville antique perdue et déchue qu'il s'agira ici de dompter<sup>74</sup>. Ses habitants sont donc

---

<sup>72</sup> Nous remarquons cela plus particulièrement chez Jack London qui définit dans le chapitre « Questions à ceux qui sont aux affaires » ce qu'il entend par un peuple « sauvage » : ses habitants ont tous un faible revenu annuel, ils chassent et pêchent pour se nourrir à l'aide d'outils rudimentaires comme des lances ou des flèches à pointes d'os, sont vêtus de peaux de bêtes et vivent dans des maisons rudimentaires et parfois des tentes « ouvertes aux quatre vents ». Il cite en exemple les Inuits d'Alaska pour ensuite conclure que cette définition s'applique également aux habitants de l'*East End* sous Victoria. (Jack London, *Le Peuple d'en bas*, *op. cit.*, p. 245-246.)

<sup>73</sup> Joëlle Chevé, « Plaisirs de l'aristocratie londonienne » dans *Historia. Londres, capitale du monde 1837-1901*, Hors-série (2015), p. 23.

<sup>74</sup> Babylone a joué un rôle majeur en Mésopotamie pendant l'Antiquité en tant que capitale du royaume babylonien et de l'empire néo-babylonien. Puisqu'elle n'a jamais été retrouvée par les archéologues jusqu'à nos jours, toutes les informations à son sujet nous proviennent de sources extérieures, souvent manuscrites, dont la Bible qui l'a dépeinte dans l'Apocalypse comme la ville par excellence de la corruption et de la décadence. Rien d'étonnant, donc, à ce qu'on attribue au

considérés, à l'instar des Babyloniens, comme des ennemis à vaincre ou à assimiler de quelques façons que ce soit. Les journalistes, philanthropes et autres *slummers* se présentent alors souvent comme des conquérants et des explorateurs des bas-fonds.

En effet, ils représentent trois des principaux modes de relation au monde : la fascination pour un univers fantasmagique et abstrait [ou méconnu ajouterons-nous], réduit à un terrain de jeu, la conception dominatrice et ethnocentriste de l'univers, qui conduit soit à protéger, soit à combattre l'autre, et enfin l'intérêt pour un espace mal connu qu'il s'agit de *faire exister*<sup>75</sup>.

Les habitants des bas-fonds sont de ce point de vue considérés de la même manière que les aborigènes ou autres « sauvages ». Dans le chapitre qui clôt *Le Peuple d'en bas*, Jack London les compare même avec les Inuits du Grand-Nord canadien pour conclure, à son plus grand désarroi, que c'est chez ces derniers qu'on retrouve étrangement le plus de traces des valeurs de la civilisation :

Aucune erreur n'est possible. La civilisation a centuplé le pouvoir de production de l'humanité et, par suite d'une mauvaise gestion, les civilisés vivent plus mal que des bêtes, ont moins à manger et sont moins bien protégés de la rigueur des éléments que le sauvage inuit, dans un climat bien plus rigoureux. Il vit, aujourd'hui, comme il vivait à l'âge de pierre, il y a plus de dix mille ans<sup>76</sup>.

Ceux qui vivent au cœur même du plus grand exemple de la civilisation occidentale sont ironiquement plus sauvages que les peuples isolés et exclus. Dans les textes de notre corpus, ils perdent d'ailleurs toute humanité pour se rapprocher de la bête, du monstre, du mort même. Impitoyable, Jack London qualifie les habitants des bas-fonds de monstres aux « visages dantesques », de « cadavres » et de « morts-vivants<sup>77</sup> ». Ainsi, lorsqu'on entre dans les bas-fonds, on quitte le Londres du XIX<sup>e</sup> siècle pour se retrouver dans un monde complètement autre : antique, sauvage,

---

Londres du XIX<sup>e</sup> siècle le toponyme de cette ville antique enfouie, dont on ne sait rien à part l'horreur et la gravité des vices qu'elle a abrités.

<sup>75</sup> Matthieu Letourneux, *Le Roman d'aventures*, op. cit., p. 107. (nous soulignons)

<sup>76</sup> Jack London, *Le Peuple d'en bas*, op. cit., p. 259.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 226.

mythologique, bref complètement fantasmé, imaginaire mais ô combien séduisant, intrigant et angoissant.

Dans la foulée de cette conquête du « dessous », on ajoutera à l'exploration des caves et des lieux sombres de la ville une exploration du sous-sol londonien. En effet, la seconde moitié du siècle voit arriver les premiers métros souterrains qui viennent compléter le transport urbain déjà existant des omnibus tirés par des chevaux qui circulaient dans les rues de Londres. Le centre de la ville était en effet marqué par une importante congestion routière due à la constante augmentation de la population métropolitaine<sup>78</sup>. Creuser ces tunnels aura représenté un énorme défi pour les travailleurs puisqu'aucun plan des sous-sols n'avait jamais été établi bien que des tuyaux de gaz, d'eau et d'égouts s'y trouvaient déjà. C'est le vendredi 9 janvier 1863 que la première ligne de métro reliant la gare de Paddington et Farringdon Street dans la City a été inaugurée<sup>79</sup>. On a estimé que pendant sa première année de service, près de dix millions de passagers y avaient pris place<sup>80</sup>. Si le premier circuit du métro fut complété en 1880 (jusqu'à West Hampstead, Willesden et Harrow dans le nord-ouest de Londres), il ne sera électrifié qu'en 1890<sup>81</sup>.

La conquête du monde souterrain durant l'ère victorienne inclut également la modernisation de la totalité du système d'égouts de la ville de Londres<sup>82</sup>. 1858 a en effet été marqué par le *Great Stink*, c'est-à-dire une puanteur insoutenable émanant de la Tamise qui obligea même le Parlement à suspendre ses travaux. Elle survint quatre

---

<sup>78</sup> Cathy Ross, *London. The Illustrated History*, op. cit., p. 212.

<sup>79</sup> Alain Jumeau, « Une métropole en mutation » dans *Historia. Londres. Capitale du monde 1837-1901*, Hors-série (2015), p. 36.

<sup>80</sup> En comparaison, les 348 tramways en service en 1875 ont transporté environ 49 millions de passagers sur les 100 kilomètres de rames alors construites. (Cathy Ross, *London. The Illustrated History*, op. cit., p. 213.)

<sup>81</sup> Alain Jumeau, « Une métropole en mutation » dans *Historia*, loc. cit., p. 36.

<sup>82</sup> Bazalgette, Edward (réal.), *Les sept merveilles du monde industriel. 4. Les égouts de Londres*, [Émission de télévision], Londres : BBC, 2003.

ans après l'épidémie de choléra dite « de Broad Street » qui s'avéra être le désastre le plus meurtrier en Angleterre depuis la peste au XVII<sup>e</sup> siècle. Appelée ainsi en référence à la pompe d'eau contaminée de Broad Street à Soho<sup>83</sup> responsable de l'épidémie de 1853-1854, cette ultime vague de choléra aura affecté une proportion plus grande de Londoniens nantis que les précédentes qui avaient majoritairement touché les ouvriers<sup>84</sup>. Le choléra n'étant désormais plus une maladie associée aux pauvres, il était donc devenu urgent d'agir.

Selon la théorie des miasmes très répandue au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et étudiée par Alain Corbin, on associait la propagation des maladies comme le choléra à la putridité de l'air de la Tamise causée par le déversement des eaux usées et non filtrées directement dans la rivière. C'est ce qui a motivé le début des travaux de modernisation des égouts de Londres qui étaient depuis longtemps désuets. En effet, ils étaient à l'origine destinés à ne filtrer que les eaux de pluie et devenaient ainsi inadaptés pour acheminer les excréments et les détritiques d'une ville qui avait doublé en superficie depuis leur mise en place. S'en sont suivis de multiples débordements d'eaux usées dans les sous-sols des maisons près de la Tamise pendant les jours de fortes pluies.

Alors que les précédents égouts acheminaient directement l'eau de la ville dans la Tamise qui coule du *West End* vers l'*East End*, leur modernisation aura permis de les conduire plusieurs kilomètres au sud-est de Londres de manière à s'assurer que les eaux ne puissent pas remonter vers la capitale avec les marées. La construction des quelque 1750 kilomètres d'égouts supervisée par Joseph Bazalgette aura nécessité 318 millions de briques ainsi que 20 000 travailleurs. Bien que cette

---

<sup>83</sup> Jean-Pierre Navailles, *Londres victorien : un monde cloisonné*, op. cit., p. 41.

<sup>84</sup> 82 % des victimes de l'épidémie de 1848-1849 étaient des ouvriers contre seulement 2,6 % de gens nantis. En 1854, la pompe contaminée se situait dans un quartier aisé, faisant de ses habitants les principales victimes de l'épidémie. (*Ibid.*)

modernisation ait été entreprise dans une volonté de purifier l'air nauséabond de Londres, elle a également contribué à purifier l'eau de la ville en y éradiquant le choléra, le typhus et la vérole. En effet, ce ne sera que dix années plus tard que se vérifiera l'hypothèse du médecin John Snow selon laquelle c'était l'eau et non l'air qui véhiculait ces maladies.

### 1.3.2 La descente dans l'Abysses

Explorer les bas-fonds, c'est aller vers le bas, c'est descendre dans les sous-sols de la ville, dans ses lieux cachés, perdus sous le reste du monde. Dès lors que nous y pénétrons, nous ne sommes plus dans la ville, mais dans son abîme, les abysses qui échappent au pouvoir de la civilisation. Dans *Le Peuple d'en bas*, Jack London n'utilisera d'ailleurs jamais le terme « bas-fonds », lui préférant les métaphores de l'« abysse », de l'« abîme » et du « gouffre », plus prégnantes et qui parlent d'elles-mêmes. Les deux premières renvoient au terme latin *abyssus*, « sans fond », qui sera employé au XIX<sup>e</sup> siècle pour évoquer les profondeurs de la mer. Cette occurrence renvoie ainsi aux origines elles-mêmes marines des bas-fonds et nourrit aussi cette impression d'une chute de ses habitants sur les plans géographique et moral<sup>85</sup>. Préférer le terme « abîme » à celui de « bas-fonds », qui était d'ores et déjà communément employé lors de la publication de son ouvrage en 1902, illustre parfaitement ce décalage entre le réel et l'imaginaire qu'il crée. Il s'agit en effet d'accentuer cette idée de profondeur, car dans l'abîme il n'y a tout simplement plus de fond du tout. La chute est donc éternelle, tout comme l'obscurité et celui qui y tombe se retrouve inmanquablement en enfer.

---

<sup>85</sup> Outre ces métaphores, on retrouve constamment chez Jack London des termes évoquant la « descente ». Les personnages le « ventre à terre » (p. 74), « plongent » (p. 56), « chutent » (p. 57), « reculent » (p. 56), sont emportés par des « courants » (p. 56), « s'endorment » (p. 108), « meurent » (p. 163), sont constamment « au seuil d'une fosse » (p. 57), « glissent sur une pente jusqu'à ce qu'ils atteignent l'abattoir » (p. 163), etc. En bref, il s'agit littéralement d'un peuple de « l'en bas ».

La métaphore marine contribue également à donner aux bas-fonds cet aspect repoussant, car ces bas quartiers sont constamment humides. Ils sont en effet géographiquement abaissés par rapport au reste de la ville de par leur proximité avec la Tamise. C'est d'ailleurs dans les profondeurs de la ville comme sur le plancher des océans qu'on retrouve le plus de créatures mystérieuses et angoissantes. En effet, la distance qui nous sépare de ces lointaines régions sous-marines ainsi que l'exiguïté qui caractérise les maisons et les rues de l'*East End* empêchent la lumière du Soleil de les atteindre. L'absence de lumière dans le fond des océans a longtemps fait croire à tort aux scientifiques qu'il n'existait aucune forme de vie suffisamment bien adaptée pour y survivre puisqu'il y faisait également nécessairement très froid. Or, plusieurs créatures sous-marines y vivent et s'y épanouissent à l'abri de la convoitise et de la prédation des Hommes dans cette logique qui veut que ce qui échappe au regard de la civilisation échappe également à sa domination<sup>86</sup>. Les quartiers des bas-fonds ont donc cet incroyable avantage de permettre aux criminels, prostituées ou toute autre personne qui le désire de se cacher du regard public. L'*East End* leur offre la possibilité de faire croire à leur non-existence, de manière à les écarter du reste du monde, qui peu à peu les oublie.

Dans le chapitre « La descente », Jack London écrit: « Ayant assuré mes arrières, j'étais désormais libre de *plonger* dans ce *désert* humain que tout le monde semblait ignorer<sup>87</sup>. » Cet apparent « désert » entre toutefois en contradiction avec les bas-fonds réels qui, eux, ne sont que mouvement. C'est comme un jeu de cache-cache auquel se livre le journaliste avec tous les criminels des bas-fonds. Celui qui cherche est curieux de voir, de pénétrer dans l'antre du mécréant mais aussitôt qu'il le trouve, le jeu se termine et le reporter retourne tranquillement chez lui avec un sentiment de

---

<sup>86</sup> Matthieu Letourneux, *Le Roman d'aventures*, *op. cit.*, p. 371.

<sup>87</sup> Jack London, *Le Peuple d'en bas*, *op. cit.*, p. 28. (nous soulignons)

victoire à la manière des adeptes du *fashionable slumming*. Il a vu, et maintenant il va raconter pour que d'autres aussi puissent voir et ensuite jouer comme lui l'a fait.

Le simple regard suffit en effet pour purger les passions malsaines des lecteurs ou des journalistes, sans qu'ils aient besoin de prendre part intégralement à la vie dans les bas-fonds, à ses bagarres ou à sa misère. C'est ce que fait Dickens lorsqu'il accompagne l'inspecteur Field et son équipe dans les rues, les maisons et les bateaux qui patrouillent l'*East End* et les quartiers des *docks*. Jamais l'auteur ne va, comme Jack London, revêtir les habits des mendiants. Pourtant, il outrepassé tout de même la limite, cette frontière entre la civilisation et la sauvagerie qui correspond à l'*East End* londonien, car il s'implique par son regard. C'est d'ailleurs sur cet élément qu'insiste beaucoup Matthieu Letourneux qui, dans *Le Roman d'aventures*, s'intéresse au rapport entre la civilisation et son envers, la sauvagerie, qu'on retrouve fréquemment dans les romans du XIX<sup>e</sup> :

Le regard suppose déjà un dépassement des limites, une transgression des interdits qui explique le soupçon de concupiscence qui lui est attaché; songeons aux grandes figures mythiques, Narcisse, Œdipe, Orphée, toutes punies pour avoir cherché à voir. Car il n'y a de regard que dès lors que celui-ci peut se rattacher à un sentiment, à une conscience qui lui donne une signification<sup>88</sup>.

Ce regard posé sur les bas-fonds observe la double descente dans l'abysse pour ces pauvres créatures : géographique et surtout morale, car ils y ont perdu leur vertu et leur pureté. On y est constamment entraîné vers le bas. « Son devenir, c'est la déchéance, l'alcoolisme, la maladie, la mort, laquelle souvent s'achève dans une autre fosse, "la fosse commune dans laquelle des cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants, dans une effroyable promiscuité, mêlent les fermentations de la mort"<sup>89</sup>. » Les jeunes filles rencontrées par Stead, entraînées malgré elles dans le monde de la prostitution, en sont les témoins. Leur vertu, une fois entachée, ne pourra plus jamais

---

<sup>88</sup> Matthieu Letourneux, *Le Roman d'aventures*, *op. cit.*, p. 372.

<sup>89</sup> Louise Michel et Jean Guétré, *La Misère*, Paris : Fayard, 1890, p. 302.

être recouverte et elles demeureront toute leur vie sous la tutelle de la maîtresse de la maison close. Une des acceptions de « l'abysse » concerne d'ailleurs une déchéance, une perte de soi. L'Homme descend jusqu'au plus profond de ses pulsions primitives et les laisse s'exprimer librement. Nulle morale, nulle religion ne peut s'étendre dans ces lieux maudits, qu'on dit souvent démoniaques, infernaux. Les bas-fonds ne sont ni plus ni moins que l'enfer des pauvres.

C'est là tout le paradoxe que propose la littérature des bas-fonds, car les auteurs de notre corpus nourrissent par leurs écrits un espoir de changer les choses. En exposant enfin au monde la situation dans les bas-fonds, ils souhaitent éveiller la compassion et provoquer des changements sociaux. William Stead affirme d'ailleurs d'entrée de jeu l'intention de son reportage, c'est-à-dire la condamnation des crimes sexuels commis sur de jeunes filles non consentantes. Or, pour atteindre ces objectifs, les auteurs n'en devront pas moins décrire les horreurs dont ils ont été témoins pendant leurs visites dans les taudis et les maisons closes. Si ces scènes d'horreurs auront servi à assouvir la curiosité des lecteurs, tout le plaisir de leur lecture repose sur la certitude que non seulement le journaliste qui est descendu dans l'*East End* en est revenu indemne, mais également que la civilisation auquel tous deux appartiennent prend, par l'entremise du reportage, de plus en plus le contrôle de ces milieux sauvages grâce aux nouvelles connaissances recueillies. On aime à voir le laid donc, uniquement en sachant qu'on travaille à en faire du beau<sup>90</sup>.

---

<sup>90</sup> Matthieu Letourneux, *Le Roman d'aventures, op. cit.*, p. 354.

## CHAPITRE II

### L'HOMME CRIMINEL

Les journalistes ont fait le pari de soulever les voiles qui rendent les bas-fonds de Londres impénétrables et mystérieux aux yeux du Londonien moyen. Leurs textes visent ainsi à découvrir qui s'y cache, comment il vit et, surtout, quel est son crime. Le criminel de l'*East End* fascine, car c'est celui qui n'est pas maîtrisé. Toujours en liberté, il va et vient dans son terrier en attente de son prochain crime ou de sa nouvelle victime. Charles Dickens, William Stead et Jack London l'ont vu, lui ont parlé, ont comploté avec lui<sup>1</sup> et leurs textes respectifs en témoignent. Notre deuxième chapitre s'intéressera à la manière dont les personnages du criminel, du mendiant et de la prostituée qui peuplent la littérature des bas-fonds contribuent à forger l'imaginaire de ces lieux de l'ultime liberté.

Les personnages de nos romans ont tous en commun un intérêt pour le jeu et participent d'une certaine manière à une gigantesque chasse à l'homme, ou plutôt au jeu du chat et de la souris, dont le territoire s'étend d'un bout à l'autre de l'*East End*. Le criminel, tel une souris, se cache, fuit et est recherché par les nombreux limiers<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Pensons notamment à la nouvelle de Dickens « La Police enquête » où un agent de Scotland Yard raconte s'être fait passer pour un boucher afin d'avoir accès aux manigances d'un groupe de bandits. Stead a, quant à lui, engagé des procédures pour l'achat d'une jeune vierge de 14 ans auprès d'une patronne de lupanar pour récolter les informations nécessaires à son reportage. Finalement, Jack London a mendié pendant plusieurs jours, la mendicité étant considérée comme un crime à l'époque.

<sup>2</sup> Le terme « limier » renvoie à deux définitions tout aussi pertinentes l'une que l'autre pour notre application. Il s'agit, d'une part, d'« un grand chien de chasse qui sert soit à lancer le cerf, le sanglier, soit à les achever ». Cette première définition repose sur le sens étymologique de « limier », soit *liemier*, « chien tenu en laisse ». La seconde définition relève du sens figuré et découle de cette

présents dans nos textes qui jouent le rôle du chat. En effet, qui dit criminel dit aussi justicier. Si le premier se cache, c'est parce que le second rôde et le traque, à l'affût de tout indice, d'une infime trace involontairement laissée derrière. Plus encore, les bas-fonds sont l'incarnation par excellence de ces jeux où même le lendemain est mis à prix : le crime, la prostitution, la traque. Aucune activité n'est trop dangereuse lorsqu'on pénètre dans les bas-fonds de Londres.

## 2.1 Le jeu

### 2.1.1 Les bas-fonds ludiques

Les journalistes, romanciers, curieux, princes et philanthropes qui se rendent dans les bas-fonds de Londres poursuivent tous une quête bien particulière à ces mauvais quartiers, soit celle du jeu. En effet, c'est dans l'*East End* qu'ont librement cours presque tous les jeux interdits de la cité victorienne, allant des paris sportifs, aux jeux d'argent, en passant par les combats de chiens et de coqs, lesquels seront particulièrement prisés par la pègre. Les clients des prostituées, qui affectionnent quant à eux un autre type de jeu, se rendent eux aussi dans ces lieux dans le but de se divertir à tout prix. Stead rapportera ainsi dans *Pucelles à vendre* à quel point tout sera mis en œuvre pour distraire un homme blasé qui en aura peut-être trop vu dans sa vie :

Pour complaire à un riche client qui, en orgies et excès, avait usé de sa vitalité au point que rien ne pouvait plus exciter ses sens blasés, sinon de très petites filles, une dame extrêmement respectable se chargeait, toutes les fois que la petite fille avait moins de quatorze ans, de

---

étymologie. Le limier renverrait ici à une « personne qui suit une piste, à la recherche de quelque chose ou de quelqu'un » comme un détective ou un policier. (Le Robert, « Limier » dans *Dictionnaire culturel en langue française, op. cit.*, t. 3, p. 64.)

l'attacher par les pieds et les mains aux quatre pieds du lit, afin de rendre impossible toute résistance, sauf des cris inutiles<sup>3</sup>.

Les atrocités dépeintes ici sont synonymes de jeu pour deux raisons. D'une part, Stead insiste sur la notion de défi pour les maîtresses de lupanars que représentent l'approvisionnement de nouvelles jeunes filles qui plairont aux clients<sup>4</sup>. D'autre part, la maîtresse de maison a le devoir de faire en sorte que ce dernier ait le loisir de « jouer » avec sa victime sans être dérangé ni par les passants alertés par les cris ni par les policiers en patrouille. Ainsi, tout devient ludique dans les bas-fonds, même les vices les plus sadiques et cruels.

À la lecture de plusieurs textes de Charles Dickens, dont son roman *Oliver Twist*, il semble que même les crimes sont considérés comme des jeux à l'issue desquels le gagnant repartait avec son butin et l'estime de ses confrères – ce dernier élément étant un gain particulièrement précieux dans les quartiers pauvres. Par exemple, c'est sous forme de jeu que Fagin apprendra à Oliver comment pratiquer le vol à la tire : le vieillard glissa une tabatière et un porte-billet dans ses poches de pantalons, une montre munie d'une chaîne de sûreté autour de son cou, piqua une épingle sur sa chemise, puis glissa finalement son étui à lunettes ainsi qu'un mouchoir dans les poches de sa veste bien ajustée. Vient ensuite cette mise en scène où il fait mine de se promener dans la pièce comme un vieillard dans les rues de Londres, s'arrêtant ici et là pour admirer les vitrines des commerçants. Le but de ce simple jeu était que le garçon lui dérobe tous ces trésors sans qu'il s'en rende compte, autrement le jeu recommençait du début. Le récit de cette singulière scène sera ponctué de qualificatifs ludiques alors qu'on décrit Fagin comme un « jovial » et « gai vieillard » dont le jeu faisait rire Oliver « au point que les larmes en coulaient

---

<sup>3</sup> William Thomas Stead, *Pucelles à vendre. Londres 1885. Le scandale qui ébranla la société victorienne*, op. cit., p. 76.

<sup>4</sup> Plusieurs stratégies sont mises en œuvre par les propriétaires de lupanars pour capturer des jeunes filles, les manipuler, les vendre, etc. sans éveiller l'attention sur elles ou sur leurs clients.

sur ses joues<sup>5</sup> ». À son tour, Oliver réussit à dérober le mouchoir du Juif dès sa première tentative. Il avait dès lors gagné ce jeu, mais également l'estime de tous ses confrères qui étaient persuadés qu'il deviendrait « le plus grand homme de [leur] temps<sup>6</sup> » s'il continuait dans cette voie.

Le « jeu » lié au crime est donc double : d'une part, il y a ce jeu entre le criminel et sa victime alors que, d'autre part, une joute oppose le policier et le criminel. Dans cette dernière, la partie oppose également les lois qui régissent Londres contre le crime, la société contre son envers. Mais ce jeu est le plus risqué de tous ceux qui ont cours dans les bas-fonds, car les joueurs y mettent constamment en péril leur liberté et leur vie – les deux seules choses que possèdent encore tous les habitants des bas-fonds, et qu'ils peuvent donc toujours risquer et parier. En effet, si l'habitant des bas-fonds perd la partie, il peut se retrouver en prison, au bagne, déporté dans quelques colonies pénitentiaires – pensons à la Nouvelle-Galles du Sud, une des nombreuses régions d'Australie utilisée comme colonie pénitentiaire – ou même sur l'échafaud. Rappelons à ce sujet que la dernière déportation d'un condamné a eu lieu en 1867, quelques mois avant la dernière pendaison publique et cinq ans après l'arrêt des corrections publiques<sup>7</sup>. On envoyait désormais nos criminels dans des bagnes de travaux situés en Angleterre, dont les plus connus étaient Chatham, Portsmouth et Portland<sup>8</sup>, ou encore dans des pontons<sup>9</sup> situés le long de la Tamise ou des prisons centrales telles que Millbank et Petonville<sup>10</sup>. Le travail y remplacerait le jeu, symbole de l'oisiveté des pauvres et du temps perdu, et on

---

<sup>5</sup> Charles Dickens, *Les Aventures d'Oliver Twist*, Paris : Gallimard, 1973 [1846], p. 96-97.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>7</sup> Neil Davie, *Les visages de la criminalité : à la recherche d'une théorie scientifique du criminel type en Angleterre, 1860-1914*, Paris : Kimé, 2004, p. 32.

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> Déf : « Anciens vaisseaux de guerre convertis en prisons flottantes ou *hulks* ». (*Ibid.*)

<sup>10</sup> *Ibid.*

espérait ainsi inculquer aux hommes les vertus et le bonheur que procurent le dur labeur et les privations.

Or, tout bon jeu ne suppose pas uniquement un gagnant et un perdant, mais également des spectateurs qui agiront comme témoins et même parfois arbitres. Et c'est là tout l'intérêt du jeu, car un vainqueur a besoin de reconnaissance. C'est là que la littérature prend une place importante. Il y a eu, bien sûr, des récits des procès publiés hebdomadairement dans divers journaux influents comme le *Times* et l'*Household Words*, et par lesquels le journaliste comme ses lecteurs ont l'occasion de prendre position en faveur ou en défaveur de l'accusé. Les biographies de brigands et de condamnés étaient également prisées par le lectorat londonien, car ils étaient un moyen pour leurs auteurs de se raconter, de se justifier et de régler des comptes avec la justice d'une part, et leurs ennemis d'autre part. La presse accordait ainsi très souvent une grande place à ces mises en récit des jeux entre le criminel et la justice, tout comme ceux opposant le criminel et sa victime.

Tous ces récits mettant directement en scène le criminel existaient toutefois bien avant le XIX<sup>e</sup> siècle. Dominique Kalifa retrace l'apparition de la figure du criminel dans la littérature européenne au XV<sup>e</sup> siècle. En effet, la fin du Moyen Âge voit émerger un mouvement documentaire entourant la gueuserie qui visait à retracer les faux mendiants et faux vagabonds qui erraient alors de village en village<sup>11</sup>. Des simples listes, on passera rapidement pendant les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles aux biographies, aux textes plus ludiques et burlesques et à l'invention de topographies propres aux marginaux – pensons à la Cour des Miracles - qui feront des exclus non plus des personnages indésirables mais plutôt des êtres attachants pour le lecteur<sup>12</sup>.

---

<sup>11</sup> Dominique Kalifa, *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, op. cit., p. 88.

<sup>12</sup> « Le regard porté sur les marginaux s'infléchit en conséquence; il se fait plus léger, plus délié, plus distrayant aussi, jusqu'à offrir parfois une valorisation discrète, mais continue de la transgression. On sait combien cette modalité descriptive est dès lors au cœur du système de représentation des bas-fonds. » (*Ibid.*, p. 92.)

Ces récits miseront avant tout sur le côté ludique et aventureux de leurs vies ainsi que leur personnalité espiègle et malingre de manière à les héroïser. « Le regard porté sur les marginaux s'infléchit en conséquence; il se fait plus léger, plus délié, plus distrayant aussi, jusqu'à offrir parfois une valorisation directe, mais continue de la transgression<sup>13</sup>. »

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la presse entraînera un changement majeur dans le développement de cette littérature de la gueuserie puisqu'elle permettra la distribution de petits imprimés, du canard, aux feuilles volantes en passant par les petits livrets de colportages et les arrêts de Parlement. On retrouvera désormais les criminels dans de courts récits ou textes qui s'opposent aux fictions traditionnelles par leur brièveté<sup>14</sup> et dans lesquels chaque mot et chaque détail auront une grande importance dans ces cadres restreints. Ces textes mettront davantage l'accent sur le côté plus dramatique de la vie des brigands, mendiants et autres insoumis. Pensons entre autres à la propagation des *last-dying speeches* en Angleterre qui recueillent les derniers propos des condamnés avant leur exécution<sup>15</sup> pour les reproduire dans des fascicules qu'on se procurait à bas prix. Malgré tout, la figure des brigands demeurera souvent héroïque sous l'apparente condamnation des vices dans le récit. Les brigands contestataires, les engagés politiques et sociaux, l'honnête homme floué ou trompé trouveront tous leur juste place dans cet imaginaire des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles très marqués par les révolutions sociales réussies ou avortées.

Ainsi, la littérature des marginaux et des hors-la-loi a toujours fait du criminel le personnage central des récits. Le XIX<sup>e</sup> siècle ajoutera deux nouveaux sous-genres à

---

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>15</sup> Voir Victor A. Gatrell, *The Hanging Tree. Execution and the English People, 1770-1868*, Oxford: Oxford University Press, 2013 [1994]; James A. Sharpe, « Last Dying Speeches : Religion, Ideology, and Public Execution in Seventeenth Century England » dans *Past & Present*, n°107 (1985).

cette littérature déjà florissante : la littérature des bas-fonds et les mémoires de policiers. Alors que la première déplace l'objectif des brigands ou de la justice vers l'environnement des criminels, les seconds s'intéresseront plus particulièrement aux policiers. Les mémoires des policiers ressemblent fortement aux biographies de brigands, car tous les deux prennent la forme d'un récit au « je » qui s'ouvre dans l'enfance et couvre la vie du personnage jusqu'à la publication du texte. Les mémoires les plus célèbres qui ont popularisé ce nouveau sous-genre sont ceux de Vidocq publiés en France en 1828, *Les Mémoires de Vidocq, chef de la police de Sûreté jusqu'en 1827*<sup>16</sup>. Suite aux nombreuses traductions et rééditions des mémoires de Vidocq, tous les policiers, du fonctionnaire le plus modeste aux hauts placés, auront la possibilité de se mettre en scène. Du coup, dans la période de 1880 à 1914, toute grande figure de la police se devait de livrer ses mémoires<sup>17</sup>.

Il convient ici de noter qu'il s'agit de mémoires au pluriel de manière à souligner « la dimension à la fois personnelle, littéraire et historique d'un texte qui se distingue par tous ces aspects du *factum* ou du traditionnel traité de police<sup>18</sup>. » Il est intéressant de noter que la pratique courante acceptait que ce ne soit pas le policier lui-même qui écrive ses mémoires, mais qu'il confie plutôt la tâche à des journalistes comme ce fût le cas avec Vidocq dont les mémoires furent rédigés par les polygraphes Émile Morice et Louis-François L'Héritier<sup>19</sup>. Un ensemble de fragments composent ces mémoires : des enquêtes, bien sûr, mais aussi des anecdotes du quotidien des policiers, de leur vie privée et, surtout, de la fiction. Car plusieurs de ces mémoires sont dérivés ou prolongent des textes déjà existants – on pense entre autres aux *Supplément aux Mémoires de Vidocq* de L'Héritier en 1830 – alors que

---

<sup>16</sup> François Vidocq, *Les Mémoires de Vidocq, chef de la police de Sûreté jusqu'en 1827*, Paris : Tenon, 1828.

<sup>17</sup> Dominique Kalifa, *Crime et culture au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris : Perrin, 2005, p. 74.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 73.

d'autres racontent la vie d'un policier qui n'a jamais existé<sup>20</sup>. Le policier devient ainsi, comme le mendiant et le criminel, une figure imaginaire et, par-dessus tout, sympathique.

En effet, le texte de Vidocq n'est pas le premier récit de ce genre à être publié en Europe, bien qu'il ait manifestement été le plus lu, réédité et traduit. C'est en Angleterre que seront publiés les premiers mémoires de policiers en 1807 par Richmond, *Scene in the Life of a Bow Street Runner*<sup>21</sup>. Au-delà de la volonté de se mettre en scène, les mémoires de Richmond s'inscrivent dans une démarche de justification du corps de police tout entier et dont la division la plus connue était celle de Bow Street à Londres. Cet ancien système policier avait en effet une réputation fortement entachée depuis plusieurs années déjà, à un tel point que Dickens en fera mention avec amertume dans son texte « La police enquête » vingt ans après la réforme policière de 1829 : « Outre le fait que beaucoup d'entre eux étaient des personnalités très médiocres et avaient beaucoup trop l'habitude de fréquenter les voleurs et gens de cet acabit, ils ne manquaient jamais une occasion de travailler à leur compte et de faire commerce du mystère et de se mettre en valeur<sup>22</sup>. » Or, le journaliste dénonça encore plus fortement l'idolâtrie dont faisaient encore beaucoup l'objet ces policiers qu'il dit « médiocres », « inefficaces », « relâchés » et dont l'incompétence n'avait d'égal que celle des juges qui moussaient la réputation des agents de manière à « cacher leur propre insuffisance<sup>23</sup> ».

---

<sup>20</sup> On pense entre autres au feuilletoniste Jules Beaujoint, auteur des *Mémoires d'un agent de police* (1868), qui prétend se baser sur les notes que lui a transmises par un certain « M. de V. » dont personne n'a jamais pu confirmer l'identité. (*Ibid.*, p 74.)

<sup>21</sup> Richmond, *Scene in the Life of a Bow Street Runner, drawn up from his private memoranda*, New York, NY: Dover Publications, 1976 [1807].

<sup>22</sup> Charles Dickens, « La Police enquête » dans *Londres, la nuit*, *op. cit.*, p. 113.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 113-114.

Ces éléments ont ainsi motivé une réforme progressive de la police londonienne dès 1812 et dont le principal changement a consisté en l'instauration d'une police métropolitaine professionnelle et centralisée qui a remplacé les anciens corps policiers gérés par les districts. Le territoire de cette nouvelle police, qu'on appellera désormais Scotland Yard du nom du lieu où elle se situe, couvrira un rayon de vingt-quatre kilomètres autour de la gare de Charing Cross qui exclura la City – le district des affaires<sup>24</sup>. Cette réforme s'accompagnera d'ailleurs d'une révision du Code criminel à partir de 1822 et marquera la fin de l'indiscipline, l'incompétence et la désuétude du système de police qui l'a précédé par l'adoption de règles et d'un fonctionnement fortement inspiré de l'armée. D'ailleurs, les premiers commissaires de Scotland Yard ont été Charles Rowan qui a officié un régiment dans la Bataille de Waterloo ainsi que Richard Mayne, un avocat irlandais<sup>25</sup>, qui personnalisent à eux deux la nouvelle direction que prendra cette police : celle de la loi et de l'ordre.

---

<sup>24</sup> Ce district a longtemps préservé son autonomie face à la ville de Londres, mais a tout de même érigé en 1839 un système de police similaire à la police métropolitaine. (Cathy Ross, *London. The Illustrated History*, *op. cit.*, p. 181.)

<sup>25</sup> *Ibid.*

### 2.1.2 Échec et mat<sup>26</sup>

*Ces parties d'échecs, jouées avec des pièces vivantes, se déroulent devant des publics réduits et ne sont relatées nulle part. C'est l'intérêt du jeu qui soutient le joueur. La justice se contente des résultats.*

-Charles Dickens, « La Police enquête »<sup>27</sup>

Charles Dickens dans ses diverses nouvelles policières regroupées dans *Histoires policières* se présente comme le témoin et un acteur important de cette évolution de la littérature des marginaux au XIX<sup>e</sup> siècle. Ses textes reprendront la forme brève du reportage en plus de s'intéresser au quotidien des policiers et à leurs enquêtes plutôt qu'aux les marginaux et aux criminels. Ils fusionnent ainsi les mémoires des policiers avec la mise en scène de l'environnement criminel et appartiennent en cela davantage à la littérature des bas-fonds qu'aux mémoires de policiers à la manière de Vidocq par exemple. En effet, chacune des nouvelles des *Histoires policières* met en scène des agents de police différents, allant du simple sergent jusqu'à l'inspecteur, et reprend toujours au moins deux de leurs anecdotes.

D'ailleurs, outre l'inspecteur Field dont Dickens semble s'être pris d'un sentiment de camaraderie<sup>28</sup>, le lecteur connaîtra très peu ces divers agents au point où même leurs véritables noms restent incertains : « Juste au moment où le soleil se couche, on annonce les inspecteurs Wield et Stalker; mais nous ne promettons pas de

---

<sup>26</sup> Étymologiquement « Le roi est mort/étonné ». Dans le jeu d'échecs, la partie se termine quand le roi est sans défense, on couche alors la pièce sur le plateau plutôt que de la tuer comme ses pions. De la même manière, le *policeman* couche par terre l'homme qu'il met en arrestation. Le roi serait ici le chef de la bande criminelle, au moment où tous ses acolytes sont morts ou épinglés.

<sup>27</sup> Charles Dickens, « La Police enquête » dans *Londres, la nuit*, *op. cit.*, p. 144.

<sup>28</sup> Ce fait est attesté dans les biographies de Charles Dickens, dont celle par Jean-Pierre Ohl, *Charles Dickens*, *op. cit.*, p. 184. Il s'agit ici de l'inspecteur Charles Field de la police métropolitaine de Scotland Yard.

garantir l'orthographe d'aucun des noms mentionnés ici<sup>29</sup>. » Dans la nouvelle « En suivant la marée », il est également intéressant de remarquer que Dickens ne nommera jamais ses compagnons de patrouille, se contentant de les appeler Caban – un « manteau court en gros drap de laine, porté à l'origine par les marins<sup>30</sup> » - et Waterloo – reprenant le nom du pont sur lequel ce *policeman* percevait les péages. Cette association du personnage à son uniforme ou à son lieu de travail trahit ainsi une volonté de la part de l'auteur de ne pas associer les actes héroïques du personnage à un seul individu, mais à l'ensemble des gens qui exercent la profession<sup>31</sup>. D'ailleurs, du propre aveu de Dickens, les différentes histoires recueillies visent à redorer l'image du nouveau *policeman* de Scotland Yard qui est inconnu du public précisément parce qu'il ne tend plus à se mettre lui-même en valeur et s'efface désormais au profit de l'ordre et de la justice<sup>32</sup>.

Le moteur de ces courts récits ne sera donc pas le crime et sa condamnation, mais plutôt l'enquête ou, plus précisément, le jeu que se livre le policier et le criminel et que Dickens rapproche du jeu d'échecs. Chaque joueur incarne ainsi à tour de rôle l'une des pièces du jeu d'échec – le roi, la reine, la tour, le valet, le pion et le fou – qui sont autant de déguisements nécessaires à leur victoire que sont ces pièces pour le véritable joueur d'échec. La fierté du policier de Scotland Yard se trouve dans son habileté à s'infiltrer dans les différents milieux criminels sans être reconnu. Pour y arriver, ils se serviront de multiples déguisements qui leur permettront de se fondre

---

<sup>29</sup> Charles Dickens, « La Police enquête » dans *Londres, la nuit, op. cit.*, p. 115.

<sup>30</sup> Le Robert, « Caban » dans *Dictionnaire culturel en langue française, op. cit.*, vol. 1, p. 1146.

<sup>31</sup> De nombreuses synecdoques de ce genre se retrouvent dans la littérature des bas-fonds lorsqu'il s'agit d'identifier des personnages, lesquels sont constamment associés à un type (mendiant, policier, prostituée, etc.)

<sup>32</sup> « En revanche, le corps d'inspecteurs organisé depuis qu'a été fondée la police actuelle est si bien choisi et formé, agit avec tant de méthode et de sang-froid, procède d'une façon si professionnelle, et se dévoue si calmement et si fermement au service du public que ce public n'en est pas suffisamment informé et ne se rend pas compte du dixième de leur utilité. » (Charles Dickens, « La Police enquête » dans *Londres, la nuit, op. cit.*, p. 114.)

dans la foule et de s'introduire *incognito* dans les tanières des criminels en se faisant passer pour l'un des leurs.

À titre d'exemple, dans « La Police enquête », l'inspecteur Stalker, un « jeune policier au teint frais, au visage lisse et à l'étrange air de simplicité<sup>33</sup> », raconte comment il est devenu l'instant d'une enquête « un garçon boucher grasseux, somnolent, timide, bon enfant, sans cervelle, naïf et confiant. Ses cheveux mêmes semblaient être pleins de graisse lorsqu'il les étalait sur sa tête, et son teint frais semblait être dû à l'effet lubrifiant de grandes quantités de nourriture animale<sup>34</sup>. » De son récit, qui relate son infiltration dans des taudis de l'*East End* où il suspectait un commerce mené par des receleurs de soie et de batiste, on ne retiendra que les multiples ruses employées par Stalker pour rester *incognito* : questions et réponses naïves, notamment en ce qui concerne la « très grande ville » de Londres qui le « désoriente<sup>35</sup> » complètement, ainsi qu'un étonnement marqué devant la prison de Newgate - « Oh, mon Dieu, est-ce là qu'ils pendent les condamnés? Oh, grand Dieu!<sup>36</sup> ».

Les trois anecdotes qui composent la nouvelle « La police enquête » insistent sur le rôle majeur qu'ont joué les différents déguisements dans la résolution de l'affaire. D'ailleurs, ce n'étaient pas uniquement les policiers qui étaient travestis car, comme dans le jeu d'échecs, les deux parties disposent des mêmes pièces de jeu et des mêmes astuces pour tenter de déjouer l'adversaire et l'on se trouve affaibli dès lors qu'une de nos pièces est retirée du jeu, c'est-à-dire lorsque l'autre partie perce à jour notre déguisement. Rappelons à titre d'exemple l'épisode où l'inspecteur Wield démasque M. Fikey en comprenant que ce dernier avait rasé ses favoris pour

---

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 137. (L'auteur souligne)

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 138.

dissimuler son identité<sup>37</sup>. Cette simple manœuvre du brigand avait pourtant suffi à semer le doute chez l'employé du chemin de fer recruté par Wield pour l'aider à identifier son homme, qui était désormais « embarrassé et ne [sachant] pas si c'était lui ou non<sup>38</sup> ».

Le moment fort de ces trois anecdotes se situe quand les limiers dévoilent leur véritable identité au criminel qui seront tous abasourdis par cette révélation. Ainsi Thäaut Thompson s'écrit-il « Le diable vous emporte !<sup>39</sup> » au moment de cette découverte, une réaction qui sera similaire à celle de Fikey devant l'inspecteur Wield : « "Vous plaisantez?", dit-il. "Pas du tout." "Alors que je sois damné" dit Fikey, "si ce n'est pas vraiment un sale coup !" Vous n'avez probablement jamais vu un homme sidéré à ce point, [se félicitera Wield].<sup>40</sup> » Le terme employé ici est très significatif dans la mesure où la révélation de leur état de policier constitue une véritable *découverte* que Dickens rapprochera de celles, mieux connues et appréciées, des scientifiques du temps :

Pour comparer de grandes choses aux petites, supposez que Le Verrier ou Adams<sup>41</sup> fasse savoir au public de son époque qu'à la suite d'informations reçues il a découvert une nouvelle planète; ou que Christophe Colomb signale au public de son époque qu'à la suite d'informations qu'il avait reçues il avait découvert un nouveau continent; de même, les policiers informent le public qu'ils ont découvert une nouvelle escroquerie ou un délinquant récidiviste, et le déroulement de l'enquête reste inconnu<sup>42</sup>.

Cette découverte ne peut être efficace uniquement si le *policeman* et l'homme qu'il traque ne se connaissent pas personnellement et qu'ils doivent se fier à une simple description – comme ça a été le cas pour M. Fikey – ou encore à leur instinct. En

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>38</sup> *Ibid.*

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>41</sup> Deux astronomes qui ont découvert la planète Neptune respectivement en 1846 et 1845.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 144.

effet, en ouverture de la nouvelle, les trois policiers présents s'accordent pour dire que « dans un lieu de divertissement, un voleur [reconnaît] un policier et un policier un voleur – en supposant qu'ils ne se connaissent pas auparavant – parce que chacun détecte en l'autre, sous n'importe quel déguisement, un manque d'attention à ce qui se passe et un dessin autre que celui de se distraire<sup>43</sup> ». Il s'agit donc d'une véritable mise en scène de la part des personnages qui transforment les bas-fonds en véritables théâtres et terrains de jeu. Pour vaincre son adversaire, on doit devenir quelqu'un qui nous est complètement étranger à la manière de Thaïut Thompson devenu Thomas Pidgeon. Les deux joueurs d'échecs surveilleront ainsi attentivement la moindre erreur de l'adversaire qui lui coûtera la victoire.

### 2.1.3 L'importance du détail

Il faut toutefois beaucoup plus que de l'instinct pour être un bon policier à Londres. C'est en effet la sensibilité aux menus détails qui fait toute la différence entre le bon et le mauvais sergent. Dans les mémoires de policiers comme les romans policiers de la fin du siècle, c'est le détail négligé d'une scène de crime qui constitue l'indice le plus probant et le témoignage qui semble avoir le moins d'intérêt s'avère souvent le plus instructif. Pensons notamment aux nombreuses enquêtes de Sherlock Holmes qui sont en fait autant de témoins de l'importance de chaque trace laissée ou non par le criminel - car l'absence de traces est tout aussi incriminante nous dira Holmes. Le XIX<sup>e</sup> siècle sera en effet le siècle du détail. Loin d'appartenir au seul milieu policier, il incarne cette nouvelle approche plus hétérogène de la société que Marie-Ève Thérénty relève dans les chroniques des journaux. Les auteurs n'hésitent désormais plus à introduire des mots étrangers, du vocabulaire issu des lexiques

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 120.

professionnels, des termes renvoyant à la botanique, à la politique, etc. dans leurs textes et à mettre de l'avant les descriptions<sup>44</sup> de lieux et de personnages de manière à produire une écriture davantage référentielle qu'idéalisante<sup>45</sup>.

Ainsi, la littérature, qui se voudra le miroir de la société, acceptera de montrer la laideur et le fragmenté au détriment d'une mise en scène d'un monde homogène et idéal nous dira Marie-Ève Thérénty. « L'infiniment petit et le futile [deviennent] les moteurs du monde [si bien] que les grands événements ont souvent des causes minimales et inconnues du public<sup>46</sup>. » Les reporters, comme les policiers, seront donc en quête de ce détail qui se cache dans les scènes les plus banales et les plus quotidiennes de la vie. L'émergence de la littérature des bas-fonds en témoigne. En effet, la nouvelle « Promenades nocturnes », qui relate les déambulations de Dickens lors d'une nuit sans sommeil, ne consiste qu'en l'accumulation de divers éléments : des lieux visités, des souvenirs d'événements passés, des réflexions concernant les autres hommes sans feu ni lieu, des spéculations sur les réflexions de l'agent de péage, le gardien de la banque, le condamné dans sa cellule, etc. Par-dessus tout, ce récit est constitué de descriptions des lieux, des hommes, de la lumière et des odeurs même : « Mais la Tamise était effrayante à voir, les bâtiments sur les rives étaient enveloppés de noirs linceuls, et les lumières reflétées semblaient provenir des profondeurs de l'eau, comme si les spectres de suicidés les maintenaient là pour montrer où ils s'étaient noyés<sup>47</sup>. » Ce texte sera « sans feu ni lieu » comme le sera son

---

<sup>44</sup> « À partir du moment où, par le journal, l'écrivain se mesure au problème de la représentation du monde, la description perd son statut d'exercice exclusivement rhétorique pour devenir une question esthétique cruciale<sup>44</sup>. » (Marie-Ève Thérénty, *Mosaïques : être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, *op. cit.*, p. 244.)

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 244-245.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 268.

<sup>47</sup> Charles Dickens, « Promenades nocturnes » dans *Londres, la nuit*, *op. cit.*, p. 97.

auteur l'instant d'une nuit où il ne tentera que « de parvenir à aller jusqu'au bout de la nuit<sup>48</sup> ».

Plusieurs autres textes compilés dans *Londres, la nuit* reprendront ce même modèle du récit fragmenté qui se fait le miroir d'un monde changeant. Dans « En suivant la marée », Dickens patrouille sur la Tamise pendant la nuit accompagné cette fois d'un *policeman*, et parmi les multiples anecdotes de ce dernier se retrouveront des descriptions du fleuve qui briseront les frontières de l'espace et du temps :

C'était par une nuit très noire et un vent cinglant; le vent d'est soufflait, glacial, apportant avec lui des poussières qui mordaient la peau, venant des marais et des landes, - du Grand Désert et de l'Ancienne Égypte peut-être. Certains des éléments de cette vapeur piquante qui survolaient la Tamise à Londres venaient peut-être de la poussière de momies, des atomes desséchés du Temple de Jérusalem, des empreintes de sabots des chameaux, des lieux d'éclosion des crocodiles, des grains arrachés aux visages de sphinx au nez cassé, des débris abandonnés par des caravanes de marchands enturbannés, des brins de la végétation des jungles, de la neige glacée de l'Himalaya<sup>49</sup>.

Du coup, les descriptions des lieux dans les textes de notre corpus permettent l'entrée de métaphores – l'Antiquité, la sauvagerie et le mythologique entre autres – qui participent à nourrir cet imaginaire des bas-fonds. Loin de simplement ériger le décor qui tapisse les récits de notre corpus, les descriptions des lieux et des personnages jouent un rôle primordial dans la mesure où nos narrateurs voient, sentent et touchent bien plus qu'ils n'agissent. La description semble ainsi prendre le dessus sur l'action, laquelle sera soit absente du récit, minimale ou alors racontée après coup, donc « décrite » par nos personnages.

Cette importance apportée aux descriptions et aux détails concernera également le corps des personnages dans la foulée de l'éclosion de la science – et plus particulièrement des sciences sociales - depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. En effet, la

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>49</sup> Charles Dickens, « En suivant la marée » dans *Londres, la nuit*, *op. cit.*, p 173.

propagation de théories telles que la physionomie<sup>50</sup>, la physiognomonie, la pathognomonie<sup>51</sup> ou de l'anthropologie judiciaire témoigne de la volonté des gens de l'époque de comprendre l'autre, mais surtout de le déchiffrer, d'annihiler ses secrets. Plusieurs de ces théories dont la physiognomonie trouvent leur origine dans les textes antiques dont celui du Pseudo-Aristote<sup>52</sup>, mais n'ont été redécouvertes que pendant la Renaissance. Elles trahissent néanmoins cette volonté de déchiffrer le langage du corps, qu'il soit immobile ou en mouvement. Dans l'imaginaire des bas-fonds, si le caractère labyrinthique et mystérieux des lieux inquiète, il va sans dire que les gens qui vivent dans ces bas quartiers inquiètent également. Savoir reconnaître le type dans l'individu et l'individu dans la foule s'avérait alors essentiel pour tout homme du monde ou, mieux encore, pour tout bon *policeman*. Car on ne s'égare pas seulement dans les rangées de maisons de briques parfaitement identiques caractéristiques des quartiers ouvriers, mais bien dans la foule, celle dans laquelle se cachent des dizaines de personnes sans visage qui, groupés, forment un seul et même individu : la masse.

C'est dans *L'Art de connaître les hommes par la physionomie* publié entre 1775 et 1778 que Johann Caspar Lavater propose un moyen de cerner la vraie nature des hommes dissimulée sous les vêtements, les masques et les fards dans une logique où il serait impossible de déguiser intégralement tous les traits physiques qui

---

<sup>50</sup> Déf : « Description d'une réalité humaine de manière objective » (Le Robert, « Physiologie » dans *Dictionnaire culturel en langue française, op. cit.*, vol. 3, p. 1684.)

<sup>51</sup> Alors que la physiognomonie s'intéresse à l'état des traits du corps au repos, la pathognomonie l'étudie lorsqu'il est en action. Il s'agira ici de déchiffrer les signes des passions à la manière de Charles Lebrun. Lavater s'y intéressera également dans son traité sur *L'Art de connaître les hommes par la physionomie* mais il fera de la physiognomonie l'objet principal de son étude. (Régine Borderie, *Balzac, peintre du corps. La Comédie humaine ou le sens du détail*, Paris : SEDES, 2002, p. 22-23.)

<sup>52</sup> Le traité *Physiognomonica* (II<sup>e</sup> siècle ap. J.C.) établit les premiers liens entre la lecture de traits physiques et les sentiments et pensées de la personne observée. (Jean-Jacques Courtine et Claudine Haroche, *Histoire du visage Exprimer et taire ses émotions (XVI<sup>e</sup>-début XIX<sup>e</sup> siècle)*, Paris : Rivages, 1988, p. 30.)

trahissent la véritable nature d'un individu<sup>53</sup>. En effet, la morphologie du corps, la forme du crâne et du visage, la couleur de la peau, la grosseur de la bouche et du nez, la couleur des yeux, la largeur du front, etc. sont autant d'indices qui permettent au physionomiste d'accéder « à la connaissance de l'homme, de son caractère, de ses mœurs, de ses passions, de ses origines, de son passé et même de son futur. [Ainsi, cette démarche] constitue un effort pour penser en termes unitaires la dualité humaine physique et morale<sup>54</sup>. »

Dans son traité, Lavater identifie plusieurs facteurs qui altèrent le corps de l'homme, et dont la folie, la maladie, les passions et le crime laissent les marques les plus profondes, indélébiles et donc les plus visibles. Rien d'étonnant donc à ce que l'auteur conseille à quiconque aspire à devenir un grand physionomiste de parcourir les quartiers pauvres des grandes villes pour y observer en ces lieux précis tous les exemples possibles d'altérations qui permettront de mieux saisir par la suite les cas où ces dernières se feront moins cruellement visibles :

On pourrait donc admettre, dans l'histoire des passions, une classe d'affections déformatrices, d'habitudes morales et de penchans, dont l'expression souvent renouvelée imprime des caractères de réprobation et de laideur : caractères expressifs, faciles à reconnaître, et par l'observation desquels on se prépare à des études et à des recherches qui exigent plus d'expérience, de délicatesse et de sagacité. Suivez cette méthode, cette progression, si vous voulez être physionomiste; commencez votre cours au milieu des hommes qui ont le moins de civilisation, et le plus de franchise et de véhémence dans leurs sentimens<sup>55</sup>.

La physiognomonie se présente ainsi comme l'art d'observer, de reconnaître et d'interpréter d'infimes détails et considère ainsi l'homme comme la somme de tous ces fragments plutôt que comme un tout en lui-même. À titre d'exemple, une tête de type criminel selon le stéréotype physiognomonique du XIX<sup>e</sup> siècle correspondait à

---

<sup>53</sup> Johann Caspar Lavater, *L'art de connaître les hommes par la physionomie*, Paris : Chez L. Prudhomme, 1806 [1775-1778], v.5, p. 334.

<sup>54</sup> Régine Borderie, *Balzac, peintre du corps*. La Comédie humaine ou le sens du détail, *op. cit.*, p. 18.

<sup>55</sup> Johann Caspar Lavater, *L'art de connaître les hommes par la physionomie*, *op. cit.*, vol. 1, p. 25.

« un visage court et large. Des lèvres charnues, un cou de taureau (court et épais), des dents écartelées et un menton convexe<sup>56</sup> », bref une disproportion et une irrégularité des traits qui rapprochent l'individu de l'animal<sup>57</sup>. Un homme qui présente toutes ces caractéristiques avait ainsi toutes les chances d'appartenir à la classe dangereuse. Bien entendu, les descriptions des personnages dans les fictions du XIX<sup>e</sup> siècle ont été fortement influencées par ces stéréotypes physiognomoniques. Balzac en France et Dickens en Angleterre en sont sans doute les témoins les plus probants. Dans le court reportage *A Visit to Newgate* qui relate la visite du reporter de la prison de Newgate en 1836, Dickens mentionne que Williams, un meurtrier notoire, affichait « a style of head and set of features, which might have afforded sufficient moral grounds for his instant execution at any time, even had there been no other evidence against him<sup>58</sup> ». Il n'ajoutera aucun autre détail concernant le physique de ce criminel, jugeant sans doute cette simple description suffisante pour que le lecteur s'imagine clairement l'aspect général et le caractère du brigand.

C'est de la même façon que les policiers mis en scène par Dickens dans *Histoires policières* combineront leur instinct et leur sensibilité aux menus détails pour mettre en application les savoirs acquis grâce à la physiognomonie afin de les aider à résoudre leurs enquêtes. En effet, tous les criminels qui peuplent les anecdotes des *policemen* ont un aspect louche alors que nos policiers, inversement, sont décrits comme ayant l'apparence d'honnêtes hommes. À titre d'exemple, reprenons le témoignage du sergent Witchem qui était à la poursuite de Thaïut Thompson dans la nouvelle « La Police enquête » :

---

<sup>56</sup> Neil Davie, « Corps et délinquance juvénile en Angleterre dans les années 1830-1865 : le milieu remis en question ? » dans *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n°8 (2006).

<sup>57</sup> W. Hatfield, *Face-Reading : with Hints on Love, Courtship and Marriage*, Bradford : n.é., 1870, p. 16.

<sup>58</sup> Charles Dickens, « A Visit to Newgate » dans *Selected Short Fiction*, London: Penguin, 2005 [1836], p. 114.

Je jaugeai [les criminels], et m'apercevant qu'ils étaient tous les trois plus costauds que moi, et considérant qu'ils avaient l'air de sales individus – que l'endroit était isolé – la gare à trois kilomètres – et que la nuit tombait, je me dis que je ne pouvais rien faire de mieux que prendre un bon coup de fine à l'eau pour garder courage<sup>59</sup>.

Notons qu'il s'agit là de la seule description qui sera faite du brigand outre la remarque citée plus haut relative au fait qu'il avait taillé ses favoris. En ce qui concerne notre sergent, Dickens le dépeindra comme un petit homme râblé dont la peau garde toujours les traces d'une petite vérole. Il ajoute qu'il a un « air un peu réservé et pensif; comme s'il était absorbé par des calculs arithmétiques complexes<sup>60</sup> ». D'ailleurs, tous les *policemen* sans exception mis en scène par Dickens dans *Histoires policières* portent les traces de l'intelligence et de la vertu sur leur visage : plusieurs ont le visage lisse et un teint frais et clair, un front haut signe d'intelligence, de bons yeux qui dénotent une excellente capacité d'observation. Suite à de précises descriptions de chacun des sept membres de Scotland Yard présents dans son bureau ce soir-là, Dickens conclut :

Ce sont tous sans exception des hommes d'apparence respectable; de conduite parfaitement honnête et d'intelligence exceptionnelle; sans rien d'avachi ni de sournois dans leurs façons; révélant une capacité d'observation aigüe et de compréhension rapide lorsqu'on leur adresse la parole; et montrant sur leur visage des traces plus ou moins marquées d'une vie passée à réfléchir intensément<sup>61</sup>.

Du coup, le talent du policier n'est pas dans sa force physique ou son impressionnant gabarit Il réside plutôt dans ses habiletés de déduction, sa bonne connaissance de la pègre et des brigands ainsi que des bas quartiers londoniens, et surtout dans sa maîtrise des principes liés à la physiognomonie. En effet, il possède

---

<sup>59</sup> Charles Dickens, « La Police enquête » dans *Londres, la nuit*, op. cit., p. 128.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>61</sup> Dans la description des personnages des policiers présents, Dickens fait une adéquation plutôt curieuse entre le fait de bien voir et de bien comprendre comme en témoigne le passage qui suit directement la citation ci-haut : « Ils ont tous de bons yeux; et quelle que soit la personne à qui ils parlent, ils sont tous capables de la regarder, et de ce fait la regardent, en face. » (*Ibid.*, p. 118.)

une longueur d'avance sur son adversaire dans la mesure où il est capable d'interpréter les signes et les marques de la déchéance et du crime sur le visage de celui qu'il traque. À titre d'exemple, l'inspecteur Wield distinguera facilement le criminel dans la foule de gens qui arrivent à la gare un jour de derby : « Quand les malfrats arrivent, nous les renvoyons par le train suivant<sup>62</sup>. » Or, la connaissance de la physiognomonie lui permet également de maîtriser ce que lui-même projette comme image, ce qui constitue un atout d'autant plus majeur lorsqu'il travestit ses vêtements, mais également son comportement. Pour illustrer ceci, relatons l'anecdote dans laquelle l'inspecteur Wield cite son collègue M. Tatt qui lui a raconté comment il a réussi à reprendre une épingle en diamant volée des mains du criminel : « J'ai vu quel fripon s'en est emparé et, quand nous étions tous par terre à nous battre, je lui ai donné une petite tape sur le revers de la main, comme si j'étais son compère. Il a cru que j'étais son complice, et il me l'a donnée!<sup>63</sup> »

## 2.2 La formation du criminel

### 2.2.1 Lorsque l'idiot du village se perd

Il semble en effet aisé de berner le criminel, car le stéréotype du brigand veut que ce dernier soit plus près de l'idiot et de l'animal que de l'homme civilisé – représenté ici par le *policeman* par exemple. Le crime était en effet associé à une maladie mentale, une imbécillité et une stupidité innées qui empêchaient ces individus de s'inclure dans la société<sup>64</sup>. Le criminel du XIX<sup>e</sup> siècle était ainsi perçu comme un

---

<sup>62</sup> Charles Dickens, « Trois anecdotes de détectives » dans *Histoires policières*, *op. cit.*, p. 62.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>64</sup> Neil Davie, *Les visages de la criminalité*, *op. cit.*, p. 60-61.

être à part, un parasite de la civilisation qu'est le Londres victorien. Cette vision a été largement répandue par l'explorateur social Henry Mayhew qui proposera dans *London Labour and the London Poor* une vision dichotomique du monde, soit la civilisation et ses parasites<sup>65</sup>. Les indigents, prostituées et criminels représenteraient ainsi pour les Anglais ce que les Lapons sont aux Finlandais et les Bédouins aux Arabes<sup>66</sup>, c'est-à-dire un groupe d'individus délibérément exclus, hors-la-loi et oisifs « qui aurait pour proie les classes aisées et se comporterait comme les sangsues des forces vives de la nation [...]»<sup>67</sup>. Cette classe « criminelle » - ou « dangereuse<sup>68</sup> » - doit donc être distinguée de la « classe laborieuse » respectueuse des lois qui habite les mêmes quartiers et dans laquelle elle puise ses membres en y répandant son « poison moral<sup>69</sup> ». Les criminels pulluleraient donc dans un monde parallèle à celui des ouvriers qui seraient ainsi, comme tout le reste de la ville de Londres, victimes de leurs manigances. En effet, comme nous l'avons déjà soulevé plus haut, nous ne retrouvons dans notre corpus aucun ouvrier fier et en bonne santé ni d'artisan dont le commerce prospère dans l'*East End*. La littérature des bas-fonds se concentrera très particulièrement sur cette « classe dangereuse », car c'est précisément elle qui intéresse et fascine le lecteur avide d'émotions fortes<sup>70</sup>.

---

<sup>65</sup> « Of the thousand millions of human beings that are said to constitute the population of the entire globe, there are – socially, morally, and perhaps even physically considered – but two distinct and broadly marked races, viz., the wanderers and the settlers – the vagabond and the citizen – the nomadic and the civilized tribes. » (Henry Mayhew, *London Labour and the London Poor*, op. cit., vol. 1, p. 1.)

<sup>66</sup> Neil Davie, *Les visages de la criminalité*, op. cit., p. 38.

<sup>67</sup> Neil Davie, « Corps et délinquance juvénile en Angleterre dans les années 1830-1865 : le milieu remis en question ? », loc. cit.

<sup>68</sup> Neil Davie définit les gens appartenant à la classe dangereuse comme « irrécupérables ». Élevés dans un milieu criminel, ils sont condamnés à la criminalité autant sur les plans de l'inné (hérédité, aspect physique) que de l'acquis (environnement vicié). Pour notre part, nous considérerons ce terme comme un synonyme de la « classe criminelle », laquelle revêt un sens plus large (des criminels dangereux aux petits délinquants) dans les travaux de Davie. (*Ibid.*)

<sup>69</sup> *Ibid.*

<sup>70</sup> *Ibid.*

Incapables de s'organiser normalement et proprement, les habitants des bas-fonds de nos romans restent oisifs ou se limitent à des activités faciles ou réservées aux lâches comme le vol, crime du jeune homme, et la prostitution, crime de la jeune fille. Reprenons à ce propos le témoignage de Stead dans *Pucelles à vendre* qui montre l'ignorance de ces jeunes filles en ce qui concerne les bases de la sexualité. En effet, il rapporte qu'après la visite d'une jeune fille chez la sage-femme qui devait certifier qu'elle était bien *virgo intacta*, « l'enfant s'imaginait réellement avoir été séduite lorsque la sage-femme lui avait fait mal. Et pourtant cette jeune fille était dans sa quinzième année et était, aux yeux de la loi, depuis près de deux ans compétente pour donner légalement son consentement à sa propre perte<sup>71</sup>. »

Stead consacra d'ailleurs un chapitre à cette question de la naïveté des jeunes filles concernant « des vérités physiologiques les plus simples, [qui n'ont pas] la plus légère idée de la nature de la moralité sexuelle<sup>72</sup>. » Il impute cette lacune à l'éducation protestante donnée par les mères qui laissent les jeunes filles dans une ignorance des faits la plus opaque possible, ce qui les rend plus vulnérables aux ruses des racoleuses. En effet, les jeunes filles suivent ces dames de bon gré attirées par des promesses d'argent mais n'ayant « qu'une idée excessivement vague de ce que c'était d'aller voir un monsieur<sup>73</sup> ». Les racoleuses misent ainsi sur cette ignorance pour grossir les rangs de cette armée des trottoirs que forment les prostituées. Plus les filles seront jeunes, plus elles seront naïves et faciles à appâter pour ces femmes qui ne reculent devant rien : surveillance constante avant l'enlèvement, multiples déplacements en train, rencontres quotidiennes ou hebdomadaires pour tisser un lien de confiance, etc. Tout ceci peut en effet demander plusieurs mois de travail pour recruter une seule jeune fille qui doit être très prudemment amenée à considérer

---

<sup>71</sup> William Thomas Stead, *Pucelles à vendre*, *op. cit.*, p. 128.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 127.

combien il est facile de gagner quelques shillings en allant simplement « voir un homme<sup>74</sup> ». Une fois qu'elle entre dans la maison mal famée, elle perd évidemment cette naïveté, mais il est déjà trop tard. Même si elle n'aura pas été séduite, sa seule présence dans un tel endroit suffit à la rendre suspecte et même consentante, donc perdue, nous dira un fonctionnaire anonyme interrogé par Stead.

Ces filles seront perdues, certes, et dans tous les sens que peut supposer ce terme. Or, celui qui est perdu est sans domicile et donc dangereux<sup>75</sup>. L'errance liée à l'indigence et la mendicité sera également considérée comme un crime dans une Angleterre qui valorisait par-dessus tout le travail. En effet, l'identité des gens de l'époque reposait en grande partie sur leur travail, qui leur permettait d'appartenir et d'être associé à un groupe. Les descriptions d'une grande partie des chômeurs et vieillards présents dans le texte de Jack London témoignent de cette typification des individus : « Aux États-Unis, j'aurais pu prendre le charretier, avec sa figure soignée, sa barbiche au menton et sa lèvre supérieure bien rasée, pour un contremaître ou un fermier aisé. Quant au charpentier, eh bien, je l'aurais tout simplement pris pour un charpentier<sup>76</sup>. » Ce seront là les seules descriptions de ces deux personnages que fournira Jack London au lecteur, bien qu'aucun de ces deux individus ne pratique ces métiers désormais.

L'auteur considèrera toutefois la survie des indigents et de leur famille comme un véritable travail en soi, mais sans le salaire qui normalement l'accompagne :

J'ai déjà décrit les nuits que passent ces pauvres gens à la belle étoile, et j'ai déjà dit comment, physiquement épuisés, ils sont obligés d'aller dans les asiles pour se retaper. Ce séjour à l'asile n'a rien d'une cure de repos : ils filent quatre livres d'étope, ou bien cassent douze cents livres de pierre, ou sont obligés de faire les tâches les plus dégradantes qui soient, et reçoivent en

---

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>75</sup> Michelle Perrot, « Manière d'habiter » dans P. Ariès et G. Duby (dir.), *Histoire de la vie privée 4. De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris : Seuil, 1987, p. 308.

<sup>76</sup> Jack London, *Le Peuple d'en bas*, op. cit., p. 75.

contrepartie une nourriture minable et un abri très précaire. [...] L'homme qui sonne à la porte d'un hospice pour y passer la nuit s'apprête à se faire exploiter<sup>77</sup>.

La trop grande concurrence entre la masse d'hommes prêts à travailler à n'importe quel salaire est ciblée comme un problème majeur de l'Angleterre par Jack London qui comparera les vagabonds américains et anglais. Aux États-Unis, le vagabond sera l'ouvrier découragé qui préférera le mode de vie des grands chemins à celui de l'usine, alors que celui qui erre en Angleterre sera plutôt un clochard, un désespéré qui ne réussit pas à se trouver un emploi<sup>78</sup>. Jack London résumera la situation ainsi : « Ce ne sont pas des ouvriers découragés, ce sont des clochards découragés<sup>79</sup> ». Le terme « clochard » employé ici est fortement significatif, car il est nouveau. Il a fait son apparition dans les années 1895 selon le *Dictionnaire culturel en langue française* et renvoie à une « personne socialement inadaptée, qui n'a pas de domicile et n'a d'autre ressource que la mendicité<sup>80</sup> ».

Inadapté car il n'est pas en mesure de concurrencer les autres ouvriers, par lassitude, vieillesse, découragement ou faiblesse, le clochard ne s'en trouve pas moins exclu de la société et confiné dans ses étroites marges comme le sera également la prostituée qui aura été trop naïve de croire les mensonges de la racoleuse. Tous deux seront ainsi littéralement exploités, pour reprendre les mots de Jack London cités plus haut, en retour d'un rien. « Prostitution de l'homme, de la femme, de l'enfant, de la chair et du sang, de l'intelligence, de l'esprit – prostitution du travail. Si c'est là tout ce que la civilisation peut offrir à l'homme, alors cent fois l'état sauvage, la nudité et

---

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>78</sup> Voir *Ibid.*, p. 162-163.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>80</sup> Le Robert, « Clochard » dans *Dictionnaire culturel en langue française, op. cit.*, vol. 1, p. 1606. (Nous soulignons)

la brousse, cent fois la tanière et la caverne, plutôt que cet écrasement par la machine, et par l'Abîme<sup>81</sup>. »

Or, leur malheur ne tire pas uniquement sa source dans la naïveté de ces gens, puisque si la majorité des jeunes filles de cette Angleterre protestante sont ignorantes, ce n'est qu'une minorité d'entre elles qui connaîtront une vie de prostituée. C'est là que la description de nos personnages soulevée plus haut prend une grande importance. Les brigands dans nos textes sont en effet reconnaissables par leurs traits physiques caractéristiques – proche de l'animal et du sauvage - en accord avec la théorie de la physiognomonie. Ce profil type du criminel basé sur des éléments innés - forme du crâne, du visage, largeur du front, etc.- suppose donc que ces traits physiques sont « responsables » du comportement criminel du personnage. S'ajoute à cela un facteur relevant de l'acquis, soit l'environnement dans lequel a évolué l'individu. Il convient maintenant de s'attarder plus amplement à la manière dont ces deux variables expliquaient l'émergence d'un comportement criminel au XIX<sup>e</sup> siècle.

### 2.2.2 Le criminel-né

La conviction selon laquelle la criminalité serait entre autres un symptôme de l'ignorance et de l'influence d'un milieu de vie corrompu suppose ainsi qu'une éducation appropriée suffirait à ramener ces âmes qu'on disait égarées vers le bon sens en leur inculquant une éthique de travail par divers moyens. Les peines seront en effet plus humaines au XIX<sup>e</sup> siècle et l'on abandonnera les châtiments barbares comme les châtiments corporels et le marquage au fer rouge sur les récidivistes. Ce raisonnement mène ainsi à considérer la prison comme un hôpital moral et éthique, et

---

<sup>81</sup> Jack London, *Le Peuple d'en bas*, *op. cit.*, p. 227.

ce surtout en ce qui concerne les jeunes délinquants dont on espérait un avenir droit et brillant. Il s'agissait dans ce cas de retirer les jeunes délinquants du milieu criminel auquel ils appartenaient dans la logique où c'est l'influence de leur milieu qui les a amenés à renier les principes fondamentaux de la société. « L'évocation de ce milieu criminogène est souvent haute en couleur : l'influence néfaste des "parents brutaux et dénaturés" et des "mauvais compagnons" induit "le garçon vicieux" à emprunter "la voie de la mort" » selon un auteur anonyme du temps cité par Neil Davie<sup>82</sup>.

Les *workhouses*, prisons et bagnes sont autant d'exemples qui témoignent de cette volonté d'inculquer une éthique de travail aux dissidents. La moitié du siècle sera témoin de la mise en place de maisons de redressement suite à la *Reformatory School Act* de 1854 et d'écoles industrielles en 1857 pour les jeunes délinquants de moins de 15 ans<sup>83</sup>. Dickens rapportera même la présence de salle de classe à l'intérieur même des prisons dont celle de Newgate<sup>84</sup>. En plus de l'éducation, le prisonnier recevra un traitement médical pour le soigner dans la logique où plusieurs éléments extérieurs à sa volonté l'auront conduit au crime : ses pulsions, son milieu, mais surtout sa physiologie. En effet, la criminologie devenue une science en 1875 sera d'abord l'apanage des médecins<sup>85</sup> qui tenteront de trouver une explication médicale aux vices et à la déchéance.

Plusieurs savoirs dont la physiognomonie et la phrénologie – l'étude des bosses sur le crâne qui trahit l'amplitude que prend chaque faculté (fierté, vénération, bienveillance...) dans le cerveau de l'individu – supporteront cette thèse que le

---

<sup>82</sup> Neil Davie, « Corps et délinquance juvénile en Angleterre dans les années 1830-1865 : le milieu remis en question? », *loc. cit.*

<sup>83</sup> *Ibid.*

<sup>84</sup> Charles Dickens, « A Visit to Newgate », *op. cit.*

<sup>85</sup> Neil Davie, *Les visages de la criminalité*, *op. cit.*, p. 13.

criminel est prédisposé à mener une vie marginale<sup>86</sup>. Dans la foulée de la théorie de la sélection naturelle de Darwin, retenons également les thèses d'Henry Maudsley dont les réflexions alimenteront ce débat dès 1870<sup>87</sup>. Ce dernier s'inscrit dans le sillage de la physiognomonie en réaffirmant que le concept d'hérédité joue un rôle dans le développement d'un comportement criminel et ce, en trois temps : la force du destin qui pousse l'enfant du criminel à reproduire la vie de ses ancêtres; l'angoisse que ces hommes seraient en fait dégénérés dans la mesure où, contrairement à ce qu'en dit Darwin, ils régresseraient vers un état inférieur à leurs ancêtres; et finalement que cette dégénérescence concernerait également un état inférieur de l'évolution humaine, plus animale et primitive<sup>88</sup>.

Il faudra attendre les travaux en photographie composite de Francis Galton<sup>89</sup> dans les années 1870 pour finalement dissoudre la frontière entre les « classes dangereuses » et les « classes laborieuses » sur le plan médical. Ce dernier avait en effet tenté de constituer des visages typiques pour différents types de crime (violents ou sexuels entre autres), mais ses recherches n'ont jamais atteint les résultats espérés. Les portraits types de Galton composés à partir de diverses photographies de criminels de tous acabits juxtaposées les unes sur les autres auront en effet uniquement réussi à dresser un portrait type d'un homme appartenant à la classe laborieuse, prouvant du même coup que les criminels ainsi que la nature de leurs crimes ne sont pas imprimés dans les traits de leurs visages<sup>90</sup>. Pour notre part, cet échec nous permet de tirer deux conclusions supplémentaires. En premier lieu, elles

---

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 54-55.

<sup>87</sup> Voir Henry Maudsley, *Body and Mind*, Londres: Macmillan, 1870; Henry Maudsley, *La Pathologie de l'esprit*, Paris: Germer Ballière, 1883; Henry Maudsley, « Remarks on Crime and Criminals » dans *Journal of Mental Science*, vol. 34 (1889), p. 159-167.

<sup>88</sup> Neil Davie, *Les visages de la criminalité*, *op. cit.*, p. 72-73.

<sup>89</sup> Voir Francis Galton, *Hereditary Genius. An Inquiry into its Laws and Consequences*, Londres: Macmillan, 1892; Francis Galton, « Composite Portraits » dans *Journal of the Anthropological Institute*, vol. 8 (1879), p. 132-144.

<sup>90</sup> Neil Davie, *Les visages de la criminalité*, *op. cit.*, p. 76-82.

alimentent le mythe selon lequel les gens de la « classe dangereuse » recrutent leurs membres parmi la « classe laborieuse » puisqu'ils affichent tous les mêmes traits. En second lieu, ces recherches supportent cette théorie selon laquelle le dénuement peut se lire sur le visage des individus, prouvant que la thèse physiognomonique de Lavater était encore en vigueur dans le XIX<sup>e</sup> siècle tardif. L'échec des expériences de Galton participe ainsi de manière involontaire à alimenter l'imaginaire des bas-fonds, qui survivra d'ailleurs à ce foisonnement de théories scientifiques qui caractérise cette époque.

De ces théories sur l'émergence de la criminalité et des pulsions liées aux vices chez les marginaux et les insoumis et dont nous n'avons exposé qu'une infime partie ici, il est important pour nous de noter la très grande importance attribuée aux caractéristiques physiques des hommes et des femmes criminels dont les récits de notre corpus seront témoins. En effet, nous remarquons que nos criminels sont très largement décrits dans nos textes, mais très peu souvent cités ou en action. L'accent est ainsi mis sur leur physique, ce qu'ils portent, ce qu'ils évoquent pour le lecteur, l'impression qu'ils laissent à ceux qui croisent leur route, etc. Pour illustrer ce dernier point, reprenons un extrait du portrait de la pègre dressé par Jack London dans son chapitre « Vision de la nuit » :

Il y avait aussi des êtres difformes et inquiétants, aux visages dantesques, et dont la monstruosité torve me coudoyait de toutes parts. Des créatures d'une laideur inconcevable, abruties d'alcool, véritables déchets de la société, cadavres ambulants, morts vivants. [...] Des hommes, attifés de guenilles grotesques, tordus de fatigue et n'ayant même plus apparence humaine, affichaient sur leurs visages ravagés de tics incessants des sourires béats et stupides. Ils s'avançaient à pas traînants, comme des singes, mourant à chacun de leurs pas, à chacun de leurs souffles<sup>91</sup>.

Dans le texte de London, il n'y a aucune place pour l'homme, lésé pour laisser place au démon, au personnage mythique, au corps mort et à la bête. Cette description annihile toutes probabilités que ces personnages puissent dire ou faire quelque chose.

---

<sup>91</sup> Jack London, *Le Peuple d'en bas*, op. cit., p. 226.

Ils n'existent, ainsi, qu'à travers la description que London nous offre d'eux au même titre que les lieux.

De l'autre côté du spectre se trouvent les jeunes filles racolées qui peuplent le récit de Stead. Leur jeunesse et leur naïveté tranchent nettement avec les attributs monstrueux que l'on retrouve chez London. On les appellera d'ailleurs des *fresh girls*<sup>92</sup>, traduit par « filles vertes », dans l'argot du métier. Yeux brillants, voix douce et posée, jolies et arborant une figure douce<sup>93</sup>, ces jeunes filles inspirent davantage la confiance et la sympathie que le dégoût. Quelques-unes seront d'ailleurs éduquées par leurs entremetteuses pour pouvoir plaire aux clients. Ainsi apprend-on que Mme S... enseigne à ses jeunes filles à lire, écrire et jouer du piano<sup>94</sup> alors que la petite fille achetée par Stead a dû « trotter, se lever, faire des sourires<sup>95</sup> » devant lui pour paraître la plus adorable possible. Les racoleuses sont quant à elle dépeintes comme des femmes du monde, « habiles et énergiques<sup>96</sup> », « séduisante par [leur] force de caractère<sup>97</sup> » et, qui plus est, versées dans la science du droit pour ne pas se faire prendre ou mettre un de leur client dans l'embarras. Rusées et inébranlables, elles passent aisément inaperçues dans la foule de gens qui peuple l'*East End*. À titre d'exemple, Mme X. est « une jeune femme énergique et adroite et d'une grande finesse<sup>98</sup> » alors que son associée, Mme Z., arbore une figure « mince », une « constitution délicate<sup>99</sup> » tout en étant « séduisante par la force de son caractère, en

---

<sup>92</sup> William Thomas Stead, *Pucelles à vendre*, *op. cit.*, p. 49.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 125.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>99</sup> *Ibid.*

dépit de l'atrocité de son métier, auprès duquel celui d'un bourreau vulgaire est une profession honorable<sup>100</sup> ».

L'immoralité de nos jeunes prostituées comme de leurs patronnes ne semble ainsi pas imprimée sur leur visage alors que les mendiants, eux, portent les traces de leur vie criminelle. On reconnaîtra toutefois dans les deux cas le crime qui leur est associé de par leur simple présence dans les bas-fonds de la capitale anglaise. Ce sont les lieux qui induisent le crime plutôt que le corps du personnage dans nos textes. En effet, le chômeur de Jack London qui n'est pas entré dans l'asile équivaut à la jeune fille qui n'a pas encore mis les pieds dans le bordel. Ces deux endroits contribuent à « perdre » nos personnages qui sont déshumanisés pour devenir les objets des vices des hommes, des monstres moraux comme physiques, et des animaux – ou du moins ils seront exploités comme tels.

### 2.2.3 L'environnement criminel

La nouvelle « En tournée avec l'inspecteur Field » est sans doute le témoin le plus éloquent de ces lieux qui rendent criminels. Cette nouvelle fait le récit d'une soirée où Dickens accompagnera l'inspecteur Field dans divers lieux des bas-fonds, des lupanars aux asiles de pauvres en passant par les auberges et les bars. Dès leur entrée dans les bas-fonds, les agents Rogers et Field indiqueront clairement aux passants intrigués par cette curieuse parade de s'éloigner, de déguerpir et de reculer prestement, « parce que si vous ne circulez pas immédiatement, [dira l'inspecteur Field, Rogers] vous mettra sous les verrous !<sup>101</sup> ». La même menace est employée

---

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>101</sup> Charles Dickens, « En tournée avec l'inspecteur Field » dans *Londres, la nuit, op. cit.*, p. 149.

dans le Château des Rats où se terrent plusieurs criminels, dont une certaine Mme Stalker à laquelle M. Field s'adresse en ces termes : « Mme Stalker, il faut vraiment que je me retienne pour ne pas vous dire que vous allez avoir des ennuis dans environ une demi-minute si je vois encore votre visage !<sup>102</sup> ». À en croire ces menaces, se trouver dans les bas-fonds c'est devenir criminel.

Ainsi pendant la visite, Dickens remarquera une jeune femme assise dans la cuisine commune d'une ancienne ferme devenue un refuge. Elle arborait un « air modeste et doux, tenant sur ces genoux un bel enfant<sup>103</sup> ». Son « visage et sa voix si charmants et si calmes » induisent Dickens comme le lecteur à la supposer « mieux que tout le reste » de l'assemblée. Or, sa seule présence en ce lieu misérable trahit son indigence aux yeux de l'inspecteur Field dont l'expérience le poussera à trancher sans équivoque qu'il n'y a « pas une miette de différence » entre cette « jeune créature » et les spectres puants et misérables qui l'entourent<sup>104</sup>. Les draps des lits de ce même refuge portent d'ailleurs tous l'inscription « Au voleur! ». Quiconque s'endort dans cette singulière literie se réveille donc au matin avec ce cinglant rappel de sa « vie furtive<sup>105</sup> » ou de ce qu'il projettera désormais comme image, dira Dickens. Ce moyen peu orthodoxe agit comme substitut aux marques au fer rouge, car quiconque s'endormira dans ces draps se verra aussitôt marqué comme un criminel.

Le criminel des bas-fonds de Londres doit donc se retirer au passage des policiers, mais également de leur vue car, rappelons-le, on se cache dans ces lieux tortueux, ces labyrinthes qui englobent tous ceux qui y pénètrent. Dickens notera d'ailleurs que les lieux semblent être conçus pour voiler au regard public tous ceux qui ont intérêt à ne pas attirer l'attention : « Traversez la rue, ici, et après être entré

---

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 162-163.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 160.

par une petite boutique et une cour, observez ces dédales de couloirs et de portes, conçus pour faciliter la fuite, avec battants s'ouvrant dans un sens, puis dans l'autre, comme les couvercles des boîtes d'un prestidigitateur<sup>106</sup>. » Cette volonté de disparaître se révélera chez les personnages de nos textes par leurs constants mouvements de manière à ce qu'aucun ne demeure dans le récit du début à la fin.

En effet, Jack London ne sera jamais accompagné par le même mendiant, gardien ou philanthrope d'un chapitre à l'autre, de manière à constamment introduire de nouveaux personnages dans le récit qui disparaîtront au bout d'une dizaine de pages comme l'homme vertueux disparaît dans les bas-fonds de Londres. On retrouvera cette même fuite des personnages chez William Stead. Bien qu'elles constituent l'objet principal de *Pucelles à vendre*, les filles n'occupent que très peu de places dans le texte. En effet, les histoires de trois d'entre elles ont été directement citées dans le texte, soit Marguerite, Annie et Lizzy, alors que toutes les autres informations proviennent de leurs patronnes, des racoleuses, d'agents de la police ou encore de la commission d'enquête mise sur pied par l'auteur. D'ailleurs, la grande quantité de ces personnages, qu'ils soient criminels ou victimes, fait en sorte qu'aucun d'eux ne réussit à véritablement s'imposer dans le récit. Tous agissent comme témoins, et la grande majorité ne sera ainsi citée que dans un seul des soixante-deux chapitres que contient ce reportage. Les seuls personnages qui demeureront constants de la première à la dernière page de nos récits sont nos reporters, soient Dickens, Stead et London alors qu'aucun n'habite l'*East End*.

Cela semble toutefois être compensé par une surabondance de repères géographiques, que ce soient des noms de lieux, de rues, de quartiers et même d'anciens lieux qui n'existent plus. Ce phénomène sera particulièrement visible chez Dickens dans ses textes « Perdu », « Promenades nocturnes » et « Nuit sans

---

<sup>106</sup> *Ibid.*

sommeil » où il enchaîne les repères les uns à la suite des autres de manière à créer un brouillement des sens par l'excès de lieux présents et disparus, vus et souvenus, privés et publics, ce qui contribue à la fictionnalisation du texte. La logique romanesque se trouve ainsi complètement inversée, car alors qu'on a toujours préféré le personnage au lieu, voici maintenant que ce sont les personnages qui deviennent accessoires, les objets du texte, tandis que les lieux leur ravissent le rôle de sujet.

Ce basculement du lieu devenu sujet renvoie à une vision moderne de la ville d'ores et déjà présente en France dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment chez Balzac. Pour lui, « la ville n'est pas un simple décor, elle a une personnalité qui engage le roman et la vie. "Les rues de Paris ont des qualités humaines, et nous impriment par leur physionomie certaines idées contre lesquelles nous sommes sans défense", écrit-il dans *Ferragus*<sup>107</sup>. » Lieu criminel par excellence très souvent associé aux vices et à la déchéance, la ville romanesque évoque une insécurité et une peur imputable à ses nombreuses rues, places, culs-de-sac et dédales, autant de coins sombres où pourrait se tramer quelque activité illicite et suspecte. Or, le XIX<sup>e</sup> siècle associera plus encore qu'auparavant les lieux aux crimes dans la foulée des avancées techniques et scientifiques du temps.

On voit ainsi se multiplier les croquis, les plans, les planches, les coupes, aux sources d'une attention topographique nouvelle qui accélère le passage à la rationalité judiciaire. Liant chaque crime à son décor, chaque cadavre à son pavé, les photographies de l'Identité judiciaire accentuent encore ce processus à la fin du siècle<sup>108</sup>.

Il y aura donc désormais des « lieux du crime » dira Dominique Kalifa et même, des « rues assassines » selon Balzac<sup>109</sup>, porteuses d'angoisse à un niveau nettement supérieur que les diverses créatures qui le peuplent.

---

<sup>107</sup> Honoré de Balzac, *Histoire des treize*, Paris : Albin Michel, 1953 [1833-1835], p. 9 cité dans Dominique Kalifa, *Crime et culture au XIX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 39.

<sup>108</sup> Dominique Kalifa, *Crime et culture au XIX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 17.

<sup>109</sup> « Il est dans Paris certaines rues déshonorées autant que peut l'être un homme coupable d'infamie; puis il existe des rues nobles, puis des rues simplement honnêtes, puis de jeunes rues sur la moralité

Ainsi, les lieux influencent nos personnages comme s'ils avaient la volonté et/ou le pouvoir de corrompre, de garder les gens prisonniers. Pour ce faire, les lieux sont également présentés par nos auteurs comme des compagnons, les amis des déçus et des déshérités. Reprenons le texte « Promenades nocturnes » de Dickens dans lequel l'auteur se veut un être « sans feu ni lieu », un mendiant qui erre sans but ni destination dans les rues de l'*East End* :

Après que j'eus tourné dans Old Palace Yard, les Cours de Justice me tinrent compagnie pendant un quart d'heure; elles évoquaient, en murmurant tout bas, le nombre de gens qu'elles maintenaient éveillés et rappelaient à quel point elles faisaient de ces heures du milieu de la nuit des moments d'horrible détresse pour les infortunés plaideurs. L'abbaye de Westminster fut une noble et sombre compagnie pendant le quart d'heure suivant [...] <sup>110</sup>.

Tous les lieux de ce texte nous parlent, décrivent, rappellent, alors que les rues sont désertées par les hommes qui sont tous rentrés chez eux, à l'exception de ceux, sans maison, qui sont donc « sans feu ni lieu ». Cette expression sera reprise près de deux fois par page dans cette nouvelle de Dickens qui dresse ainsi un étonnant paradoxe : tous les personnages sont sans lieux et les lieux sont déserts, donc sans personnages.

Alors que les personnages vont et viennent, les bas-fonds restent présents pendant tout le récit, comme s'ils emprisonnaient le lecteur comme les misérables avant lui. Une fois entré, on n'en sort plus et nous devenons témoins sinon complices des vices qu'ils cachent. Moralement coupable par le désir de voir l'interdit, le lecteur brise la frontière entre Londres et ses bas-fonds. Il pénètre dans son ombre comme Alice bascule dans le terrier du lapin ou encore comme le désespéré brise la fine ligne de l'eau noire de la Tamise. De l'autre côté de cette frontière se trouve un monde complètement différent, où tout semble inversé. On bascule, donc, dans les bas quartiers, et ce qui était autrefois si près du sol devient grandiose une fois à

---

desquelles le public ne s'est pas encore formé d'opinion; puis des rues assassines, des rues plus vieilles que de vieilles douairières ne sont vieilles, des rues estimables, des rues toujours propres, des rues toujours sales, des rues ouvrières, travailleuses, mercantiles. » (Honoré de Balzac, *Histoire des treize*, *op. cit.*, p. 9)

<sup>110</sup>Charles Dickens, « Promenades nocturnes » dans *Londres, la nuit*, *op. cit.*, p. 105.

l'intérieur, un renversement lisible dans la toponymie même des lieux dont a investi cet imaginaire. Pensons simplement au « Château des Rats<sup>111</sup> » que visitera Dickens en compagnie de l'inspecteur Field. Un petit oxymore qui, au fond, constitue davantage une métonymie des bas-fonds au grand complet, où le criminel est glorifié dans l'ombre de Buckingham Palace. C'est dans ses égouts, ses trous, ses crevasses que règne un roi d'un tout autre genre, celui que tout le monde craint, le roi d'argot.

---

<sup>111</sup> Charles Dickens, « En tournée avec l'inspecteur Field » dans *Londres, la nuit, op. cit.*, p. 151.

## CHAPITRE III

### UN MONDE À L'ENVERS

*"I wonder if I shall fall right through the earth ! How funny it'll seem to come out among the people that walk with their heads downward ! The Antipathies, I think"*

-Lewis Carroll. « Down the Rabbit-Hole » dans *Alice's Adventures in Wonderland*<sup>1</sup>

La topique des figures du monde renversé a été largement répandue du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à des époques où les rôles étaient solidement déterminés<sup>2</sup>. Dans son *Dictionnaire universel* (1690), Antoine Furetière définit le monde renversé comme « quand une chose se fait contre l'ordre & la raison, quand la femme commande, quand la charrue mène les bœufs<sup>3</sup> ». Ces scènes s'inscrivent d'abord dans une esthétique carnavalesque propre à la littérature baroque que poursuivront les textes de la Renaissance et des Lumières. Les auteurs tendent à créer un effet comique grâce à ce monde renversé où le fou est roi tandis que le valet bat son maître. Le comique de carnaval<sup>4</sup> permet par ailleurs de questionner le monde à

---

<sup>1</sup> Lewis Carroll, *Alice's Adventure in Wonderland*, Chicago: VolumeOne Publishing, 1998 [1865], p. 5. Notons que nous avons préféré le texte dans sa version originale dans ce cas-ci pour ne pas perdre l'essence du jeu de mot, intraduisible, des *Antipathies* (souvent traduit par *Antipattes*) qui sont, selon Alice, les habitants des pays situés aux antipodes de la Terre.

<sup>2</sup> Lucie Desjardins, « L'envers et l'endroit, ou la pluralité des mondes » dans *Les Figures du monde renversé de la Renaissance aux Lumières. Hommage à Louis van Delft*, Paris : Hermann, 2013, p. 8.

<sup>3</sup> Antoine Furetière, « Monde » dans *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et les arts*, Paris : S.N.L. – Le Robert.

<sup>4</sup> On entend par « comique de carnaval » le choc de deux mondes opposés qui crée un rire à la fois éclairé et policé. On rit des assertions du monde à l'endroit en montrant leur ridicule dans le monde à

l'endroit par la mise en place d'un « antithéâtre », c'est-à-dire d'une mise en scène sens dessus dessous où règnent le délire, la déraison et le rire grinçant<sup>5</sup>.

En s'intéressant de plus près aux travaux issus de deux congrès majeurs sur les mondes renversés dans la littérature<sup>6</sup>, il semble que cette topique s'étend bien au-delà du comique de carnaval suggéré par Antoine Furetière. En effet, les mondes à l'envers et leurs substituts sont déployés de multiples façons, ce qui témoigne de la grande malléabilité du concept : système de valeurs renversées, renversement du discours, relation entre le texte et son paratexte, inversion des thèmes, etc. Peu importe la forme que prendra le monde à rebours, il poursuivra incessamment ce but de questionner la société du dessus en lui montrant ses failles. Le rire, dès lors, n'est pas un ingrédient nécessaire à la topique. On lui substituera toutefois à tous coups une émotion (peur, angoisse, dégoût, etc.) qui résultera de ce choc entre les deux mondes et qui servira d'élément déclencheur à la réflexion.

Or, selon Kibédi Varga, « ne peut être renversé que ce qui est net. On ne peut renverser le confus ou l'opaque. Le monde qu'il s'agira de truquer, de contester, doit se présenter d'abord comme distinct, comme clairement défini<sup>7</sup>. » Par ses constantes remises en question, le siècle des Lumières a ébranlé de nombreux éléments des sociétés occidentales qui se sont tranquillement éloignées de leurs valeurs traditionnelles et conservatrices. Comme nous l'avons vu en ouverture de ce

---

l'envers. (Marc-André Bernier, « *L'Île des esclaves* (1725) de Marivaux ou les Aventures de la raison dans le monde renversé » dans L. Desjardins (dir.), *Les Figures du monde renversé de la Renaissance aux Lumières*, op. cit., p. 392)

<sup>5</sup> Louis Van Delft, *Les moralistes. Une apologie*, Paris : Gallimard, 2008, p. 229-230.

<sup>6</sup> Voir Jean Lafond et Augustin Redondo (dir.), *L'image du monde renversé et ses représentations littéraires et para-littéraires de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle au milieu du XVII<sup>e</sup>*, Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 1979 et Lucie Desjardins (dir.), *Les Figures du monde renversé de la Renaissance aux Lumières*, op. cit.

<sup>7</sup> A. Kibédi Varga, « Le burlesque. Le monde renversé selon la poétique classique » dans J. Lafond et A. Redondo (dir.), *L'image du monde renversé et ses représentations littéraires et para-littéraires de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle au milieu du XVII<sup>e</sup>*, op. cit., p. 153.

mémoire, le Londres du XIX<sup>e</sup> siècle n'est que mouvement, expansion et hétérogénéité. Loin d'être un monde net, il apparaît comme infiniment morcelé suite aux révolutions et changements qui ébranlent même les structures que l'on croyait les plus solides. Dans *Les Figures du monde renversé* (2013), le plus récent ouvrage théorique à traiter des mondes à l'envers en littérature, les chercheurs suggèrent ainsi que le XIX<sup>e</sup> siècle a vu les mondes à l'envers quitter le domaine de la littérature pour se cantonner dans le répertoire de l'imaginaire populaire<sup>8</sup>.

Pour notre part, nous tendrons à démontrer dans ce chapitre que c'est précisément cette malléabilité du concept de monde à l'envers qui a permis sa permanence au XIX<sup>e</sup> siècle notamment à travers la littérature des bas-fonds. Nous exposerons d'abord comment les bas-fonds londoniens, dans les textes de notre corpus, constituent un monde à part sur le plan géographique, pour ensuite voir de quelle façon il se renverse. Nous verrons ensuite comment on observe à l'intérieur de celui-ci un incessant basculement des points de vue entre celui des habitants des bas-fonds et l'autre, mieux connu, des journalistes et du discours officiel. Ainsi, les bas-fonds comme monde à l'envers se présentent comme des vecteurs de réflexions sociales par le biais des textes qui le mettent en scène. Loin d'aspirer à anéantir le monde à l'endroit comme le craignent les dirigeants angoissés, celui-ci proposera plutôt de remettre les choses en place. Car parfois il ne suffit que d'un basculement pour rétablir l'ordre dans le chaos.

---

<sup>8</sup> Lucie Desjardins, « L'envers et l'endroit, ou la pluralité des mondes » dans *Les Figures du monde renversé de la Renaissance aux Lumières*, *op. cit.*, p. 8.

### 3.1 Monde perdu, monde caché

#### 3.1.1 Le monde parallèle

Monde à rebours, monde renversé, monde sens dessus dessous, ce sont autant de termes qui supposent avant tout que l'*East End* soit un monde à part entière, autonome. Dans son étude *Les Bas-fonds*, Dominique Kalifa pose l'hypothèse selon laquelle il y aurait deux types de bas-fonds :

D'un côté les zones reléguées, déprimées, sales, pauvres, perdues, les marges sordides aux ruelles boueuses, les bouges, les carrières, les "trous, de la fange et des constructions inachevées". De l'autre, les lieux de l'autorité, véritables bas-fonds légaux qui concentrent contre leur gré les marginaux de toutes sortes dans les prisons, les bagnes, les hospices, les asiles ou les *workhouses*<sup>9</sup>.

En effet, les bas-fonds dits « légaux » sont situés à un niveau plus bas que le reste de Londres, dans ses sous bassement, ses sous-sols, etc. Mettre les criminels « à l'ombre » implique de les enfermer dans une pièce sombre qui se révélera souvent être sous la terre. C'est toutefois sur les bas-fonds « illégaux » qu'il convient de s'attarder, car ces « zones reléguées », ces « trous » et endroits « perdus » ne sauraient qualifier tout l'*East End* qui ne relève pas du système politique, social ou juridique. Où sont passés les maisons, les hôtels, les boutiques, les gares, les parcs et les rues dans la définition de Kalifa ? Nous avançons en guise de réponse que ces bas-fonds dont parle l'historien, ceux qui peuplent l'imaginaire des Londoniens, ne reprennent pas le territoire géographique associé aux véritables quartiers de la capitale et qu'ils constituent ainsi un tout autre univers, qui ne relève que de l'imaginaire.

---

<sup>9</sup> Dominique Kalifa, *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, op. cit., p. 32.

En effet, suivant notre raisonnement amorcé dans le second chapitre selon lequel la classe « dangereuse » habite un monde parallèle à celui où réside la classe « laborieuse », il serait logique de croire qu'il y aurait dans ce cas deux *East End*, l'un réel et l'autre imaginaire. Ainsi, si le « vrai » district auquel appartient la classe ouvrière est bel et bien délimité par des frontières administratives qui correspondent à des rues, des places et des carrefours, les bas-fonds où résident nos criminels ne forment en aucun cas un espace homogène et unifié. Ils se retrouvent plutôt sous forme de cellules cachées ici et là dans le véritable *East End*, d'où la nécessité pour nos journalistes de monter, descendre, se faufiler un peu partout dans les trous, les caves et les zones d'ombres des quartiers pauvres dans lesquels se construit leur imaginaire et où se réfugient les personnages qu'il déploie. Reprenons pour illustrer ceci le texte « En tournée avec l'inspecteur Field » de Dickens. Aucun des lieux où nous invite l'inspecteur Field ne sera facilement accessible pour un simple passant. Dickens aura en effet dû passer par des « chemins détournés<sup>10</sup> », descendu « à tâtons un escalier escarpé qui mène à une cave sombre et puante<sup>11</sup> », franchi des « rues étroites<sup>12</sup> » pour accéder dans les terriers des criminels qui se cachent « dans des chambres insupportablement exigües, creusées dans le sol comme des trous à rats ou des nids d'insectes et de vermines<sup>13</sup> ».

Considérer cet *East End* imaginaire comme un autre monde suppose ainsi la présence de frontières qui le divisent et le distinguent d'avec le « vrai » monde, celui dans lequel ces textes sont publiés et où le lecteur se trouve. Souvent, un accident dans l'espace agit comme limite entre les deux mondes, c'est-à-dire une porte, une ruelle, un pont, un océan, un trou, etc., demande à ce que le personnage le franchisse

---

<sup>10</sup> Charles Dickens, « En tournée avec l'inspecteur Field », dans *Londres, la nuit, op. cit.*, p. 148.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 158.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 159.

pour accéder à cet ailleurs<sup>14</sup>. Pensons à *Alice au pays des Merveilles* (1865) dans lequel Alice a dû se glisser dans un terrier à lapin caché sous terre pour accéder au monde imaginaire, puis ensuite traverser la fine ligne d'un miroir pour y retourner dans *De l'autre côté du miroir* (1872).

Ces romans de Lewis Carroll présentent un monde parallèle « sous » le monde de référence qui serait celui où habite Alice, près du centre de la Terre à en croire la jeune héroïne<sup>15</sup>. Pour leur part, les bas-fonds de Londres ne sont pas isolés de la sorte du monde de référence, mais plutôt à l'intérieur même de celui-ci. Cela suppose donc qu'ils partagent des dizaines de points d'entrée cachés disséminés un peu partout de manière à ce qu'il soit difficile pour quelqu'un de l'extérieur de pénétrer dans l'*East End* imaginaire. Car s'il est aisé de visiter la boutique d'un artisan près de l'église Saint-Giles, il est beaucoup plus difficile d'accéder au repère des voleurs et des mendiants qui, eux, doivent impérativement être soustraits aux regards. Le meilleur moyen de dissimuler cet « autre » monde et ses habitants consiste à l'isoler au cœur même d'un labyrinthe à lignes brisées, qui fait office de frontière. Si cette singulière frontière participe à cacher les bas-fonds de Londres, elle le transforme du même coup en « monde perdu » dans la mesure où seul l'initié saura s'y rendre.

Dans sa théorie sur la figure du labyrinthe, Bertrand Gervais distingue en effet deux types de labyrinthes : à ligne continue<sup>16</sup>, c'est-à-dire où il est impossible de se perdre puisqu'il suffit au voyageur de suivre le chemin tortueux sans avoir à faire de

---

<sup>14</sup> Radu Dragan, *La représentation de l'espace de la société traditionnelle : les mondes renversés*, Paris / Montréal : L'Harmattan, 1999, p. 164.

<sup>15</sup> « ALICE. "Je me demande combien de kilomètres j'ai pu parcourir ? dit-elle à haute voix. Je ne dois pas être bien loin du centre de la Terre". » (Lewis Carroll, *Alice au pays des Merveilles*, Montréal : Caractère, 2015 [1865], p. 9.)

<sup>16</sup> Bertrand Gervais, *La ligne brisée. Labyrinthe, oubli et violence*, Montréal : Le Quartanier, 2008, p. 11.

choix; et le labyrinthe à ligne brisée<sup>17</sup>, dans lequel le voyageur se perd, doit faire des choix, et peut ne jamais réussir à atteindre le centre. Ce second type correspond aux bas-fonds du Londres de nos textes, car on y retrouve l'angoisse, le désespoir et le découragement de ne jamais pouvoir atteindre son but. Le dédale à lignes brisées est synonyme d'épreuve et de confusion, mais surtout de perte, d'oubli de soi, de sa destination, du temps et des repères, car on tourne sans cesse en rond, on revient sur nos pas ou encore on perd nos propres traces. Pour reprendre les mots de Bertrand Gervais, le labyrinthe à ligne brisée est un véritable « théâtre de l'oubli<sup>18</sup> ». Les prostituées présentées dans *Pucelles à vendre* en sont les témoins les plus probants, car ces jeunes femmes sont complètement perdues, dans tous les sens que revêt ce terme.

Or, il n'est pas impossible de sortir vivant du labyrinthe comme l'illustre l'histoire de Mlle X., la patronne d'une maison de prostitution:

À seize ans, une petite fille qui avait déjà failli la présenter à un *monsieur* et empocha la moitié du prix de sa vertu comme commission. La facilité avec laquelle sa procureuse avait gagné un couple de livres sterling fut comme une révélation pour Mlle X., et presque immédiatement après sa chute elle commença à rechercher des jeunes filles pour les clients et réciproquement<sup>19</sup>.

Bien qu'elle ait elle-même été séduite très jeune, son passage dans le dédale qui borde les bas-fonds a été une sorte d'apprentissage, une « révélation » directement liée à l'épreuve du labyrinthe. Bertrand Gervais note d'ailleurs cette particularité du dédale à lignes brisées qui agit comme un espace à découvrir, certes, mais surtout à maîtriser pour celui qui s'y aventure. « Ceux qui s'en échappent [...] en sortent transformés<sup>20</sup> », car ils ont réussi à atteindre son centre, soit l'*East End* imaginaire, et sont ainsi initiés à son architecture et connaissent le chemin pour se rendre en son

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>19</sup> William Thomas Stead, *Pucelles à vendre*, *op. cit.*, p. 119.

<sup>20</sup> Bertrand Gervais, *La ligne brisée. Labyrinthe, oubli et violence*, *op. cit.*, p. 14.

cœur et y revenir facilement. La jeune prostituée entraînée dans le labyrinthe par Mlle X. reste ainsi prisonnière au centre du dédale, incapable de trouver la sortie, alors que sa procureuse va-et-vient dans les détours et les chemins tortueux et poursuit ses sombres activités.

Les nouvelles de Charles Dickens illustrent l'évolution de cet apprentissage liée à la désorientation du voyageur dans la frontière de l'*East End* imaginaire. Dans la nouvelle « Perdu » de *Londres, la nuit*, le narrateur raconte le souvenir de sa première visite dans l'*East End* alors qu'il n'était qu'un enfant. Il s'y était, évidemment, « perdu ». Dans les nouvelles du recueil qui suivent cette anecdote, nous retrouverons un narrateur plus prudent qui parcourt les quartiers pauvres de Londres, d'abord à la suite de l'inspecteur Field<sup>21</sup> puis, en pensées, par le biais de la rêverie. Ainsi, c'est sans bouger de son lit que, dans « Nuit sans sommeil », le narrateur voyage de Paris à la Suisse, du *Macbeth* de Shakespeare<sup>22</sup> à un essai de Benjamin Franklin<sup>23</sup>, retourne dans le temps au moment de l'exécution publique de Frédérick Georges Manning et de son épouse Maria<sup>24</sup> puis revient dans le moment présent en pensant aux hommes écrasés par le poids des chaînes dans la prison de Newgate<sup>25</sup>.

Ce voyage en pensées d'un pays et d'une époque à l'autre constitue l'ultime expérience de l'oubli du dédale, en ce sens que le personnage perd même ses repères spatiotemporels. « Le labyrinthe, parce que théâtre de l'oubli, abolit le temps et impose l'instant multiplié comme seule réalité. Tout s'y mêle, présent, passé et futur,

---

<sup>21</sup> Charles Dickens, « En tournée avec l'inspecteur Field » dans *Londres, la nuit*, *op. cit.*

<sup>22</sup> Charles Dickens, « Nuit sans sommeil » dans *Londres, la nuit*, *op. cit.*, p. 40.

<sup>23</sup> Benjamin Franklin, *L'Art de se procurer des rêves agréables* (1786). (*Ibid.*, p. 39.)

<sup>24</sup> Pendus en 1849 en haut de la prison Horsemonger Lane dans le sud de Londres pour le meurtre de l'amant de Maria Manning. (*Ibid.*, p. 44.)

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 51.

dans des architectures inouïes qui permettent à l'impensable d'advenir<sup>26</sup>. » C'est toujours porté par ses rêveries que le narrateur y retourne, physiquement cette fois, dans la nouvelle qui clôt le recueil, « Un amateur fait sa ronde ». C'est un Dickens à l'aisance semblable à celle des policiers qui jadis l'escortaient qui déambulera désormais la nuit dans les quartiers pauvres de la ville : « En de telles circonstances, c'est mon habitude de considérer ma promenade comme mon secteur de ronde et de me voir moi-même comme un genre supérieur d'agent de police y accomplissant sa tâche<sup>27</sup>. »

Notons que ce labyrinthe qui borde l'*East End* imaginaire encadre également un de nos textes sur le plan formel. En effet, *Pucelles à vendre* s'ouvre directement sur un renvoi au mythe grec de Thésée et du Minotaure<sup>28</sup>, soit l'illustration la plus ancienne de l'imaginaire du labyrinthe à lignes brisées. Astérios, un être mi-homme mi-taureau, avait été enfermé sur l'île de Crète dans un palais appelé Labyrinthe conçu par Dédale. « Le labyrinthe [...] était disposé ingénieusement avec de nombreuses salles et des passages tortueux, afin de soustraire à la vue de tous le honteux produit d'un désir immonde, auquel il devait servir de séjour<sup>29</sup>. » Tous les neuf ans, sept Athéniens et sept Athéniennes devaient être offerts en sacrifice au Minotaure et étaient ainsi envoyés sur l'île pour se perdre dans le Labyrinthe ou encore être tués par le monstre. Thésée, un jeune homme sensible à la souffrance des parents des jeunes sacrifiés, se porta donc volontaire pour être envoyé en Crète. Là-

---

<sup>26</sup> Bertrand Gervais, *La ligne brisée. Labyrinthe, oubli et violence*, op. cit., p. 63.

<sup>27</sup> Charles Dickens, « Un amateur fait sa ronde » dans *Londres, la nuit*, op. cit., p. 203.

<sup>28</sup> « Le labyrinthe était aussi vaste qu'une ville et avait des cours et des galeries sans nombre. Aucun de ceux qui y étaient entrés ne pouvait jamais retrouver la sortie. Ils avaient beau parcourir les innombrables salles pour chercher la porte d'entrée, tout était en vain. Ils ne faisaient que rendre de plus en plus certaine leur perte, dans le labyrinthe inextricable jusqu'à ce qu'ils finissent par être dévorés par le minotaure. » (William Thomas Stead, *Pucelles à vendre*, op. cit., p. 24.)

<sup>29</sup> *Ibid.*

bas, il déroula une bobine de fil pour retracer le chemin parcouru dans le Labyrinthe et réussit à tuer Astérios de manière à revenir vainqueur de l'île.

C'est sous une forme métaphorique que ce mythe clôt le reportage de Stead, qui se termine par un rapide suivi des impacts de la commission d'enquête à l'origine de ce texte : « L'attorney général pense que l'existence d'un péril très grave est admise, un de ceux qu'il est du devoir de tout homme respectant l'humanité et la morale, de combattre lorsqu'il le peut<sup>30</sup>. » L'acte de bravoure de Thésée est ici imité par les membres de la haute société britannique. Si, comme Thésée, ils réussissent à tuer le Minotaure – ici sous la forme du vice de la luxure – ils deviendront du coup les héros de la Babylone moderne. Le texte de Stead invite donc à rejouer le mythe du Minotaure et s'interrompt précisément au moment où ces nouveaux guerriers – l'attorney - osent pénétrer dans le labyrinthe pour aller affronter la bête.

### 3.1.2. L'alors et l'ailleurs, les figures du dépaysement

Ceux qui réussissent à franchir l'épreuve du labyrinthe pour accéder à son centre, se retrouvent alors plongés dans l'*East End* imaginaire qui est dépeint dans les textes de notre corpus comme un tout autre pays. En effet, alors que Jack London explique au chauffeur de son *cab* qu'il ne souhaite pas descendre à la gare, ce dernier réplique : « Je suis ici dans un pays que je ne connais pas. Si cela ne vous va pas de descendre à la gare de Stepney, Dieu me damne si je sais ce que vous voulez faire!<sup>31</sup> » Être dans l'*East End* équivaut ainsi à s'aventurer dans un lieu étranger, exotique, qui dépayse les voyageurs. Un « dépaysement », c'est-à-dire un

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 267.

<sup>31</sup> Jack London, *Le Peuple d'en bas*, *op. cit.*, p. 30.

« arrachement au monde familier » en faveur d'« un univers tout entier caractérisé par son étrangeté et son altérité<sup>32</sup> », peut être de nature historique, géographique, fantastique, social ou existentiel. À la lumière des textes de notre corpus, il semble que l'univers mis en place par l'imaginaire des bas-fonds appelle à un double dépaysement : spatial et temporel.

Dans « Un quartier perturbé », Dickens note certaines différences entre les quartiers pauvres au cœur du labyrinthe et ceux, mieux nantis, qui se situent à l'extérieur du dédale. L'une d'entre elles est liée à l'arrivée du chemin de fer qui fait en sorte que, soudainement, les Londoniens « veulent tous partir quelque part<sup>33</sup> ». Laissés pour compte, les habitants de l'*East End* voient au contraire leur mode de vie ralentir toujours davantage, comme si le temps décélérait au lieu de s'accélérer. En effet, l'habitant de Camden Town au nord-ouest de la ville se hâtera sans cesse comme celui qui doit prendre un train dans cinq minutes, alors qu'à Bethnal Green on regarde les aiguilles tourner doucement autour du cadran en attente d'un lit, d'un repas, d'un travail, de la mort. Cette différence entre les quartiers riches et pauvres sera également perceptible dans leur langage : un enfant pauvre qui part au Norwich Castle pour vérifier l'heure reviendra en prenant le temps de dire « midi moins vingt (*twenty minutes to twelve*) » alors que l'enfant d'une famille aisée et toujours pressée dira « onze heures quarante (*eleven forty*)<sup>34</sup> ». De plus, si l'homme du quartier moderne porte des pantalons « à carreaux comme ceux des employés du chemin de fer », l'homme de l'*East End* portera toujours ses « pantalons de grosse toile raide<sup>35</sup> ».

---

<sup>32</sup> Matthieu Letourneux, *Le Roman d'aventures : 1870-1930*, op. cit., p. 82.

<sup>33</sup> Charles Dickens, « Un quartier perturbé » dans *Londres, la nuit*, op. cit., p. 86.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>35</sup> *Ibid.*

Dans le même ordre d'idée, le texte de Jack London décrit les habitants des bas-fonds à la manière d'un anthropologue qui aurait découvert quelque nouvelle cité étrangère:

Les rues grouillaient d'une race de gens complètement nouvelle et différente, nabots d'aspect miteux, la plupart ivres de bières. [...] Nous ne croisâmes pas un seul *cab* de tout le trajet, et, à la façon dont les gosses couraient après le mien, ce dernier semblait une apparition venue d'un monde surnaturel<sup>36</sup>.

Les habitants, plus monstres et cadavres qu'humains, évoquent ainsi des apparitions tout droit venues d'un autre monde, celui des morts. On plonge dès lors dans le mythique et le surnaturel, c'est-à-dire ce qui échappe à la raison et aux lois de la nature. Cette race « des gens de la rue<sup>37</sup> », à l'écoute de ses passions les plus primaires vit aujourd'hui comme elle « vivait à l'âge de pierre, il y a plus de dix mille ans<sup>38</sup> ». Les bienfaits de la civilisation et de sa modernité ne s'y rendent pas; le train comme les richesses y accèdent difficilement comme si ce « pays » était beaucoup trop éloigné du centre de l'empire alors qu'il est, bien sûr, en son cœur.

De plus, la confusion des sens et des repères spatiotemporels chez les personnages qui pénétraient dans le labyrinthe qui le borde semble ici s'étendre aux lieux, qui deviennent eux-mêmes confus. En effet, il n'est pas choquant de retrouver chez Dickens un mélange anodin de références reliant des époques et des pays improbables dans « En suivant la marée » :

Certains des éléments de cette vapeur piquante qui survolait la Tamise à Londres venaient peut-être de la poussière de momies, des atomes desséchés du Temple de Jérusalem, des empreintes de sabots de chameaux, des lieux d'éclosion des crocodiles, des grains attachés aux visages de Sphinx au nez cassé, des débris abandonnés par des caravanes de marchands enturbannés, des brins de la végétation des jungles, de la neige glacée de l'Himalaya<sup>39</sup>.

---

<sup>36</sup> Jack London, *Le Peuple d'en bas*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 250.

<sup>39</sup> Charles Dickens, « En suivant la marée » dans *Londres, la nuit*, *op. cit.*, p. 173.

À la manière du *Monde perdu* (1912) de Conan Doyle<sup>40</sup>, ce monde égaré sur le plan géographique le sera également sur le plan temporel. En effet, nous ne sommes pas figés à une époque précise de l'Histoire puisque les références à l'Antiquité égyptienne côtoient celles de la *Bible* et des jungles sud-américaines découvertes pendant la Renaissance. Le temps de l'imaginaire des bas-fonds n'est donc ni linéaire ni fixe, il est confus. Confus comme l'homme qui honore toujours l'ancienne mode vestimentaire et qui attend patiemment alors que le reste du monde prend un train. Confus comme la nature qui laisse entr'ouvertes des failles où se glissent le surnaturel et les mythes d'un autre âge. Confus comme celui qui, perdu, s'aventure dans le labyrinthe qui borde et protège les bas-fonds de Londres. Confus comme ceux qui, trop tard, se rendent compte qu'ils n'en ressortiront plus jamais.

Bref, dans l'imaginaire des bas-fonds victoriens nous ne sommes plus dans le Londres du XIX<sup>e</sup> siècle, mais plutôt partout et à toutes les époques où le Londres victorien n'est pas. Ce « lieu de nulle part » qui reprend les mythes, l'organisation, la structure, les personnages et de véritables sites du monde se trouve plutôt à être, selon la terminologie de Kibédi Varga, un « anti-monde ». En effet, ce n'est pas « un monde en désordre, qui se situerait radicalement en dehors du monde ordinaire, c'est plutôt un monde qui s'oppose à celui-ci et garde donc, avec le monde qui nous est familier, un rapport antinomique précis<sup>41</sup>. » Ce monde renversé, cet envers qui se situe dans notre cas géographiquement « en dessous » du Londres victorien fait partie

---

<sup>40</sup> Conan Doyle aura donc exploré dans son œuvre les deux types de monde perdu, soit celui qui est introuvable dans son *Monde perdu*, mais également celui des bas-fonds où l'on doit se perdre pour pouvoir entrer à travers ses nouvelles mettant en vedette Sherlock Holmes. En effet, le terrain de jeu du célèbre détective se situe majoritairement dans les bas-fonds de Londres, qu'il connaît très bien pour y avoir enquêté à plusieurs reprises, mais également pour le fréquenter assidument. Pensons entre autres à son penchant marqué pour les fumeries d'opium de Limehouse. Ses contacts avec les garçons vagabonds de l'*East End* l'ont d'ailleurs très souvent aidé à résoudre ses enquêtes (filatures, informations, etc.).

<sup>41</sup> A. Kibédi Varga, « Le burlesque. Le monde renversé selon la poétique classique » dans J. Lafond et A. Redondo (dir.), *L'image du monde renversé et ses représentations littéraires et para-littéraires de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle au milieu du XVII<sup>e</sup>, op. cit.*, p. 153.

intégrante du monde à l'endroit selon le chercheur. En effet, son existence dépend de son pendant, c'est-à-dire de sa négation, et chaque partie incarne du même coup ce que l'autre n'est pas<sup>42</sup>.

### 3.2 Les bas-fonds sens dessus dessous

L'homme libre et le condamné, l'ombre et la lumière, la vie et la mort. La littérature des bas-fonds se plaît à mettre en rapport ces termes antagonistes et à faire de leur choc une véritable esthétique. La rencontre des contraires est en effet un élément essentiel à la topique des mondes à l'envers. On y exploite amplement les figures de style dites d'opposition, dont l'oxymore et l'antithèse qui créent de multiples ruptures de sens destinées à interpeler le lecteur. Ainsi, dans les textes de notre corpus, les thèmes de la misère, de l'ombre et de la mort sont constamment placés en comparaison avec leur envers. Jack London fera d'ailleurs de ce choc des univers un *leitmotiv* de son texte : « Un proverbe chinois prétend que, si un homme vit dans l'oisiveté, un autre homme meurt de faim à sa place, et Montesquieu ajoute : "Si plusieurs tailleurs travaillent à l'habit d'un seul homme, beaucoup d'autres hommes n'auront pas de quoi se vêtir".<sup>43</sup> »

À l'instar des mondes renversés, les concepts de civilisation et de l'urbain intiment également la présence de contrastes. En effet, dans le premier tome de son essai *De la misère des classes laborieuses*, Eugène Buret, un contemporain de nos auteurs, note avec justesse qu'on peut concevoir l'existence de la civilisation

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 153-154.

<sup>43</sup> Jack London, *Le Peuple d'en bas*, *op. cit.*, p. 122-123.

uniquement si on connaît son envers, soit la sauvagerie<sup>44</sup>. La richesse et la pauvreté sont également des concepts proprement urbains, car c'est dans les villes que sont accumulés les trésors avec lesquels le dénuement des classes laborieuses et des paysans fait contraste<sup>45</sup>. Les bas-fonds, constituent, quant à eux, une expérience « intrinsèquement liée à la ville<sup>46</sup> » comme le souligne Dominique Kalifa. La ville, ce lieu d'où émergent les contrastes, se trouve donc ainsi très facilement à même de produire son propre double inversé au sein de ses quartiers corrupteurs et corrompus. « Enfants de Sodome et de Babylone, [les bas-fonds] portent la marque d'une "urbaphobie" qui s'exacerbe au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>47</sup> ». L'aventure urbaine se transforme inévitablement en « més-aventures » dès lors qu'on bascule dans les bas-fonds, l'envers urbain, le lieu de « dépaysement » ultime<sup>48</sup>.

### 3.2.1 Londres, la nuit

Nos textes à l'étude regorgent de contrastes qui témoignent de manière frappante de la nature, ou plutôt, de la « contre-nature » que sont les bas-fonds en opposition aux districts avoisinants. L'intitulé du recueil *Londres, la nuit* pose cette comparaison entre « Londres » et « la nuit », cette dernière étant une figure à la fois ambivalente et contradictoire selon l'historien des idées Alain Cabantous. En effet, la nuit peut être associée à l'envers du jour, à l'absence de lumière qui provoque une

---

<sup>44</sup> Eugène Buret, *De la misère des classes laborieuses en Angleterre et en France de la nature de la misère, de son existence, de ses effets, de ses causes, et de l'insuffisance des remèdes qu'on lui a opposés jusqu'ici, avec l'indication des moyens propres à en affranchir les sociétés*, Paris : Aalen Scientia, 1979 [1841], vol. 1, p. 118.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 121-123.

<sup>46</sup> Dominique Kalifa, *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, *op. cit.*, p. 26.

<sup>47</sup> *Ibid.*

<sup>48</sup> Matthieu Letourneux, *Le Roman d'aventures : 1870-1930*, *op. cit.*, p. 82.

angoisse liée à la diminution des sens de la vue et de l'ouïe. Or, elle est également propice à la méditation et l'émerveillement. C'est d'ailleurs de cette fascination de la ville endormie que sont nées plusieurs des nouvelles de Dickens, dont « Promenades nocturnes<sup>49</sup> » et « Un amateur fait sa ronde ». De plus, si l'obscurité encourage le criminel à commettre son crime qu'elle entoure d'un voile noir, l'adage veut également que la nuit porte conseil aux âmes tourmentées<sup>50</sup>. C'est également le moment propice au déploiement de l'impossible et du surnaturel qui crée une confusion entre le réel et l'imaginaire. André Topia le soulignera d'ailleurs dans sa préface de *Londres, la nuit* :

Ce que ces textes ont en commun est qu'on y voit le Londres de Dickens osciller sans cesse entre l'observation réaliste et la rêverie romantique, entre les activités diurnes et des transfigurations nocturnes qui prennent parfois une intensité quasi hallucinatoire, et plus profondément entre le passé et le présent, entre le monde des vivants et le monde des morts<sup>51</sup>.

Il y a donc un rapprochement entre l'imaginaire des bas-fonds dépeints dans les textes de Dickens et la nuit. Quiconque déambule dans l'un ou l'autre se voit aussitôt marginalisé. En effet, dans « En suivant la marée », la seule présence de Dickens dans les rues après le coucher du soleil fera de lui un être aussi suspect que l'habitant de l'*East End* : « Finalement, nous serrâmes la main de notre digne ami le Caban et courûmes sur tout le chemin [des quais] jusqu'à Tower Hill, parfois sous les regards

---

<sup>49</sup> « Il y a quelques années, une incapacité temporaire à dormir, imputable au souvenir d'un événement pénible, me poussa à marcher dans les rues toute la nuit, pendant plusieurs nuits successives. Il m'aurait peut-être fallu beaucoup de temps pour surmonter ce trouble si j'avais essayé de le soigner en restant au lit; mais il fut rapidement vaincu grâce à un vigoureux traitement qui consista à me faire lever dès que je m'étais couché, et à me faire sortir pour me faire rentrer à l'aube fatigué. » (Charles Dickens, « Promenades nocturnes » dans *Londres, la nuit, op. cit.*, p. 93) Ici, la nuit agit comme une cure pour Dickens alors que dans sa nouvelle « En suivant la marée » par exemple, elle est synonyme de crime et de chasse aux voleurs.

<sup>50</sup> Alain Cabantous, *Histoire de la nuit XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris : Fayard, 2009, p. 18.

<sup>51</sup> André Topia, « Préface » dans *Londres, la nuit, op. cit.*, p. 10.

très soupçonneux de la police, avant de pouvoir nous réchauffer<sup>52</sup>. » De plus, tous deux supposent une désorientation et une rupture spatiotemporelle puisqu'après le coucher du soleil, l'environnement familier s'efface pour laisser place à l'ombre et l'absence, à des espaces noirs qui semblent vides<sup>53</sup>. On y retrouve également le choc des contraires qui se rencontrent car à la noirceur s'oppose la clarté éphémère des rayons de lune, les lumières qui émanent çà et là des maisons et des quelques becs à gaz dans les rues<sup>54</sup>. L'être sans feu ni lieu passe sous la fenêtre d'un homme endormi tout comme l'homme libre tourne le coin de la prison où gît le condamné<sup>55</sup>.

En bref, l'union de « Londres » et de « la nuit » renverse la conception de l'époque selon laquelle l'Empire britannique sous Victoria est celui sur lequel « le soleil ne se couche jamais »<sup>56</sup>. En effet, même si plusieurs textes de *Londres, la nuit* se déroulent durant la journée, la nuit, ses métaphores et ses symboles s'y glissent tout de même de manière à donner l'impression au lecteur que les bas quartiers ne connaissent que l'ombre, l'opacité, le mystère, le rêve et les monstres qui s'y déploient. Car si les crimes sont commis pendant la nuit, l'enquête qui fera face à son mystère aura lieu le jour. L'ombre des événements nocturnes viendra ainsi ternir les rayons du soleil. Pensons notamment au cas du policier cité par Dickens dans son

---

<sup>52</sup> Charles Dickens, « En suivant la marée » dans *Londres, la nuit*, *op. cit.*, p. 192.

<sup>53</sup> Alain Cabantous, *Histoire de la nuit XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 41.

<sup>54</sup> « Et alors, ce que la créature sans feu ni lieu désirait ardemment, c'était le moindre signe de compagnie, le moindre lieu éclairé, le moindre mouvement, le moindre indice suggérant que quelqu'un était encore debout – ou même simplement éveillé, car l'œil de la créature sans feu ni lieu cherchait des lumières aux fenêtres. » (Charles Dickens, « Promenades nocturnes » dans *Londres, la nuit*, *op. cit.*, p. 95.)

<sup>55</sup> Cette antithèse se retrouve dans la nouvelle « A visit to Newgate » de Dickens : « [...] as [people] pass one particular angle of the massive wall [of Newgate] with a light laugh or a merry whistle, they stand within one yard of a fellow-creature, bound and helpless, whose hours are numbered, from whom the last feeble ray of hope has fled for ever, and whose miserable career will shortly terminate in a violent and shameful death<sup>55</sup>. » (Charles Dickens, « A Visit to Newgate » dans *Selected Short Fiction*, *op. cit.*)

<sup>56</sup> Philippe Chassaing, « Londres. Capitale du monde » dans *Historia. Londres, capitale du monde 1837-1901*, Hors-série (2015), p. 11.

anecdote « La paire de gants » qui s’amorce avec la découverte du corps d’Éliza Grimwood « gisant sur le sol de sa chambre, la gorge tranchée » et dont il a fallu examiner « le corps et fouiller la chambre » au lever du jour<sup>57</sup>.

Dans le cas des mendiants de Jack London, l’anticipation quasi obsessionnelle d’une nuit sans abri suffit à occuper chacune de leurs journées. En effet, quatre tentatives auront été nécessaires au reporter pour se faire accepter dans un asile de nuit puisqu’il lui aura fallu se mettre en ligne dès trois heures de l’après-midi afin d’obtenir un lit<sup>58</sup>. De plus, si le mendiant souhaite bénéficier du déjeuner dominical gratuit offert par l’Armée du Salut, il doit s’y présenter dès sept heures pour avoir une des portions distribuées à partir de onze heures, qui sera suivie de l’office à midi. Ainsi, le jour est pour les personnages du *Peuple d’en bas* synonyme d’attente, c’est un moment propice à la rêverie diurne peuplée de ce qu’ils étaient autrefois, de ce qu’ils sont aujourd’hui mais jamais de ce qu’ils deviendront plus tard. C’est dans les longues files d’attente que Jack London recueillera la majorité des témoignages des gens dont il aura emprunté le mode de vie, en attendant à l’asile de Whitechapel, à celle de Poplar, dans les baraquements de l’Armée du Salut, etc.

Or, si l’indigent choisit plutôt de se trouver du travail, il doit également s’armer de patience puisqu’il faut attendre aux portes des usines et dans les *docks* que des postes se libèrent ou bien parce que son lieu de travail se situe à « une bonne trotte »<sup>59</sup>. Pensons aux usines de Stepney ou encore aux champs de houblon

---

<sup>57</sup> Charles Dickens, « Trois anecdotes de détectives » dans *Histoires policières*, *op. cit.*, p. 54.

<sup>58</sup> Jack London, *Le Peuple d’en bas*, *op. cit.*, p. 88.

<sup>59</sup> « Il était midi sonné lorsque je me retrouvai dans la rue, et je ne savais plus si je sortais de l’Armée du Salut ou bien d’une prison. La journée était à moitié passée, et il y avait une bonne trotte jusqu’à Stepney. Nous étions d’ailleurs dimanche, et l’on aurait pu demander ce qui poussait un homme affamé à rechercher du travail spécialement un dimanche. D’autant plus que je pensais avoir eu une nuit assez pénible à déambuler dans les rues, et une matinée assez harassante pour avoir le droit de déjeuner. J’abandonnai donc mes projets de recherche de travail, hélai un bus et y montai. » (*Ibid.*, p. 119.)

qu'évoque Jack London dans lesquels se rendent près de quatre-vingt mille Londoniens au moment de la moisson<sup>60</sup>. Même loin des murs sombres de la capitale, leur seule présence suffit à pervertir le soleil et ramène sans cesse le spectre de la nuit, son opacité et son brouillard: « Leur présence, leur existence est une insulte au soleil qui luit dans les cieux et à la verte nature qui pousse tout autour d'eux; les arbres vigoureux et sains jettent sur eux l'anathème<sup>61</sup>. » S'ils réussissent à se trouver du travail, nos personnages seront enfermés dans quelque industrie ou navire. En bref, confinés entre les murs des usines ou des navires sombres, perdus dans l'immensité dense des champs de houblon, indistincts dans la foule qui attend aux portes de l'asile, nos mendiants sont pour ainsi dire cachés, reclus, écartés des attraits et des joies de la vie diurne. Pendant ce temps, près d'eux dans les parcs, « les bourgeois du *West End*, bien habillés, en compagnie de leurs épouses et de leurs progénitures, se promenaient là par milliers pour prendre l'air<sup>62</sup>. »

Certains de nos miséreux ont même choisi de faire fi du jour et de se laisser emporter par la nuit et ses songes à toutes heures, le jour devenant ainsi un substitut de la nuit :

Nous [Jack London et un jeune mendiant socialiste] montâmes l'étroite allée de graviers [du jardin de Spitalfields]. Sur les bancs qui la bordaient, on pouvait voir des corps humains misérables et tout tordus [...]. Un vent aigre et glacé soufflait, et toutes ces créatures se pelotonnaient dans leurs haillons, dormant pour la plupart ou bien s'y essayant. Ici, une douzaine de femmes de vingt à soixante-dix ans s'étaient affalées sur les bancs. Près d'elles, un petit enfant, qui pouvait bien avoir neuf mois, était étendu, endormi à plat sur le bois dur du banc, sans oreiller sous la tête ni couverture sur le corps, et sans que personne songeât à le surveiller. Un peu plus loin, une demi-douzaine d'hommes dormaient tout debout, appuyés les uns sur les autres pour ne pas tomber<sup>63</sup>.

---

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 141-142.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 67-68.

Il n'est jamais de certitude lorsqu'on croise un corps effondré dans un coin. Il s'agit peut-être d'un homme mort dont on ne savait que faire de la dépouille, ou bien d'un mendiant endormi là pour quelques minutes en attendant qu'un *bobby*<sup>64</sup> ne l'y chasse. En effet, la nuit durant, les *policemen* « condamnent ceux qui n'ont pas d'abri à marcher toute la nuit, ils les chassent des portes et des passages, et leur ferment l'entrée des parcs<sup>65</sup> » selon ce que rapporte Jack London qui aura lui-même « porté la bannière<sup>66</sup> » pendant une nuit complète.

La nuit sera ainsi synonyme d'angoisse et de peur pour les personnages de Jack London. Or, dans *Londres, la nuit*, Dickens parlera plutôt de la nuit comme d'une plongée dans le rêve et sa folie : « Un malade m'a dit, la dernière fois que j'étais dans un hôpital de ce genre : "Monsieur, je suis souvent capable de voler dans les airs." Je me suis dit, à moitié honteux, que moi aussi - la nuit<sup>67</sup>. » Celui qui dort devient fou, car il peut « voler dans les airs » et même dîner avec la reine Victoria « en chemise de nuit » avec au menu « des pêches et des macaronis<sup>68</sup> ». Ainsi les rêves mettent en scène un monde à l'envers selon l'acception d'Antoine Furetière<sup>69</sup> et le rendent des plus crédibles aux yeux du rêveur – ou du fou. Or, cette « descente » dans le subconscient du rêveur, ce cheminement vers le bas donc, ramène le rêveur au sommet du monde pendant cet instant où il dîne avec Sa Majesté ou alors qu'il fait

---

<sup>64</sup> On surnommera en effet les policiers des *bobbies* (ou *peelers* en Irlande) en référence à sir Robert Peel, le Ministre de l'Intérieur et futur Premier Ministre à l'origine de la réforme policière de 1829. (Véronique Dumas, « Scotland Yard » dans *Historia. Londres, capitale du monde 1837-1901*, Hors-série (2015), p. 90.)

<sup>65</sup> Jack London, *Le Peuple d'en bas*, *op. cit.*, p. 107.

<sup>66</sup> Signifie dans l'argot « Marcher dans les rues toute la nuit » (En anglais : « *To carry the banner* ») (*Ibid.*, p. 104.)

<sup>67</sup> Charles Dickens, « Promenades nocturnes » dans *Londres, la nuit*, *op. cit.*, p. 103-104.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>69</sup> Nous renvoyons ici à la définition du *Dictionnaire universel*, qui concevait le monde à l'envers comme le lieu de toutes les inversions pour créer un comique de carnaval (marcher sur les mains, la femme commande le mari, etc.). (Antoine Furetière, « Monde » dans *Dictionnaire universel*, *op. cit.*)

des promenades à cheval avec Son Altesse le prince consort<sup>70</sup>. Dickens avouera d'ailleurs lui-même avoir souvent organisé de pareilles réceptions royales pendant ses songes nocturnes, car ce n'est qu'à ce moment que toutes les frontières du possible s'ouvrent, faisant des rêves « la folie qui accompagne la raison de chaque jour<sup>71</sup>. »

Le rêve et la folie ont ceci en commun qu'ils repoussent les limites du possible en transformant le monde de manière à ce que le réel, le probable, le plausible et l'impensable aient autant de crédibilité<sup>72</sup>. Le présent peut y rencontrer le passé comme les vivants peuvent y retrouver leurs défunts. Étymologiquement, le fou, c'est l'idiot, l'ignorant<sup>73</sup>. Or, la nuit est elle-même synonyme d'ignorance puisqu'on ne voit rien mis à part l'ombre. Dans « En suivant la marée », Dickens avoue d'ailleurs que cette nuit-là, « toutes les couleurs, à part le noir, semblaient avoir disparu du monde<sup>74</sup> ». Cette nuit sans repère amène avec elle le rêve qui, ensemble, conduisent à la folie. La folie d'être perdu, de se perdre soi-même et mieux ouvrir le champ des possibles. Si les bas-fonds de Londres sont ainsi constamment engloutis par la nuit et la folie. Et celui qui souhaiterait y entrer a perdu, comme sa destination, tout bon sens. Ce qui était écrit sur les portes du palais de Dédale s'applique également dans les bas-fonds de la capitale: « Vous qui entrez ici abandonnez tout espoir<sup>75</sup> » - ou toute raison. En témoigne en ouverture le texte *Peuple d'en bas* où Jack London demande candidement à des citoyens des indications pour se rendre dans l'*East End* : « Il était visible que je n'étais pour eux qu'un simple fou,

---

<sup>70</sup> Charles Dickens, « Promenades nocturnes » dans *Londres, la nuit*, op. cit., p. 104.

<sup>71</sup> *Ibid.*

<sup>72</sup> Patrick Dandrey, « De Copernic à Descartes et Cyrano : un monde qui s'inverse » dans L. Desjardins (dir.), *Les Figures du monde renversé de la Renaissance aux Lumières. Hommage à Louis van Delft*, op. cit., p. 30.

<sup>73</sup> Le Robert, « Fou » dans *Dictionnaire culturel en langue française*, op. cit., vol. 2, p. 1131.

<sup>74</sup> Charles Dickens, « En suivant la marée » dans *Londres, la nuit*, op. cit., p. 176.

<sup>75</sup> William Thomas Stead, *Pucelles à vendre*, op. cit., p. 28.

venu les trouver avec plus de lettres de recommandation que de bon sens, et dont ils flattaient poliment la manie<sup>76</sup>. »

### 3.2.2 Dans l'ombre de la mort : le monstre

Dans ce lieu, il n'y a au fond qu'une ligne mince entre celui qui « s'enfonce » dans le sommeil et l'autre, plus imprudent, qui « plonge » vers la mort. Tous deux supposent un cheminement vers le bas. En effet, si la nuit peut être associée à une agréable folie, les textes de notre corpus, quelques fois moins poétiques, la rapprochent également de la mort. Cette métaphore fait écho à la définition proposée par Furetière dans son *Dictionnaire*, c'est-à-dire que la nuit « se dit poétiquement de la mort. On dit la nuit du tombeau pour dire la mort<sup>77</sup> ». Dans ces ruelles trop étroites et ces caves trop profondes pour parvenir à cueillir les rayons du jour, le cri du condamné et la souffrance du mourant rappellent sans cesse la fragilité de la vie. La mort, c'est l'ultime altérité<sup>78</sup> et du coup la plus fascinante qui soit associée aux bas-fonds.

Dans les bas-fonds de la capitale, on retrouve autant la mort que ses disciples, ceux qui sont venus faucher la vie : les fantômes, les spectres et les monstres. Les défunts, c'est-à-dire leur mémoire, souvenirs, traces, ou corps, ont d'ailleurs une juste place dans « Promenades nocturnes ». En effet, alors que le narrateur longe les murs hauts et sombres de l'Abbaye de Westminster, il imagine de « vastes armées de morts

---

<sup>76</sup> Jack London, *Le Peuple d'en bas*, op. cit., p. 25.

<sup>77</sup> Antoine Furetière, « Nuit » dans *Dictionnaire universel*, op. cit.

<sup>78</sup> Michel Fournier, « La topique du monde renversé dans le discours pamphlétaire de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle : du monde à l'envers à l'Autre Monde » dans *Les Figures du monde renversé de la Renaissance aux Lumières*, op. cit., p. 136.

» de quelques cités anciennes qui prennent vie et « déborde[nt] sur les collines et les vallées au-delà de la ville [en se répandant] tout autour, Dieu sait jusqu'à quelle distance<sup>79</sup> ». Durant ses déambulations nocturnes, il y rencontre des hommes à la frontière du spectre et du démon, se confondant lui-même avec un fantôme alors qu'il croise une créature gémissante<sup>80</sup>. Ses pensées sont également hantées par la mort, alors que se répandent les références au crâne de Yorick<sup>81</sup>, à la dépouille récemment enterrée du criminel au corps malade Horace Kinch<sup>82</sup> et à tous ceux qui ont été pendus sur la place publique et qui hantent désormais l'Old Bailey.

Même les policiers sont synonymes de mort dans les bas-fonds de Londres, car ils enlèvent le peu de vie qu'il reste aux démunis en les embarquant avec eux pour peut-être ne plus reparaître. C'est d'ailleurs avec un respect intéressé que les criminels font place à l'inspecteur Field durant sa tournée avec Dickens. L'agent a en effet envoyé dans les colonies de la Nouvelle-Galles-du-Sud les « frères, sœurs, pères, mères, amis et amies<sup>83</sup> » des habitants du Château des Rats qui « tremblent devant lui » et qui brûlent tous autant qu'ils sont de « s'attirer ses faveurs<sup>84</sup> ». Car si

---

<sup>79</sup> Charles Dickens, « Promenades nocturnes » dans *Londres, la nuit, op. cit.*, p. 107.

<sup>80</sup> « La créature ressemblait à un jeune homme de vingt ans, au sourcil broussailleux, mal rasé, et elle portait de vagues haillons qu'elle maintenait d'une main. Elle tremblait de la tête aux pieds et claquait des dents, et alors qu'elle me fixait du regard – persécuteur, démon, fantôme, je ne sais trop ce qu'elle voyait en moi -, un gémissement sortait de sa bouche et elle semblait vouloir me mordre, comme un chien qu'on a dérangé. » (*Ibid.*, p. 106-107.)

<sup>81</sup> Yorick est un personnage tiré de la pièce *Hamlet* de Shakespeare. Ancien bouffon du roi, on aurait déterré son crâne en creusant la tombe d'Ophélie. (*Ibid.*, p. 98.)

<sup>82</sup> Horace Kinch, un homme dans la fleur de l'âge, est mort en prison d'une maladie que Dickens appellera la « pourriture sèche », c'est-à-dire « une tendance à traîner et à paresser » et dont le laisser-aller général entraîne même l'individu le plus respectable dans les vices et l'indigence. (*Ibid.*, p. 102.)

<sup>83</sup> Charles Dickens, « En tournée avec l'inspecteur Field » dans *Londres, la nuit, op. cit.*, p. 151.

<sup>84</sup> *Ibid.*

les spectres que rencontre Dickens autour de l'Old Bailey<sup>85</sup> terrorisent le courageux, les menaces de ces policiers paralysent littéralement les brigands des lieux.

Or, ces personnages n'en demeurent pas moins en enfer. La monstruosité même des lieux et des personnages rappelle sans cesse l'autre monde, ce lieu ultime de perdition où le corps et son âme sont à jamais perdus, ruinés. En effet, nos personnages sont devenus des monstres en pénétrant une fois de trop dans les bas-fonds du Londres victorien, car ces lieux eux-mêmes monstrueux les ont pervertis. Le « monstre » se veut l'antithèse de l'homme ou plutôt un homme « outre le cours de la nature<sup>86</sup> », à qui il manque quelque chose, qui est à un état inférieur de l'évolution. Dans « Perdu », Charles Dickens rapporte sa mésaventure alors qu'il s'était un jour égaré dans l'*East End* étant petit. Si « toutes les rues semblaient immensément larges, les maisons hautes et tout ce qui [l']entourait imposant et mystérieux », le Temple Bar lui « semblait être un ancien lieu maléfique<sup>87</sup> » tout comme les deux « aimables monstres » de l'horloge de l'église de Saint-Dunstan<sup>88</sup>. Le jeune Dickens partit à la recherche des Géants de pierre du Guildhall<sup>89</sup> qui se sont avérés « très imposants » du fait de leur « piédestal de douze mètres de hauteur<sup>90</sup> ». Dans ce témoignage comme dans les autres textes de notre corpus, la monstruosité des hommes comme des lieux est une caractéristique qui revient souvent lorsqu'il s'agit des bas-fonds de Londres.

---

<sup>85</sup> Haute cour criminelle britannique (Charles Dickens, « Promenades nocturnes » dans *Londres, la nuit*, *op. cit.*, p. 100.)

<sup>86</sup> Bernd Renner, « Entre science et satire : figures de monstruosité et monde renversé dans les traités d'Ambroise Paré » dans L. Desjardins (dir), *Les Figures du monde renversé de la Renaissance aux Lumières*, *op. cit.*, p. 214.

<sup>87</sup> Charles Dickens, « Perdu » dans *Londres, la nuit*, *op. cit.*, p. 57.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>89</sup> « Le Guildhall était décoré de deux statues de Gog et Magog, géants qui, selon une légende britannique, occupèrent l'Angleterre et furent finalement vaincus et faits prisonniers à Londres. » (Note en bas de page par André Topia dans Charles Dickens, « Perdu » dans *Londres, la nuit*, *op. cit.*, p. 56.)

<sup>90</sup> Charles Dickens, « Perdu » dans *Londres, la nuit*, *op. cit.*, p. 58.

Le « monstre », du latin *monstrum* (« qui montre la volonté des dieux », « faire penser à », « faire se souvenir », « avertir »<sup>91</sup>) se veut dans les fictions le messager d'une vérité codée<sup>92</sup> selon Bernd Renner. Il y a donc dans le grand, le laid, la contre-nature quelque chose à lire et à comprendre concernant les éléments considérés comme naturels et normaux. Dans un monde fictionnel, la monstruosité exige une rationalisation et une interprétation de la part du lecteur qui vise souvent à la remise en cause ou la dénonciation de certains éléments du monde non-fictionnel<sup>93</sup>. Figure récurrente dans les mondes à l'envers, le monstre est l'envers difforme de l'homme civilisé, comme si la laideur de l'habitant des bas-fonds était le véritable visage de l'homme du monde à l'endroit. La laideur du monstre, c'est-à-dire des bas-fonds et de ses habitants, n'est peut-être ici qu'un miroir de l'âme de la société qui l'a créé.

### 3.2.3 Une contre-société

L'antimonde que sont les bas-fonds dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle se pose ainsi comme un miroir qui montre les failles des hommes et des lieux du monde de référence. Sa glace inverse ainsi le jour et la nuit, le réel et l'imaginaire, la vie et la mort, mais elle modifie également le point de vue de celui qui s'y mire. S'il regarde le miroir devant lui, il y verra ce qui se trouve en arrière de lui. Alors qu'un miroir accroché sur un mur inverse le point de vue de l'avant vers l'arrière, et que la droite devient la gauche, une glace déposée sur le sol renversera, quant à elle, le haut et le

---

<sup>91</sup> Le Robert, « Monstre » dans *Dictionnaire culturel en langue française*, *op. cit.*, vol. 3, p. 722.

<sup>92</sup> Bernd Renner, « Entre science et satire : figures de monstruosité et monde renversé dans les traités d'Ambroise Paré » dans L. Desjardins (dir.), *Les Figures du monde renversé de la Renaissance aux Lumières*, *op. cit.*, p. 326.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 330.

bas également. Les bas-fonds de Londres, lieux souterrains, abyssaux, dans les caves et les trous de l'*East End* réel, se présentent ainsi comme un de ces miroirs déposés aux pieds de la toute puissante Angleterre qui renverse ainsi de manière soudaine le monde de référence. L'homme politique ou aisé qui se trouvait initialement très haut dans la sphère sociale, se retrouve dès lors très loin dans les profondeurs forgées par le reflet. Au contraire, le marginal et l'exclu foulé au sol dans monde à l'endroit prend la place du maître dans l'imaginaire. Il se forme ainsi dans les bas-fonds du Londres de notre corpus une « contre-société », c'est-à-dire une société structurée dans une logique d'inversion de la pyramide sociale de Londres, où les mendiants, voleurs, prostituées, fous et tout autre type de criminel condamné par la loi y trouvent refuge et possèdent tous les pouvoirs. La contre-société les protège et condamne les dirigeants et décideurs du monde à l'endroit qui se voient ainsi confinés dans la marge.

L'importance qu'accordent les textes de notre corpus aux criminels, prostituées et mendiants témoigne de leur nouveau prestige dans l'*East End* imaginaire. Toute l'attention est fixée sur eux, sur ce qu'ils font, ce qu'ils ont vécu, où ils dorment, ce qu'ils mangent, etc. qui rappelle l'engouement du monde à l'endroit pour la famille royale et les parlementaires. Le récit de Jack London sur le jour du couronnement d'Édouard VII illustre fort bien cette inversion des rôles : « On a couronné un roi aujourd'hui, il y a eu de grandes réjouissances et beaucoup de folies, et me voilà, perplexe et triste. Je n'ai jamais rien vu de comparable à ce *spectacle costumé*, sauf les *cirques* américains et les ballets de l'Alhambra – je n'ai jamais rien vu d'aussi *désespéré* ni d'aussi *tragique*<sup>94</sup>. » D'ailleurs, le narrateur reste perplexe. Le défilé qu'il est en train de regarder est-il réel ou est-il plutôt « un conte de fées », « un rêve » rempli de « pitreries invraisemblables » et complètement

---

<sup>94</sup> Jack London, *Le Peuple d'en bas*, *op. cit.*, p. 121. (Nous soulignons)

« délirant »<sup>95</sup>? Ce doute fait écho à celui du monde à l'endroit au sujet de la perception de l'*East End*, ces quartiers méprisés et méconnus qui se situent « là-bas quelque part<sup>96</sup> » et auquel personne ne s'intéresse vraiment parce que ce qui s'y trouve est précisément trop désespéré et tragique.

Ce basculement de la position sociale à travers le miroir interchange du même coup les rôles du criminel et de la victime. La consigne sur laquelle repose le projet de Stead résume assez bien à elle seule les valeurs de l'*East End* imaginaire : « liberté du vice, répression du crime<sup>97</sup> ». Si la première affirmation se présente de manière évidente comme l'envers de ce qu'on retrouverait à Londres (« condamnation du vice »), nous verrons que la seconde l'est tout autant. En effet, la prostituée dans *Pucelles à vendre* passera au fil du texte de criminelle à victime. Ce sont les clients sadiques des bordels, ceux devant qui « tout le monde doit céder le pas<sup>98</sup> » à Londres ainsi que les proxénètes qui sont responsables des crimes et que l'on doit punir dans le monde à l'envers, et non plus les prostituées. Jack London abondera dans le même sens dans son argumentaire qui clôt *Le Peuple d'en bas* :

En résumé, la société doit être remaniée complètement, et avoir à sa tête une gestion responsable. Celle qui s'y trouve aujourd'hui est incapable, c'est indiscutable. Elle a soutiré au Royaume-Uni le meilleur de son sang, et a affaibli les gens qui lui ont fait confiance, et qui sont restés sur le sol de la mère patrie, à un point tel qu'ils ne sont même plus capables de prendre place dans la compétition internationale<sup>99</sup>.

Ici, tout est renversé et ce seront ces gestionnaires « au petit pied<sup>100</sup> » décrits dans le texte comme des irresponsables, des incapables et des sangsues des forces du peuple que Jack London veut faire tomber. Notons que ce sont là des qualificatifs appliqués

---

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>97</sup> William Thomas Stead, *Pucelles à vendre*, *op. cit.*, p. 180.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 178.

<sup>99</sup> Jack London, *Le Peuple d'en bas*, *op. cit.*, p. 248.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 249.

aux criminels et aux mendiants du monde à l'endroit qui sont employés pour nommer ces « nouveaux criminels ».

Ce changement des rôles se traduit également par la condamnation des policiers dans *Pucelles à vendre*, symboles de la loi et de l'ordre. Abus de pouvoir, vol des gains, vengeance, manipulation, les accusations portées contre eux par le reporter sont sévères : « Augmenter en quoi que ce soit ou à quelque titre que ce soit le pouvoir des hommes en uniforme sur les femmes qui ne trouvent pas même de l'appui chez leur propre sexe, est un crime contre la liberté et la justice [...] <sup>101</sup>. » Le policier est le meilleur ami de l'entremetteuse et de la patronne du bordel, car s'il n'est pas un client, il accepte de fermer les yeux sur leurs activités en échange de quelques livres sterling <sup>102</sup>. Semblable au criminel qui connaît tous les détails sordides de son propre crime, la police est au courant de ce qui se trame réellement dans les bas quartiers de Londres, « mais elle se garde bien de les divulguer <sup>103</sup> » par intérêt, avidité et indifférence.

Ce tableau que dresse Stead des agents de police diffère grandement de celui offert par Dickens qui tend à les peindre sous un meilleur jour dans ses nouvelles policières bien que l'incompétence réelle ou du moins fictive des agents de Scotland Yard soit notoire dans la littérature, notamment grâce aux écrits d'Arthur Conan Doyle <sup>104</sup>. Elle fait toutefois écho à la critique que fait Dickens de l'ancienne police de Bow Street en ouverture de « La Police enquête » <sup>105</sup>, bien que l'enquête de Stead ait

---

<sup>101</sup> William Thomas Stead, *Pucelles à vendre*, *op. cit.*, p. 183-184.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>104</sup> Dans ce cas-ci, il est évident que Conan Doyle exploite la médiocrité du sergent Lestrade et de ses associés pour mousser le mérite et le prestige liés à Sherlock Holmes. Tout l'intérêt du détective privé réside en effet dans ses capacités à supplanter le pouvoir établi et légitime. Sherlock est ainsi un homme sans pouvoir qui sert mieux les intérêts du peuple que les policiers de Scotland Yard qui possèdent à la fois la puissance, le prestige et la richesse associés à la couronne britannique.

<sup>105</sup> Voir la section 2.1.1 « Les bas-fonds ludiques ».

été publiée plus de cinquante ans après la réforme policière. Parfois symbole du pouvoir, parfois personnage, le policier apparaît ainsi comme une figure ambiguë dans les textes de notre corpus. Dans le cas de *Pucelles à vendre*, il semble que nos policiers agissent moins à titre de personnages que comme les symboles de la couronne britannique. Les chapitres dans lesquels l'auteur en fait mention ne citent d'ailleurs jamais directement d'entrevues avec des agents et parlent volontiers de « la police » plutôt que d'hommes en particulier, contrairement aux entremetteuses, racoleuses, patronnes et prostituées qui, elles, sont nommées et citées dans le reportage.

Dickens, pour sa part, présente plutôt les agents comme des intermédiaires entre la pègre et les parlementaires qui tentent tant bien que mal de faire leur travail dans les limites qu'on leur impose. Caban expliqua d'ailleurs au romancier dans « En suivant la marée » qu'il était important que les « voleurs sur l'eau » qui dérobaient les trésors des bateaux amarrés au quai soient pris la main dans le sac en possession des objets subtilisés : « Les voleurs sur l'eau peuvent toujours se débarrasser instantanément des biens volés en les jetant par-dessus bord. Nous voulons les attraper *avec* ce qu'ils ont volé, et donc nous rôdons et nous leur tombons dessus d'un coup<sup>106</sup>. » Les deux recueils de nouvelles de Dickens que nous étudions tendent à montrer comment, d'une part, les policiers sont des personnages plus doués et compétents que ne le prétend leur réputation et, d'autre part, comment il est difficile pour eux de mener à bien une enquête ou une arrestation puisque l'obtention des preuves et des indices constitue un défi des plus ardu. Caban conclura d'ailleurs son explication en ces termes : « S'ils nous voient ou nous entendent, tout passe par-dessus bord<sup>107</sup> », la marchandise ainsi que l'opération tout entière. Cette mise en scène du personnage du policier permet de voir les choses du point de vue adverse, de

---

<sup>106</sup> Charles Dickens, « En suivant la marée » dans *Londres, la nuit*, *op. cit.*, p. 175.

<sup>107</sup> *Ibid.*

celui dont le métier est glorifié dans le monde à l'endroit. Or, à la lumière des quelques exemples que nous avons extraits ici, ces êtres qui ont le pouvoir d'interrompre le quotidien des hommes deviennent l'instant du récit de simples hommes eux-mêmes. Ils sont, pour ainsi dire, humanisés.

En bref, nous retrouvons dans les textes de notre corpus la constante opposition de deux points de vue, des criminels d'abord et des forces de l'ordre ensuite, de manière à créer un effet miroir. Ainsi, cet univers renversé est angoissant pour tous ceux qui sont dans le monde à l'endroit, car il destitue le pouvoir en place, celui qui émane des couches élevées de la société anglaise. L'image est frappante, puisque plus le monde qu'on renverse est haut en prestige, plus brutal sera son complet basculement<sup>108</sup>. « Car si renverser c'est détruire, inverser c'est construire, construire le contraire ou du moins le substitut du monde mis à bas », écrit Patrick Dandrey<sup>109</sup>. En effet, nos auteurs, loin de proposer un éclatement complet de la société, se veulent comme les premiers jalons d'une démarche visant à améliorer celle-ci. C'est chez Stead que cette volonté se manifestera le plus clairement, réclamant des enquêtes et des amendements législatifs au Parlement. Son reportage aura d'ailleurs motivé le vote du *Criminal Law Amendment Act* qui a permis de hausser l'âge de la majorité sexuelle des femmes de 13 à 16 ans.

L'imaginaire des bas-fonds comme monde à l'envers et société inversée a donc eu un impact direct sur le monde à l'endroit dans ce cas. Or, elle ouvre également la porte à de multiples réflexions et remises en perspectives de par le simple changement de point de vue. C'est ce genre d'exercice que se plaît d'ailleurs à faire Jack London dans deux de ses textes mieux connus, *L'appel de la forêt* et *Croc-*

---

<sup>108</sup> Pierre Ronzeaud, « De quelques usages de la figure du monde à l'envers ou de ses substituts renversants dans le discours politique polémique du XVII<sup>e</sup> siècle : l'exemple des Mazarinades » dans L. Desjardins (dir.), *Les Figures du monde renversé de la Renaissance aux Lumières*, op. cit., p. 167.

<sup>109</sup> Patrick Dandrey, « De Copernic à Descartes et Cyrano: un monde qui s'inverse » dans L. Desjardins (dir.), *Les Figures du monde renversé de la Renaissance aux Lumières*, op. cit., p. 27.

*Blanc*, dans lesquels le lecteur est invité à voir le monde du point de vue du loup, une pratique tout à fait novatrice. Ainsi, sans appeler à la révolution ou à la destitution des pouvoirs et de la civilisation en place, les auteurs qui nourrissent l'imaginaire des bas-fonds ont tous accepté de laisser parler l'Autre, le sauvage, le pauvre, l'homme devenu animal qui habite dans les bas-fonds et qui n'a jamais eu de voix hors des frontières de l'*East End*.

## CONCLUSION

La ville de Londres au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est la « capitale du monde ». À la tête de la Révolution industrielle, elle se développe à une vitesse fulgurante. Sa population aura triplé en nombre de 1800 à 1860, puis doublera encore jusqu'en 1900, faisant de cette ville l'une des plus cosmopolites au monde<sup>1</sup>. Elle annexe les campagnes avoisinantes<sup>2</sup>, est à la tête de plusieurs colonies et investit largement dans les nouvelles technologies, du chemin de fer aux usines. Sous Victoria, la ville de Londres est ainsi synonyme de prospérité et d'un sentiment de sécurité de la nation sur tous les plans : politique, commercial et martial<sup>3</sup>. Or, dans les sous-sols des quartiers ouvriers se cache un imaginaire des plus troublants, peuplé de créatures mi-homme, mi-bête, ni vivantes ni mortes qui vivent dans des taudis infestés par la vermine et le vice. La glorieuse période de la *Pax Britannica* (1815-1914) aura en effet un envers des plus sombre, putride et criminel. C'est la face cachée de l'empire qui, comme une ombre, se situe à ses pieds et plonge dans la terre loin, très loin. Un abîme qui emprisonne quiconque y met imprudemment les pieds, fait de lui un être déchu, méprisable et méprisé. Les bas-fonds de Londres, ce sont ces lieux du dessous, c'est-à-dire abaissés par rapport au reste de la ville, à la fois inconnus, perdus et cachés, et qui accueillent les exclus, ceux qu'on foule aux pieds.

La presse à grand tirage aura fait de cet envers un anti-Londres, qui renferme en lui tout ce que la capitale n'est pas : la nuit, la mort, le mythe, le monstre, l'éloge du crime, etc. Les journalistes se sont plu à forger un imaginaire des bas-fonds

---

<sup>1</sup> Philippe Chassaing, « Londres. Capitale du monde » dans *Historia. Londres, capitale du monde 1837-1901*, *op. cit.*, p. 7.

<sup>2</sup> Londres couvrait moins de 60 km<sup>2</sup> en 1840 alors que cinquante ans plus tard, elle se sera étendue au point d'être quatre fois plus grande que Paris (400 km<sup>2</sup>). (*Ibid.*)

<sup>3</sup> François Bédarida, *L'ère victorienne*, Paris : Presses universitaires de France, 1974, p. 7-8.

comme celui d'un immense théâtre du vice et de la déchéance afin de mousser le nombre de leurs lecteurs. Jack London, Charles Dickens et William Stead n'ont été que trois des nombreux journalistes du temps à se prêter à l'écriture des reportages d'immersion, d'enquêtes, de fictions sociales ou de comptes rendus de leur visite des bas-fonds de la capitale de manière à sans cesse alimenter cet imaginaire d'un nouveau genre, à la fois fascinant et inquiétant. Les bas-fonds comme théâtre, c'est l'apologie du jeu et du travestissement. On joue à traquer son ennemi, à devenir un mendiant, on prétend être une honnête femme pour entraîner une jeune fille dans le vice... Les personnages de la littérature des bas-fonds jouent à démasquer l'autre en analysant les traits de son visage, en interprétant son comportement, puis s'amuse ensuite à faire perdre les autres et à le « perdre » tout court.

En effet, être dans l'*East End*, c'est être perdu. Perdu dans le labyrinthe qui le borde, sans repères spatiotemporels dans un univers lui-même perdu parce que difficilement accessible pour les non-initiés. Perdu, également, parce que ceux qui y habitent sont bien certains de ne plus en sortir, car ces lieux ont une volonté de corrompre le paysan naïf venu s'y installer pour trouver du travail. D'ailleurs, les personnages des textes de notre corpus sont dépossédés de leur rôle de sujets, ils apparaissent l'instant de quelques pages dans le récit puis disparaissent pour de bon. Ce sont les lieux qui s'imposent réellement et fascinent les lecteurs. Et c'est précisément ce point qui sous-tend les recherches de Dominique Kalifa sur lesquelles nous nous sommes grandement attardés dans notre mémoire. Or, son ouvrage *Les Bas-fonds. Histoire d'un imaginaire* n'effectue, au fond, qu'un rapide survol des diverses influences, caractéristiques et métaphores liées aux quartiers pauvres des grandes villes du monde. La trop grande étendue spatiale et temporelle de cette étude (des capitales d'Europe à l'Amérique pendant les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles) empêche son auteur de développer suffisamment ses idées qui ne sont soutenues que par de simples renvois à des œuvres littéraires et des reportages de l'époque.

Notre mémoire nous a ainsi permis d'approfondir cette réflexion amorcée par Kalifa en restreignant grandement notre objet d'étude à une époque et un lieu plus précis. Du coup, nous avons été en mesure de faire intervenir les théories de la criminalité et de la figure du criminel (Lombroso, Galton, Maudsley, Lavater, Darwin) appliquées sous Victoria ainsi que les recherches sur les mondes à l'envers pour mieux saisir la nature de l'imaginaire des bas-fonds qui est à la fois social et littéraire. Le lien que nous avons ainsi pu établir entre les bas-fonds et les mondes renversés ont permis de montrer que le topos des mondes à l'envers a survécu dans la littérature au-delà du siècle des Lumières. En effet, les bas-fonds s'inspirent des renversements de type carnavalesque caractéristiques de la littérature de la Renaissance pour incarner un reflet inversé du prestigieux Empire britannique du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce basculement dans le monstrueux tend à souligner les incohérences du système à l'endroit, l'incompétence des parlementaires et l'inefficacité des lois en vigueur. Du coup, l'*East End* imaginaire aura eu un impact concret dans le monde à l'endroit, car il aura fait connaître la misère des pauvres en leur donnant une voix et une tribune importante via la presse à grand tirage. Ce monde fictionnel a ainsi provoqué de multiples changements sociaux et politiques dans le monde à l'endroit, brisant la frontière entre le réel et l'imaginaire.

Dominique Kalifa situe le glissement de la littérature des bas-fonds vers leur mise en scène télévisuelle et cinématographique dans l'entre-deux-guerres. Leur côté spectaculaire se sera toutefois grandement amoindri, précisément à cause du succès des réformes sociales et politiques qui ont visé les quartiers ouvriers dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La mise en scène de l'horreur se déplacera ainsi vers d'autres objets, plus innovateurs, mais qui reprendront souvent les thèmes de la misère, du crime et d'un monde souterrain<sup>4</sup>. Sur le plan littéraire, il semble que l'imaginaire des bas-fonds a eu

---

<sup>4</sup> Dominique Kalifa, *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, op. cit., p. 306. Voir le chapitre V « Persistance des ténèbres » de cet ouvrage pour une étude des différentes œuvres télévisuelles et cinématographiques qui témoignent de l'influence de l'imaginaire des bas-fonds au XX<sup>e</sup> siècle.

une importante influence dans la formation d'un genre paralittéraire qui a émergé au moment où la littérature des bas-fonds amorçait son déclin : les romans policiers.

En effet, si la littérature des bas-fonds fascine par sa mise à nue de la misère, elle l'est également par sa capacité à entretenir le mystère qui entoure l'*East End* et ses habitants. Parallèlement à ceci, le roman à énigme d'Edgar Allan Poe, *Le double assassinat dans la rue Morgue* (1841), fera également du mystère le pilier central de son récit. En effet, c'est ce mystère qui motive la mise sur pied d'une enquête menée par le chevalier Dupin pour découvrir l'identité du « criminel » (un orang-outang dans ce cas-ci). Cela fait écho aux motivations de nos journalistes qui, poussés par la curiosité, explorent le véritable visage de ces quartiers et l'identité des gens qui y habitent. En témoigne la « Commission d'enquête secrète » montée par William Stead formée par des employés de la *Pall Mall Gazette* dont le mandat est « d'éclaircir les faits d'une façon absolument indépendante de la police<sup>5</sup> ». Les ressemblances entre ce mandat et celui du chevalier Dupin ou même de Sherlock Holmes qui s'engagera quelques années plus tard à pallier à l'incompétence de Scotland Yard méritent d'ailleurs d'être soulignées.

Ensuite, il y a de part et d'autre une idée de justice sociale qui sous-tend les actions des personnages, puisque leurs enquêtes ont pour but d'identifier les véritables coupables des préjudices dont ils sont témoins. À titre d'exemple, Sherlock Holmes refuse d'entrée de jeu, dans la nouvelle « L'entrepreneur de Norwood », de condamner son client alors que tous les éléments de l'affaire jouaient contre lui<sup>6</sup>. De la même manière, William Stead pose dès la première partie de son enquête son

---

<sup>5</sup> William Thomas Stead, *Pucelles à vendre*, op. cit., p. 174.

<sup>6</sup> « SHERLOCK. "Si nous ne parvenons pas à mettre sur pied une autre théorie, cet homme est perdu. C'est à peine si on peut trouver une faille dans la logique qui l'accable et que confirment tous les développements de l'enquête. [...] Mais je crains, mon cher ami, que cette affaire ne se termine, peu glorieusement, par un bout de corde que Lestrade passera autour du cou de notre client, ce qui serait un véritable triomphe pour Scotland Yard". » (Arthur Conan Doyle, « L'entrepreneur de Norwood » dans *Résurrection de Sherlock Holmes*, Paris : Le Livre de poche, 1956 [1903], p. 47.)

intention de dénoncer les véritables responsables du phénomène de trafic de vierges à Londres en 1885, et il refuse d'identifier les jeunes femmes comme les responsables, alors que leurs mœurs, leurs activités et leurs attitudes semblent de prime abord les présenter comme celles qui troublent délibérément l'ordre public :

[Q]uelque importance que je reconnaisse au besoin impérieux de moralité et de chasteté, je ne demande en aucune façon que la police entrave la liberté du vice. Je demande seulement la répression du crime. L'immoralité sexuelle, quelque danger qu'elle offre en elle-même, ou dans ses conséquences, n'est pas l'affaire de la police, mais bien celle du moraliste, tant que les personnes en question sont majeures, parfaitement maîtresses de leurs actes, et que dans leur péché elles n'outragent pas la morale publique<sup>7</sup>.

Il faut également noter que le décor dans lequel les récits de ces deux genres se déploient, bien qu'il ne soit pas automatiquement le même, se transforme bien souvent en personnage-clé dans le récit. En effet, dans *Crime et culture*, Dominique Kalifa note que la ville, soit le lieu où se déroule un grand nombre de récits policiers, cristallise la peur et l'angoisse liées au crime et au criminel<sup>8</sup>. La topographie urbaine permet la mise en scène du crime en raison de ses coins sombres, à ses ruelles et, surtout, à sa foule dans laquelle peut se fondre le coupable. Le nombre de crimes commis est en effet nécessairement plus élevé en ville qu'en campagne, et leur résolution plus complexe dû au grand nombre de suspects potentiels. De plus, les lieux sont porteurs des indices laissés derrière lui par le criminel. En effet, l'enquêteur s'intéressera particulièrement au lieu du crime qui, comme un témoin, lui transmettra (ou non) les informations nécessaires à l'enquête.

Héritiers de la littérature des bas-fonds, les romans policiers ne reprendront toutefois pas le topos du monde renversé. En effet, si une volonté de justice sociale habite bel et bien les personnages de ces récits, elle n'est pas destinée à avoir un effet

---

<sup>7</sup> William Thomas Stead, *Pucelles à vendre*, *op. cit.*, p. 31.

<sup>8</sup> Dominique Kalifa, *Crime et culture au XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 17.

dans le monde non-fictionnel. L'injustice a été faite dans un monde fictionnel et elle sera vengée dans ce même univers. Il ne semble donc pas y avoir de communication entre les deux mondes qui restent autonomes l'un par rapport à l'autre. Ce qui les lie, au final, ce ne sera qu'un plaisir partagé par l'enquêteur et le lecteur en regard de l'enquête. Une recherche de sensations fortes, de petites angoisses qui viennent pimenter le quotidien du lecteur. Ce sont là des émotions que lui procure assurément la lecture d'un roman à énigme et que lui aura procuré avant lui la lecture de témoignages appartenant à la littérature des bas-fonds dans le sombre Londres victorien.

## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus principal

Dickens, Charles. 2013 [1850-1860]. *Londres, la nuit*. Paris : Payot & Rivages.

\_\_\_\_\_. 2002 [1850-1853]. *Histoires policières*. Paris : Calmann-Lévy.

London, Jack. 1999 [1902]. *Le Peuple d'en bas*. Paris : Phébus.

Stead, William Thomas. *Pucelles à vendre. Londres 1885. Le scandale qui ébranla la société victorienne*. 2013 [1885]. Paris : Alma éditeur.

### Œuvres littéraires (nouvelles, romans) et reportages du XIX<sup>e</sup> siècle

Balzac, Honoré de. 1953 [1833-1835]. *Histoire des treize*. Paris : Albin Michel.

Carroll, Lewis. 2015 [1865, 1872]. *Alice au pays des Merveilles*. Suivi de *De l'autre côté du miroir*. Montréal : Caractère.

\_\_\_\_\_. 1998 [1865]. *Alice's Adventure in Wonderland*. Chicago: VolumeOne Publishing.

Conan Doyle, Arthur. 1956 [1903]. « L'entrepreneur de Norwood ». Dans *Résurrection de Sherlock Holmes*. Paris : Le Livre de poche. (p. 30-58)

Dickens, Charles. 2005 [1836]. « A Visit to Newgate » dans *Selected Short Fiction*. London: Penguin.

\_\_\_\_\_. 1973 [1846]. *Les aventures d'Oliver Twist*. Paris : Gallimard.

Greenwood, James. 1866. *A Night in a Workhouse*. Dans *Pall Mall Gazette* (Londres). Récupéré de <http://www.workhouses.org.uk/lit/Greenwood.shtml>

Richmond. 1976 [1807]. *Scene in the Life of a Bow Street Runner, drawn up from his private memoranda*. New York, NY: Dover Publications.

Études et enquêtes des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle

- Adderley, James. 1893. Is Slumming Played Out ? *The English Illustrated Magazine*. vol. 10, août 1893. (p. 834-841).
- Blanchard, Jerrold et Gustave Doré (ill.). 1970 [1872]. *London, a Pilgrimage*. New York, NY : Dover.
- Booth, Charles. 1892-1903. *Life and Labour of the People in London*. London : Macmillan. 16 vol.
- Buret, Eugène. 1979 [1841]. *De la misère des classes laborieuses en Angleterre et en France de la nature de la misère, de son existence, de ses effets, de ses causes, et de l'insuffisance des remèdes qu'on lui a opposés jusqu'ici, avec l'indication des moyens propres à en affranchir les sociétés*. Paris. Aalen Scientia. 2 vol.
- Colquhoun, Patrick. 1807 [1797]. *Treatise on the Police of the Metropolis Containing a Detail of the Various Crimes and Misdemeanors and Suggesting Remedies for their Prevention*. London : J. Mawman.
- Galton, Francis. 1879. Composite Portraits. *Journal of the Anthropological Institute*. vol. 8. (p. 132-144).
- \_\_\_\_\_. 1892. *Hereditary Genius. An Inquiry into its Laws and Consequences*. Londres: Macmillan.
- Gatrell, Victor A. 2013 [1994]. *The Hanging Tree. Execution and the English People, 1770-1868*. Oxford: Oxford University Press.
- Godfrey, Irwin. 1930. *American Tramp and Underworld Slang. Words and Phrases Used by Hoboes, tramps, Migratory Workers and those on the Fringes of Society, with their Uses and Origins*. New York: Sears Publishers.
- Hatfield, W. 1870. *Face-Reading : with Hints on Love, Courtship and Marriage*. Bradford : n.é.
- James, Henry. décembre 1888. London. *The Century Magazine*. vol. 37 (p.219-238).  
Récupéré de <http://www.unz.org/Pub/Century-1888dec-00219>
- Lavater, Johann Caspar. 1806 [1775-1778]. *L'art de connaître les hommes par la physionomie*. Paris : Chez L. Prudhomme.

- Lombroso, Cesare. 1887 [1876]. *L'Homme criminel, criminel né – fou moral – épileptique. Étude anthropologique et médicolégal*. Paris: Félix Alcan éditeur.  
Récupéré de  
[http://classiques.uqac.ca/classiques/lombroso\\_cesare/homme\\_criminel\\_1887/homme\\_criminel.pdf](http://classiques.uqac.ca/classiques/lombroso_cesare/homme_criminel_1887/homme_criminel.pdf)
- Maudsley, Henry. 1870. *Body and Mind*. Londres: Macmillan.
- \_\_\_\_\_. 1883. *La Pathologie de l'esprit*. Paris: Germer Ballière
- \_\_\_\_\_. 1889. Remarks on Crime and Criminals. *Journal of Mental Science*. vol. 34. (p. 159-167).
- \_\_\_\_\_. 1851-1862. *London Labour and the London Poor*. London : Griffin, Bohn, and Compagny.
- Michel, Louise et Jean Guétré. 1890. *La Misère*. Paris : Fayard.
- Parent-Duchâtelet, Alexandre. 1981. *La prostitution à Paris au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris : Seuil. [édition abrégée de *De la prostitution dans la ville de Paris, considéré sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration...* d'Alexandre Parent-Duchâtelet publié en 1836].
- Vidocq, François. 1828. *Les Mémoires de Vidocq, chef de la police de Sûreté jusqu'en 1827*. Paris : Tenon.

#### Documentaires et essais contemporains – Histoire

- Artman, Kathleen. 2016. Edwin Chadwick. Dans *Cholera and The Thames*. Récupéré de <http://www.choleraandthethames.co.uk/cholera-in-london/cholera-in-soho/edwin-chadwick/>
- Bazalgette, Edward (réal.). 2003. *Les sept merveilles du monde industriel. 4. Les égouts de Londres*. [Émission de télévision]. Londres : BBC.
- Bédarida, François. 1979 [1974]. *L'ère victorienne*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Bourgoin, Stéphane. 2015. Adam Worth, « Le Napoléon du crime ». *Historia, Londres, Capitale du monde 1837-1901*. Hors-série 2015, (p. 93-97).

- \_\_\_\_\_. 2015. Jack l'Éventreur. *Historia, Londres, Capitale du monde 1837-1901*. Hors-série 2015, (p.98-103).
- Bury, Laurent. 2001. *Civilisation britannique au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris : Hachette supérieur.
- Cabantous, Alain. 2009. *Histoire de la nuit XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris : Fayard.
- Charlot, Claire. 1990. Harrods, l'autel de la mode. [Chapitre de livre]. Dans R. Marx (dir.), *Londres 1851-1901. L'ère victorienne ou le triomphe des inégalités*. (p. 76-84). Paris : Autrement.
- Charlot, Monica et Roland Marx. 1990. La société "duale" par excellence !. [Chapitre de livre]. Dans R. Marx (dir.), *Londres 1851-1901. L'ère victorienne ou le triomphe des inégalités*. (p.14-19). Paris : Autrement.
- Chassaigne, Philippe. 2004. Criminalité et mythologies urbaines, France / Grande-Bretagne/ États-Unis, 1880-1940. [Chapitre de livre]. Dans A. Cabantous (dir.), *Mythologies urbaines. Les villes entre histoire et imaginaire*. (p. 205-218). Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- \_\_\_\_\_. 2015. Londres. Capitale du monde. *Historia. Londres, capitale du monde 1837-1901*. Hors-série 2015. (p. 6-11).
- Chesney, Kellow. 2007 [1970]. *Les bas-fonds de Londres. Crime et prostitution sous le règne de Victoria*. Paris : Tallandier.
- Chevé, Joëlle. 2015. Plaisirs de l'aristocratie londonienne. *Historia. Londres, capitale du monde 1837-1901*. Hors-série 2015. (p. 22-27)
- Corbin, Alain. 1982. *Le Miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*. Paris : Aubier Montaigne.
- \_\_\_\_\_. 1987. Le Secret de l'individu. [Chapitre de livre]. Dans P. Ariès et G. Duby (dir.), *Histoire de la vie privée 4. De la Révolution à la Grande Guerre*. Paris : Seuil.
- Courtine, Jean-Jacques et Claudine Haroche. 1988. *Histoire du visage Exprimer et taire ses émotions (XVI<sup>e</sup>-début XIX<sup>e</sup> siècle)*. Paris : Rivages.
- Davie, Neil. 2006. Corps et délinquance juvénile en Angleterre dans les années 1830-1865 : le milieu remis en question ? *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*. n°8 (p. 49-62).
- \_\_\_\_\_, 2004. *Les visages de la criminalité : à la recherche d'une théorie scientifique du criminel type en Angleterre, 1860-1914*. Paris : Kimé.

- Davreu, Robert. 1994. Londres, Blake et Wordsworth. Genèse poétique d'une vision moderne de la ville. *Romantisme*. n°83 (p. 39-48).
- Dragan, Radu. 1999. *La représentation de l'espace de la société traditionnelle : les mondes renversés*. Paris / Montréal : L'Harmattan.
- Dumas, Véronique. 2015. Scotland Yard. *Historia. Londres, capitale du monde 1837-1901*. Hors-série 2015. (p. 88-91)
- Gauthier, Nicolas. juillet 2013. Condamner la prostitution, louer la prostituée ? Dans G. Pinson (dir.), *Médias* 19. Récupéré de <http://www.medias19.org/index.php?id=13394>
- Jumeau, Alain. 2015. Une métropole en mutation. *Historia. Londres. Capitale du monde 1837-1901*. Hors-série 2015. (p. 34-39)
- Kalifa, Dominique. 2013. *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*. Paris : Seuil.
- \_\_\_\_\_. 2005. *Crime et culture au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris : Perrin.
- Koven, Seth. 2004. *Slumming : Sexual and Social Politics in Victorian London*, Princeton, NJ : Princeton University Press.
- McLaren, Angus. 1996. *Histoire de la contraception de l'Antiquité à nos jours*, Paris : Noësis.
- Navailles, Jean-Pierre. 1996. *Londres victorien : un monde cloisonné*. Seyssel : Champ Vallon.
- Partridge. Eric. 1950. *A Dictionary of the Underworld, British and American, Being the Vocabulary of Crooks, Criminals, Racketeers, Beggars and Tramps Convicts*. Londres: Routledge.
- Perrot, Michelle. 1987. Manière d'habiter. Dans P. Ariès et G. Duby (dir.), *Histoire de la vie privée 4. De la Révolution à la Grande Guerre*. (p. 307-323). Paris : Seuil.
- Poole, Gary William. 2016. Joseph Chamberlain. British politician and social reformer. Dans *Encyclopaedia Britannica*. Récupéré de <https://www.britannica.com/biography/Joseph-Chamberlain>
- Ross, Cathy et John Clark. 2011 [2008]. *London. The Illustrated History*. London: Penguin Books.

- Shannon, Mary L. 2016. Henry Mayhew's *London Labour and The London Poor*. Dans *British Library*. Récupéré le 20 mai 2016 de <http://www.bl.uk/romantics-and-victorians/articles/henry-mayhews-london-labour-and-the-london-poor>
- Sharpe, James A. 1985. Last Dying Speeches : Religion, Ideology, and Public Execution in Seventeenth-Century England. *Past & Present*. 107 (1). p. 144-167.
- Vigarelo, Georges. 1987 [1985]. *Le propre et le sale. L'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*. Paris : Seuil.

#### Documentaires et essais contemporains – Littérature

- Aubry, Danielle. 2006. *Du roman-feuilleton à la série télévisuelle : pour une rhétorique du genre et de la sérialité*. Berne : Peter Lang.
- Bakhtin, Mikhail Mikhailovich. 1987. *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard.
- Bernier, Marc-André. 2013. *L'Île des esclaves* (1725) de Marivaux ou les Aventures de la raison dans le monde renversé. Dans L. Desjardins (dir.), *Les Figures du monde renversé de la Renaissance aux Lumières. Hommage à Louis van Delft*, Actes de colloque, Québec, 11-13 novembre 2010. (p. 389-401). Paris : Hermann.
- Borderie, Régine. 2002. *Balzac, peintre du corps. La Comédie humaine ou le sens du détail*. Paris : SEDES.
- Dandrey, Patrick. 2013. De Copernic à Descartes et Cyrano : un monde qui s'inverse. Dans L. Desjardins (dir.), *Les Figures du monde renversé de la Renaissance aux Lumières. Hommage à Louis van Delft*. Actes de colloque, Québec, 11-13 novembre 2010. (p. 21-44). Paris : Hermann.
- Desjardins, Lucie. 2013. L'envers et l'endroit, ou la pluralité des mondes. Dans l'Auteure (dir.), *Les Figures du monde renversé de la Renaissance aux Lumières. Hommage à Louis van Delft*. Acte de colloque, Québec, 11-13 novembre 2010. Paris : Hermann.
- Fournier, Michel. 2013. La topique du monde renversé dans le discours pamphlétaire de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle : du monde à l'envers à l'Autre Monde». Dans L. Desjardins (dir.), *Les Figures du monde renversé de la Renaissance aux Lumières. Hommage à Louis van Delft*. Acte de colloque, Québec, 11-13 novembre 2010. (p. 133-152). Paris : Hermann.

- Gervais, Bertrand. 2008. *La ligne brisée. Labyrinthe, oubli et violence*. Montréal : Le Quartanier.
- Kibédi Varga, A. 1979. Le burlesque. Le monde renversé selon la poétique classique. Dans J. Lafond et A. Redondo (dir.), *L'image du monde renversé et ses représentations littéraires et para-littéraires de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle au milieu du XVII<sup>e</sup>*. Acte de colloque, Tour, 17-19 novembre 1977. (p. 153-160). Paris : Librairie philosophique J. Vrin.
- Letourneux, Matthieu. 2010. *Le Roman d'aventures : 1870-1930*. Limoges : PULIM.
- Levet, Natacha. 2012. *Sherlock Holmes. De Baker Street au grand écran*. Paris : Autrement.
- Ohl, Jean-Pierre. 2011. *Charles Dickens*. Paris : Gallimard.
- Popovic, Pierre. 2013. *La mélancolie des Misérables. Essai de sociocritique*. Montréal : Le Quartanier.
- Renner, Bernd. 2013. Entre science et satire : figures de monstruosité et monde renversé dans les traités d'Ambroise Paré. Dans L. Desjardins (dir.), *Les Figures du monde renversé de la Renaissance aux Lumières. Hommage à Louis van Delft*. Acte de colloque, Québec 11-13 novembre 2010. (p. 311-332). Paris : Hermann.
- Ronzeaud, Pierre. 2013. De quelques usages de la figure du monde à l'envers ou de ses substituts renversants dans le discours politique polémique du XVII<sup>e</sup> siècle : l'exemple des Mazarinades. Dans L. Desjardins (dir.), *Les Figures du monde renversé de la Renaissance aux Lumières. Hommage à Louis van Delft*. Acte de colloque, Québec, 11-13 novembre 2010. (p. 153-171). Paris : Hermann.
- Thérenty, Marie-Ève. 2003. *Mosaïques : être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*. Paris : Honoré Champion.
- \_\_\_\_\_. mars 2014. Maryse Choisy chez les filles : Sur le reportage d'immersion. Dans G. Pinson (dir.), *Médias 19*. Récupéré de <http://www.medias19.org/index.php?id=13423>
- Topia, André. 2013. Préface. [Chapitre de livre]. Dans C. Dickens, *Londres la nuit*. (p. 7-27). Paris : Payot & Rivages.
- Van Delft, Louis. 2008. *Les moralistes. Une apologie*. Paris : Gallimard.

## Dictionnaires et encyclopédies

Collins. 2010. *Collins Dictionary*, Glasgow : HarperCollins Publishers.

Furetière, Antoine. 1972 [1690]. *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et les arts*. Paris : S.N.L. – Le Robert.

Le Robert. 2005. *Dictionnaire culturel en langue française*. Alain Rey (dir.). Paris : Dictionnaires Le Robert.

McIntyre, Angus. 2006. *Encyclopedia of Prostitution and Sex Work*. Melissa Hope Ditmore (dir.). London: Greenwood Press.